Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Francis Carco

L'HOMME TRAQUÉ

1922
Grand Prix du roman de l'Académie française

Table des matières

I 4

II 15

III 26

IV 32

V 55

VI 65

VII 78

VIII 93

IX 101

X 113

XI 120

XII 131

À propos de cette édition électronique 142

Au petit jour, après qu'il avait rangé sur les rayons de la boutique ses quatre fournées de pain et les croissants encore tout chauds, Lampieur montait dans sa chambre et, la fatigue de la nuit pesant sur lui de toute sa masse, il finissait parfois par s'endormir. Mais, quand Lampieur se réveillait, aussitôt, son angoisse s'éveillait avec lui et il avait beau s'employer à la chasser, il n'y parvenait point.

L'homme, alors, rejetait les draps et les couvertures de son lit, se levait, chaussait de vieilles savates et poussait, dans le toit, une fenêtre à tabatière pour aspirer l'air du dehors. Mille bruits lui arrivaient. Il les reconnaissait, un à un, depuis celui des autobus qui ébranlaient, contre la sienne, les maisons de la rue Rambuteau, jusqu'à celui – si faible et cependant distinct – du grelot attaché sous la selle d'un lointain triporteur.

Lampieur écoutait ces bruits comme quelqu'un qui, ne sachant plus où il est, demande aux moindres choses de lui répondre. Et elles lui répondaient. Elles le rassuraient. Elles lui laissaient entendre qu'il descendrait bientôt se mêler à leur tourbillon machinal, à leurs feux, à leurs lumières qui s'allumaient dans les vitrines et à leur incessante trépidation.

Néanmoins Lampieur n'apportait nulle hâte à sortir de sa chambre. Chaque fois qu'il en ouvrait la porte, il éprouvait presque une frayeur à l'idée qu'il y avait des gens, derrière, qui l'attendaient… Cela lui enlevait toute assurance. Et, cependant, il voyait que le couloir qui conduisait aux escaliers était désert et que personne ne lui en disputait l'accès.

« Allons ! » se disait-il, et il se dépêchait de refermer la porte sur son passage et de gagner, tout en se surveillant, la rue où il se perdait dans la foule.

I

Il y avait déjà trois semaines que la police recherchait l'assassin de la rue Saint-Denis et que, régulièrement, Lampieur se rendait chaque soir, près des Halles, dans un débit où on le connaissait.

– Ah ! voilà m'sieur François ! annonçait aussitôt le patron. Toujours exact… ça fait plaisir !

Il alignait sur le zinc deux verres à pied qu'il emplissait de bordeaux blanc, puis, trinquant avec le client, avalait d'un trait sa rasade.

C'était l'heure vague et vide qui précède celle de l'apéritif. De rares consommateurs, assis sur les banquettes, devant un demi-setier d'aramon, étalaient des mégots qu'ils avaient ramassés dehors et en confectionnaient pour leur usage des cigarettes. Certains expédiaient un restant d'arlequin qu'ils dépliaient d'un vieux journal. Enfin, près de la porte, une femme sans âge, qu'on appelait « la mère tout le monde », regardait dans la rue et guettait l'arrivée des habitués pour les implorer, un à un, d'un air digne.

Étrange retraite que ce débit ! resserrée en façon de couloir, malpropre, pleine d'une poisseuse humidité… Mais elle avait son caractère, quand, se mêlant aux malheureux qui en formaient la peu brillante pratique, des prostituées en cheveux et grossièrement maquillées y venaient à la nuit se chauffer près du poêle… On voyait, là, Renée qui portait un chandail, Mme Berthe et son parapluie, Gilberte la poitrinaire, la grosse

Thérèse, Yvette, Gaby, Lilas, une Bretonne, et Léontine dont on racontait qu'elle s'était enfuie de sa famille pour « faire la vie ».

Lampieur connaissait plusieurs de ces filles qu'il croisait invariablement aux alentours d'un hôtel borgne quand il allait à son travail… Parfois, elles lui disaient bonsoir.

– Bonsoir ! répondait-il. Et il passait sans s'occuper de leur manège, le long des magasins fermés.

À minuit, elles étaient encore là, sur les trottoirs dont elles frappaient l'asphalte des hauts talons de leurs bottines et cinq ou six d'entre elles, qui remontaient, très tard, la rue Saint-Denis, s'accroupissaient devant le soupirail de la boulangerie et demandaient qu'on leur vendît un morceau de pain chaud… Elles avaient une ficelle qu'elles jetaient tour à tour dans la cave avec des sous… et elles attendaient pour la retirer que le morceau de pain, noué à son extrémité, y suspendît un poids.

Lampieur abominait ces filles. Leurs voix rauques et effrontées qui le hélaient de dehors, leur présence dans la rue, à cette heure où n'erraient plus que les agents, des passants isolés, des ivrognes et ces ombres singulières qui semblent se mouvoir sans corps, lui étaient insupportables. En outre, ces malheureuses le dérangeaient dans son travail et lui causaient toujours une sombre irritation. Qu'avaient-elles donc à l'appeler ainsi ?… C'est bon ! C'est bon ! Il y allait… Pas la peine de faire tant de bruit !… Pour douze sous de pain ! Il y allait parce qu'il voulait bien… Il n'y était pas obligé. Et qu'est-ce qu'elles fabriquaient, maintenant, au lieu de tirer leur ficelle ?

– Bon Dieu ! criait Lampieur, faut-il vous le monter ?

C'est qu'il ne pouvait voir sans déplaisir, le long du mur, cette ficelle qu'aucune main ne paraissait tenir, car elle lui rappelait l'horrible nuit où, de retour dans la cave qui servait de

fournil, il l'avait trouvée, là, qui pendait, inerte, du soupirail, comme à présent… Qui l'y avait lancée, durant son absence ? Lampieur n'osait pas se le demander. Et il était resté, béant, à la considérer sans trouver rien d'abord à se dire, pour reprendre courage… À la fin cependant, il avait ramassé la ficelle dont un bout traînait sur le sol et il y avait attaché un gros quignon de pain. Puis il ne s'en était plus soucié et quelqu'un était venu qui, de la rue, avait remonté le pain et la ficelle, en silence, sous la pluie qui tombait…

*
* *

– Quel temps ! fit observer Mme Berthe, en secouant son parapluie.

Elle s'approcha du poêle : Gilberte toussait.

– Un marc ? proposa la grosse Thérèse.

– Oui, dit Gilberte, d'une voix éteinte.

– Et vous ? demanda Léontine à Yvette et à Lilas dont elle copiait les manières.

Elles acceptèrent un grog et Lampieur, qui se tenait debout, contre le zinc, les regardait.

Toute son angoisse lui venait de ces filles, car il ne savait pas laquelle s'était certainement aperçue de son absence du fournil, la nuit du crime, à l'heure précisément que les journaux indiquèrent, dès le lendemain, pour avoir été cette heure-là.

Comment se faisait-il que cette désignation formelle n'eût pas éveillé dans l'esprit de ces femmes le plus léger soupçon ? Lampieur, les premiers jours, pensa qu'il était perdu et s'il ne se

perdit pas lui-même, en prenant la fuite, c'est à coup sûr moins par raisonnement qu'à cause de la proximité où il vivait du lieu où s'était déroulé le drame. Une force bizarre l'empêchait de s'en écarter. Non pas qu'il éprouvât déjà le besoin de revoir l'entrée de la maison, sa porte brune, son long et banal vestibule et, tout au fond, les carreaux par lesquels il avait pénétré dans la loge de la concierge. Il eût fait un détour plutôt que de passer devant. Mais quelque chose d'obscur, qu'il ne pouvait analyser, s'opposait à ce qu'il s'éloignât du voisinage de cette maison et qu'il changeât en rien ses habitudes.

– Ben, moi aussi, un grog ? commanda Léontine… ça fera trois…

C'était presque une enfant que Léontine ou plutôt un de ces êtres chétifs, comme on en rencontre dans les villes et qui, flétris avant même que d'avoir jamais eu de couleurs, accusent seize ou trente ans à vingt et ne vieillissent plus. Petite avec cela, pauvrement mise, l'air sérieux sous son maquillage, empressée, peu bavarde, elle ne ressemblait à aucune de ses infortunées compagnes.

Lampieur la suivait des yeux… Était-ce celle-ci ? Il ne pouvait répondre mais, à surveiller Léontine, – sans rien montrer de son tourment, – et à la détailler dans tous ses gestes, il s'apercevait, peu à peu de sa gentille figure, de son regard bleu et cerné, de sa douceur et de la soumission qu'elle témoignait à Lilas la Bretonne et à Yvette, dont une résille tendue sur des cheveux très noirs les empêchait de perdre le tour plein d'agrément que M. Paul leur imprimait.

« Laquelle ? » songeait Lampieur.

Il souffrait ; il était sans force devant elles et sans espoir de jamais rien surprendre qui l'aiderait à tromper son angoisse. Et cependant que n'eût-il pas donné pour savoir à quoi s'en tenir

sur le compte de cette fille qui n'avait qu'à parler pour le livrer à la police ! Parlerait-elle ? Pourquoi ne l'avait-elle pas fait, déjà ?… Pour quelles raisons ? Lampieur ne les discernait point. Mais à se taire comme elle lui semblait parfois y être décidée, cette fille devenait sa complice et le tenait à sa merci.

*
* *

On imagine l'effroi, le tourment puis l'angoisse de cet homme et l'incertitude dans laquelle il vivait… Ce n'était pas son crime qui l'obsédait. Lampieur n'y pensait plus ou presque et, quand il lui arrivait d'évoquer la vieille femme qu'il avait étouffée dans sa loge pour lui voler l'argent du terme, aucun remords ne se faisait jour dans son âme et il ne songeait qu'à l'argent. Alors, Lampieur se félicitait d'avoir mis cet argent à l'abri des plus minutieuses recherches, dans l'excavation d'un des murs du fournil qu'il avait rebouchée ensuite et saupoudrée, comme l'était la paroi, d'une uniforme et naturelle épaisseur de farine. Personne n'irait, là, découvrir sa cachette… Il en était certain. Il n'y avait que lui à la connaître et il en ressentait parfois comme une détente heureuse de tous les nerfs au milieu de ses plus sourdes appréhensions.

Mais il avait fait son coup seul et voilà que, par un oubli de sa part, quelqu'un qui demeurait dans le mystère pouvait intervenir et réclamer le prix de son silence… Combien demanderait-il ? Ou bien ne finirait-il pas plutôt, après avoir pesé tous ses scrupules, par ne point risquer la chance d'une telle combinaison en révélant à la police la singulière coïncidence qu'il avait établie entre l'heure présumée du crime et l'absence de l'homme qui se trouvait toujours dans le sous-sol à cette heure-là ? Simple coïncidence ! dira-t-on. Mais comment détourner la police de cette fâcheuse révélation et lui interdire d'y flairer la bonne piste ? Lampieur en était incapable. Bien plus, il eût suffi que l'on dirigeât des recherches dans ce sens pour découvrir la

vérité. Les témoignages ne manquaient pas. Et quels témoignages ! C'était celui d'une petite bonne devant laquelle, trois mois auparavant, terme pour terme, la concierge que Lampieur avait tuée s'était ingénument plainte de l'argent qu'elle portait sur elle. Une autre bonne, qui attendait qu'on la servît, n'avait pas manqué de parler d'imprudence et la patronne était du même avis.

– Cachez donc vos billets, madame Courte ! avait-elle dit entre ses dents.

– C'est qu'il y en a… Pensez ! s'était alors bornée à répondre l'autre.

Et Lampieur, qui rangeait son pain sur les rayons du magasin, se rappelait le jaune éclat de ce matin d'hiver où, sans qu'il y pensât sérieusement, l'idée qu'une vieille femme avait, dans son porte-monnaie, plusieurs milliers de francs, l'avait empli d'un sombre étonnement.

*

* *

… Qu'aurait-il répondu à ces déclarations pour peu qu'on les eût provoquées ? Il n'y avait rien à répondre. Aussi Lampieur se débattait entre la crainte d'avoir un jour à les entendre formulées devant lui et l'espoir, vague encore et sans cesse menacé, qu'on n'aurait pas recours à elles. Qui donc pouvait le soupçonner ? Sa conduite, jusqu'alors, le mettait à l'abri des soupçons. Et elle était irréprochable, sa conduite… Jamais aucun de ses patrons n'avait eu à lui faire la moindre observation. Et puis, Lampieur n'était pas de ces ouvriers qui, si ponctuels qu'ils soient dans leur travail, ont des relations équivoques et fréquentent les concerts et les bals. Ce n'est pas là qu'on pouvait l'avoir vu. Il n'allait pas dans de pareils endroits. Quant au débit du père Fouasse aux Halles, où il prenait chaque soir un verre de

vin blanc avant dîner, on l'y connaissait de longue date et Fouasse lui-même, s'il avait été nécessaire, aurait juré que, pas une seule fois depuis qu'il était son client, Lampieur ne s'était enivré.

D'ailleurs, à voir Lampieur avec ses cheveux coupés ras, son pantalon tenu comme au régiment par une bretelle qui servait de ceinture, son tricot à raies bleues, son attitude déjà courbée, ses larges mains, ses épaules puissamment arrondies et l'expression sérieuse de son visage, l'idée ne venait à personne qu'il pût cacher, sous des dehors semblables, autre chose qu'une espèce d'honnête homme bourru, d'une quarantaine d'années et sans aucune conversation. De fait, il ne parlait jamais. Il écoutait les uns se plaindre des mégots qui devenaient rares et les autres des métiers qu'ils faisaient… et des flics… Il écoutait et regardait. Et l'on ne s'occupait de lui que lorsqu'il reposait son verre sur le comptoir, en déclarant :

– Patron ! du même !

Aujourd'hui, cette réserve qu'il n'avait cessé de montrer – quelque question qu'on agitât à ses oreilles – permettait à Lampieur de garder le silence lorsque après la lecture des journaux, par exemple, M. Fouasse émettait son avis sur le crime.

– Oui, oui, disait Lampieur… bien sûr !

– Et vous verrez, monsieur François… poursuivait le patron du débit, qu'ils ne l'auront pas de sitôt, le lascar !

– Ah !

– Par exemple ! Qu'est-ce que vous pariez ?

Lampieur ne pariait pas. Il hochait la tête et, lentement, d'un air qui semblait naturel, élevait son verre de vin blanc,

d'une main mal assurée à hauteur de sa bouche et buvait une gorgée.

– Non, ils ne l'auront pas ! affirmait de nouveau le débitant. Parce que pour faire un coup pareil, en plein quartier des Halles, c'est sûrement pas une mazette !... Et puis, moi, mon idée, la voulez-vous ? Eh bien, c'est qu'il n'était pas seul à l'ouvrage, le bonhomme... ils devaient être deux... ou bien qu'une femme lui aura fait le guet.

– Une femme ?

M. Fouasse haussait les épaules.

– Parfaitement, affirmait-il... Une femme !... Et si jamais on met la patte dessus, cherchez pas... allez donc, ça sera cause à la femme... comme toujours.

– Comme toujours ! répétait l'assassin et, l'instant qui suivait, il achevait son verre et s'en allait de sa pesante démarche, la tête emplie d'un noir bourdonnement et ne sachant plus s'il devait encore chercher à découvrir celle à qui désormais il se sentait lié.

*
* *

Or, il suffisait que Lampieur descendît dans le sous-sol de la boulangerie et qu'il s'y trouvât seul, devant le four, le pétrin, les panetons empilés l'un dans l'autre, contre un côté des murs, pour que l'idée de cette fille revînt le tourmenter. Elle ne s'imposait pas d'abord à lui, comme quelqu'un qui se lève du coin où il était assis et marche à votre rencontre. Mais elle était là, dans un coin de sa tête, assise et silencieuse et elle ne bougeait point... Elle semblait attendre. Et, chaque fois, Lampieur s'apercevait qu'elle était là et il était troublé... Qu'est-ce qu'elle

attendait ? Voyons, il n'allait pas se mettre à avoir peur… C'était stupide. Alors, en alignant sur une planche les panetons où il semait deux ou trois molles poignées de farine avant de les emplir d'une pâte qui épousait leur forme, Lampieur allait, marchait, mettait du bois dans le foyer du four et chassait toute idée. Il avait tort de se laisser impressionner ainsi. Est-ce qu'il n'était pas de taille à réagir ? Devant lui, accrochée à un clou, sa montre indiquait l'heure. Lampieur pesait la pâte, la modelait. Il ne pensait à rien. Le four chauffait… et, dans cette cave, l'homme, à la longue, oubliait son angoisse pour ne s'occuper que de l'heure qui, petit à petit, avançait dans la nuit et y frayait sa route au tic tac de la montre.

*
* *

L'idée cependant revenait et Lampieur en était prévenu par une sorte d'anxiété soudaine qui s'emparait de tout son être et le rendait attentif aux moindres bruits. Elle revenait. Elle l'attirait et, s'il essayait de lutter contre sa dangereuse emprise, il n'en était pas maître, car elle empruntait, pour le frapper au vif de sa détresse, le plus furtif craquement derrière lui ou le plus sourd écho, dans le mur de la rue, de talons arpentant les trottoirs.

De la cave, Lampieur ne voyait rien et il n'osait se demander qui pouvait bien se promener et parfois s'arrêter près du soupirail. Il pensait à la phrase de Fouasse et la certitude qu'une femme, comme l'avait dit le débitant, est toujours dans l'échec des entreprises les mieux conduites, lui ôtait maintenant l'envie de connaître cette femme. Hélas ! pourquoi y avait-il une femme, là-haut, le long du magasin ?… Lampieur l'entendait qui marchait. Qu'espérait-elle ? Qu'est-ce qui l'obligeait à faire les cent pas au-dessus de sa tête et à ne pas partir ? Quel but était le sien ? Voulait-elle, par sa présence de toutes les nuits, le forcer à sortir et à se compromettre ? Lampieur sentait que, s'il cédait à l'appel de cette volonté tendue vers lui, il se perdait… et non pas

tant à cause du fait d'abandonner son travail pour approcher cette femme… que du besoin maladif qu'il éprouvait, dans de pareils moments, de lui parler et de lui faire préciser ses soupçons.

Déjà, dans le débit, près de ces filles dont il pensait tantôt que c'était l'une, et tantôt l'autre, Lampieur devait prendre sur lui de ne pas leur adresser la parole comme il en ressentait à présent le désir. Que leur aurait-il dit ? Non… non… Ce n'était qu'un désir… un de ces désirs insensés auxquels, si l'on ne résiste pas aussitôt, rien ne saurait plus empêcher qu'ils vous conduisent aux catastrophes. Lampieur s'en rendait compte et il se ressaisissait, mais est-ce qu'il n'était pas fou de se laisser ainsi tenter ? Il était fou… il perdait la raison… Ou bien, est-ce qu'il ne vivait pas, tout éveillé, dans un rêve ?

Il en avait comme l'impression, certaines nuits, quand, habité par il n'aurait pu définir quelle influence, il imaginait les allées et venues, autour du soupirail, de sa mystérieuse complice. Certainement, la nuit du crime, elle avait dû rôder ainsi, étonnée au début qu'il n'y eût personne en bas dans le fournil, puis surprise et se demandant la raison pour laquelle il n'y avait personne, se penchant, appelant, jetant les sous et la ficelle, et regardant encore par le soupirail si l'homme qui répondait d'habitude n'était pas endormi. Combien de temps avait-elle attendu ? À la fin, elle avait dû partir… Était-elle revenue avant qu'il eût regagné le sous-sol ? Lampieur aurait voulu le croire. Mais si elle avait plusieurs fois opéré ce manège et insisté pour mieux se faire entendre ? Il tremblait alors qu'un passant, peut-être même un voisin, assistant à toute la scène, n'en eût, quelques jours plus tard, fait part secrètement à la police.

Il n'y avait là rien d'impossible. Ainsi cette fille, qui stationnait le long du magasin, obéissait à la police. Son but était visible. Elle tendait un piège. Elle voulait attirer Lampieur dans la rue et, une fois devant elle, comment Lampieur aurait-il fait

pour ne pas se trahir ? Il n'était pas d'homme, dans ce cas, qui eût pu se défendre… Bien sûr, Lampieur n'avait qu'à nier qu'il fût sorti à l'heure du crime. Qui l'avait vu ? Voilà : il s'était endormi dans le bûcher contigu au fournil. Tout le monde peut être fatigué, n'est-ce pas ? Surtout dans ce métier de nuit, si pénible qu'il n'est presque plus en usage dans les boulangeries. Pouvait-on prouver qu'il ne se fût pas endormi dans l'autre cave ainsi qu'il l'affirmait ? Lampieur n'avait pas d'autre défense… Il ne démordait pas de là.

Mais qui donc le poussait si fort à se défendre ? On ne l'accusait pas. Bien plus, quand il lui arriva par la suite, à deux ou trois reprises, de quitter le fournil pour aller boire chez Fouasse et créer à rebours une espèce d'alibi confus, il n'y avait personne dehors. Lampieur n'en avait pu croire ses yeux. Pourtant, il eût juré que quelqu'un était là, comme tous les soirs… Était-ce possible ? La rue vide avec ses trottoirs luisants, ses réverbères, les façades closes de ses maisons, s'ouvrait largement devant lui et ce n'est qu'à la hauteur des Halles, où commençait l'animation, qu'il avait rencontré les premières filles qui se promenaient.

II

Dans une pareille incohérence, les jours se succédaient… et les nuits et Lampieur, qui les comptait, ne les distinguait pas en raison de l'abominable sensation qu'ils lui donnaient d'être encore le même jour et encore la même nuit et de traîner ensemble la même misère. On touchait à la fin de février. Paris, sous la pluie, qui n'arrêtait de tomber qu'à de rares intervalles, barbotait dans une boue liquide que les roues des voitures faisaient gicler jusque sur les façades comme des fusées d'eau. Toute perspective était noyée et la cohue pressée des promeneurs prolongeait dans les rues d'interminables cortèges de parapluies. Lampieur se levait tard. Il descendait de sa chambre vers six heures et ne savait que devenir. Les Halles, désertes à cette heure, luisaient de leurs carreaux humides sous des lumières. Une odeur de marée s'en dégageait, amère et froide, qui emplissait les rues voisines où les détritus de la veille, et quelquefois de l'avant-veille, s'aggloméraient dans les ruisseaux.

Chez Fouasse, une atmosphère qui prenait à la gorge et qui puait la pipe mouillée et le vieux pauvre régnait. Lampieur en avait l'habitude. Elle ne l'incommodait pas. Il la respirait au contraire avec les délices d'un homme qui est sorti d'un cauchemar et en éprouve la certitude.

Or, chaque fois qu'il pénétrait chez Fouasse, maintenant, Lampieur apercevait Léontine qui entrait, elle aussi, dans le débit ou en sortait et, chaque fois, au regard que lui jetait cette fille, Lampieur se défendait mal de l'étonnement qu'il avait de la trouver si souvent sur sa route. Il remarquait que Léontine était toujours seule quand il la croisait et qu'elle n'avait plus le même

air. Cela lui parut singulier. Qu'avait-elle donc qu'elle semblait changée ? Ses yeux étaient comme agrandis. On ne voyait plus qu'eux dans le visage et ils brûlaient d'une fièvre qui leur communiquait une expression douloureuse de lassitude et d'égarement. Lampieur s'en rendait compte. Cependant, comme il se méfiait de lui, il évitait d'attribuer à toute autre cause que le hasard ces rencontres de plus en plus fréquentes, où il sentait que Léontine tâchait à l'approcher… Que pouvait-elle lui vouloir ? Et pourquoi, si elle avait vraiment quelque chose à lui dire, y mêlait-elle une si sournoise bizarrerie ? Il n'osait pas conclure… Il hésitait… Il avait peur de Léontine. Et, à mesure que l'heure de reprendre son travail approchait, cette peur devenait malaisée à combattre et Lampieur ne savait quelle attitude hostile lui opposer.

Dans sa tête, désormais, l'idée n'était pas seule à remuer un vague fantôme et à l'associer aux louches intrigues que Lampieur forgeait de toutes pièces et dirigeait contre son propre repos. À cette idée s'ajoutait celle de Léontine. Il la trouvait partout. L'idée prenait corps. Elle avait un visage : le corps et le visage de Léontine, ses yeux ouverts et fascinés, sa démarche, ses manières, son obstinée douceur, l'égarement douloureux qui se lisait dans son regard. Et elle se tenait debout, par moment, devant lui et, en même temps qu'il la voyait, à être sûr qu'il n'avait qu'à étendre le bras pour la toucher, Lampieur l'entendait marcher dehors et il reconnaissait son pas.

– Quoi ? Quoi ? bégayait-il, furieusement.

Il tentait alors de reprendre ses esprits et de venir à bout de la terreur qui le traquait au fond de l'être. Mais le souffle lui manquait… Il tremblait. Une abondante transpiration dégouttait de ses membres et il craignait, dans le cas où il aurait été capable d'appeler Léontine, qu'elle ne répondît pas. Pourtant il ne doutait pas qu'elle ne se tînt, là-haut, contre la devanture fermée. C'était elle qui marchait là-haut… elle et non pas une

autre. Dès que la nuit tombait, un besoin maladif devait l'obliger à remonter la rue, à tourner comme une âme en peine autour de la boulangerie, à s'approcher du soupirail, à y choisir une place et à y demeurer, durant des heures entières, sans bouger… Pourquoi n'aurait-elle pas répondu ? Peut-être attendait-elle qu'on appelât ? Qu'est-ce qui empêchait donc Lampieur de le faire ? Que risquait-il ?… Il ne risquait rien… Et puis, il n'était pas nécessaire d'appeler Léontine par son nom. Il n'y avait qu'à pousser comme un cri, ou qu'à siffler. Elle comprendrait. Elle se pencherait et il pourrait lui dire, en la voyant :

– Tiens… Qu'est-ce que vous voulez ?

En raisonnant ainsi, Lampieur s'écartait du soupirail et l'effroi de céder à la tentation d'appeler Léontine le jetait dans un état d'indescriptible exaltation. Il marchait dans la cave à grands pas, puis à la fin reprenait son travail et, les pensées les plus saugrenues lui arrivant en foule, se cramponnait à elles comme un homme, sur le point de se noyer, s'accroche à tout ce qu'il rencontre. Mais c'était des herbes bien fragiles que celles à quoi Lampieur demandait de le maintenir hors de l'eau… Elles ne pouvaient le supporter longtemps. Elles se rompaient ou bien elles échappaient à qui les saisissait et certaines, plus perfides, s'enroulaient après lui et le ligotaient. En vain apportait-il à son labeur une opiniâtreté de toutes ses forces, bientôt il revenait à Léontine et une abominable pensée qu'il avait accueillie tout à l'heure, à cause du secours qu'elle semblait lui apporter, le tourmentait comme s'il eût dû, l'une après l'autre, essuyer les pires angoisses de la peur et de l'approche soudaine de la folie.

En effet, d'où venait cette voix qui disait : « Ce n'est pas Léontine qui est là-haut… Ce n'est pas elle… Peut-être est-ce une autre… Peut-être n'est-ce personne… Va voir ! Monte donc voir ! Tu as mal entendu… Il n'y avait jamais personne, les nuits où tu es sorti. Tu n'as jamais vu personne. Pourquoi veux-tu que l'on se soit caché ? C'est le bruit de la pluie qui t'a fais croire que

quelqu'un, là-haut, se promenait ou s'arrêtait... Écoute !... Tu n'entends rien ?... Écoute ! Écoute ! Quel est ce bruit ? Tu ne peux pas rester dans cette incertitude... Va ! Monte !

– Monte ! ordonnait la voix.

Lampieur s'y refusait. Une ombre, celle de sa terreur, cognait les murs et titubait. Il la suivait des yeux intensément. Elle l'entourait d'une course enchevêtrée dans elle-même, tombait, se relevait, s'appuyait au pétrin, essayait de l'escalader pour arriver à la hauteur du soupirail et tâcher à s'enfuir. Était-ce elle qui avait parlé ? Elle se taisait maintenant. Elle s'agitait dans un silence de cauchemar où l'on eût dit que mille clameurs se heurtaient sans écho, là, devant lui, mille clameurs qu'il n'entendait pas et qui pourtant retentissaient dans un fourmillement funèbre à travers tout son être.

Cependant, Lampieur tenait bon et ne voulait pas aller voir qui se trouvait dans la rue, car s'il n'y avait eu personne, comme la voix le lui avait soufflé, tout espoir d'échapper à la folie qu'il flairait alentour se serait évanoui et Lampieur n'aurait plus eu la force de rien tenter. Non. Il n'irait pas voir dehors qui était là... Il n'irait pas. Quel supplice !... Il ne voulait pas y aller et, durant un moment, la sensation qu'il pouvait avoir de se vaincre l'emplissait d'une espèce de malheureux triomphe.

Ce n'était pourtant qu'une trêve dans la lutte où Lampieur, à chaque retour de l'obsession contre laquelle il se débattait, reculait pas à pas et perdait du terrain. Au calme, au répit d'un instant, succédaient d'autres transes, plus mortelles, qui l'usaient comme une eau, goutte à goutte, ronge la pierre et la creuse... Sa volonté s'émiettait. Qu'en pouvait-il attendre ? Lampieur ne le sentait que trop et il en arrivait fatalement à admettre qu'une nuit, il ne savait encore laquelle, il céderait à une volonté plus tenace que la sienne et qu'il irait, là-haut, dehors, se rendre compte s'il y avait vraiment quelqu'un.

*
* *

… C’était bien Léontine qui était dans la rue. De derrière les volets du magasin, Lampieur l’avait vue passer et il attendait, immobile, qu’elle revînt sans bruit une autre fois, ainsi qu’elle l’avait fait… La malheureuse ne se doutait de rien. Elle marchait courbée sous la pluie. Ses vêtements étaient mouillés ; ses chaussures prenaient l’eau, mais elle ne semblait pas y prêter attention tellement elle se trouvait lasse et incapable de joindre, bout à bout, deux idées. Une seule, une idée fixe la conduisait, la poussait, la faisait avancer en silence et Lampieur, qui épiait l’instant où cette fille repasserait contre la devanture, ne l’entendait pas approcher. C’était étrange. L’homme se demandait comment il avait pu, de la cave, reconnaître Léontine à son pas puisqu’elle se mouvait comme une ombre… Tout à l’heure, elle lui avait presque fait peur tant il était peu préparé à cette façon extraordinaire de se déplacer, lentement, de glisser plutôt que de marcher et de se confondre aussitôt dans la nuit… Jusqu’où descendrait-elle la rue, avant de rebrousser chemin ? Lampieur n’en savait absolument rien… Il ne pouvait que former mille suppositions et, retenant son souffle, que demeurer à la place où il était, sans faire un mouvement, dans la crainte de prévenir Léontine de la singulière surveillance dont elle était l’objet.

Mais qu’elle mettait de temps à revenir, cette fille, et que Lampieur en ressentait de dépit et de malsaine anxiété ! Par une fente du volet qui ne livrait à sa vision qu’un champ étroit et sans repères, il découvrait l’asphalte bordant immédiatement l’entrée de la boutique et n’allait pas plus loin. Léontine s’était-elle arrêtée au delà de ces limites ?… Il avait beau prêter l’oreille… À peine distinguait-il confusément, dans une rumeur qui débordait de la région des Halles, le roulement des lourdes charrettes de maraîchers ou le tressautement précipité et le so-

nore appel d'une trompe d'automobile... Quelquefois un souffle froid, humide, qui sifflait entre les volets, poussait sur eux la pluie et jetait, contre le trottoir, l'ombre tourbillonnante d'un réverbère. L'homme n'entendait et ne voyait pas autre chose. La rue était déserte. Rien n'y bougeait... Rien n'y circulait que le vent et, par instants, encore, le vent s'arrêtait de souffler et la pluie, seule, tombait très droite, silencieuse, serrée, indifférente comme si, du fond des âges, elle eût choisi, pour y ensevelir sa chute, cette rue banale et endormie.

À l'écouter glisser du ciel, sans troubler le silence. Lampieur perdait peu à peu tout contrôle sur lui-même et une appréhension, qui était née de son désir de revoir Léontine et de l'attente qu'elle décevait, l'empêchait de se rappeler la raison pour laquelle il était là, debout, derrière les volets clos de la boutique et tendu jusqu'à l'âme vers il ne savait plus quoi de réel ou d'incertain... Sans doute un but précis restait le sien et Lampieur ne désespérait pas d'y atteindre. Mais après, que deviendrait-il ? Irait-il à cette fille ? Lui parlerait-il ?... La phrase de Fouasse le tourmentait : « Si on met la patte dessus, avait dit celui-ci... cherchez pas... allez donc ! ce sera cause à la femme... comme toujours... » Lampieur répétait cette phrase. Chaque mot, chaque lettre en était nettement inscrit dans sa mémoire... Qu'allait-il faire ? Et, puisqu'il avait cédé à l'obsédant besoin de savoir qui se promenait le long de la boutique, pouvait-il être sûr maintenant d'avoir assez de force pour s'empêcher de joindre cette femme et lui révéler l'angoisse dont il souffrait ? Il était loin d'en être sûr... Pourtant s'il se faisait connaître à elle, s'il changeait en certitude les soupçons qu'elle avait, il se perdait. Fouasse, sans le savoir, l'en avait prévenu. N'est-ce pas ?... « Si on met la patte dessus... » Lampieur épelait, comme s'il eût lu, la phrase tout imprimée :

Si on met la patte dessus...

Est-ce qu'il n'en comprenait plus le sens ? Elle avait un sens, cette phrase. Un sens brutal… on lui « mettrait la patte dessus », à lui, Lampieur… parfaitement… Pourquoi pas ?… Oubliait-il son crime ? C'est vrai… Il ne l'avait pas oublié, mais il n'y pensait pas… Il n'y pensait presque jamais… Dans sa tête, c'était moins le crime qui amalgamait des souvenirs et des idées pénibles que cette déconcertante histoire de ficelle et de complicité à laquelle Léontine se trouvait mêlée. Comment cela s'était-il donc produit ? Pourquoi ? C'était invraisemblable. Un assassin n'aurait pas de remords ? Lui, qui était un assassin, n'en avait pas. Il ne savait même pas encore ce que c'était. Au début, les deux ou trois premiers jours, une sorte d'étonnement était lié à sa frayeur. Puis la frayeur avait tout envahi chez lui, en même temps qu'un sentiment obscur le portait à croire qu'on ne l'inquiéterait pas pour son crime, à condition qu'il continuât de vivre comme avant. Il lui semblait que quelque chose de pareil à un accord tacite avait été conclu entre sa conscience et la force machinale de ses plus quotidiennes habitudes. Et alors, parce qu'il n'avait plus rien à redouter de ce côté, Lampieur s'était mis à penser que sa complice involontaire pouvait le dénoncer et il n'avait plus eu d'autre souci que de lui échapper.

« Si on met la patte dessus », répétait-il presque à voix haute… « la patte dessus… » L'idée lui en était insupportable. Elle le harcelait. Elle avait l'air de se moquer de lui, de ricaner, de lui reprocher d'attendre Léontine et de ne rien prévoir ensuite de ce qui adviendrait. Voulait-il que cette fille, – une fois qu'il lui aurait parlé, – le dénonçât ? C'était elle, la femme à qui Fouasse avait fait allusion… Lampieur n'avait pas de pire ennemie au monde. Ne le sentait-il pas ? Bien sûr, il le sentait ; il le savait ; il en était même convaincu mais l'atmosphère, dans laquelle il ressassait toutes ces pensées agissait lourdement sur lui et mêlait le plaisir à l'horreur à un tel point, qu'il n'avait plus la force de les séparer l'un de l'autre et qu'il les savourait profondément tous deux, avec une sombre délectation.

À cet instant, si Léontine s'était montrée, Lampieur certainement aurait été à elle et lui aurait tout avoué. La porte du magasin qu'il avait entr'ouverte donnait à sa vision un champ plus étendu. Mais Léontine n'était pas là et Lampieur finissait par en ressentir une irritation dont la violence grandissait à mesure que le temps s'écoulait sans lui apporter autre chose que des bruits vagues et éloignés ou, quelquefois, le sifflement baroque de la petite locomotive qui amenait, par le boulevard Saint-Michel, des wagons jusqu'aux Halles. Peut-être Léontine s'était-elle égarée dans un bar ? Peut-être admirait-elle, sous les lumières géantes, les hautes voitures et les camions qui déversaient contre les pavillons des monceaux de légumes. Lampieur l'imaginait, toute frêle, parmi le mouvement d'une foule affairée et regardant, sans voir, les gens s'agiter autour d'elle et se livrer à leurs occupations… À quoi pouvait-elle bien s'intéresser qui n'était pas lui ? Il ne comprenait pas. À son irritation, s'ajoutait comme une espèce de jalousie… Une jalousie amère et tâtonnante, sournoise, désabusée, pleine de détresse et d'ambiguïté, d'ardeur sourde… Lampieur n'en était pas dupe ; depuis qu'il avait vu Léontine et qu'il était certain que c'était elle qui, chaque nuit, rôdait aux environs de la boulangerie, il semblait que cette fille lui appartînt. Un sentiment, qu'il n'analysait pas, le portait à concevoir des droits qu'il n'avait pas encore sur elle et qu'il croyait pourtant irrécusables car, sans le crime, Léontine en aurait-elle été soumise à cette attirance singulière qui la poussait et la dominait ? Il voyait bien que non. Alors pourquoi, ce soir, n'accomplissait-elle pas sa ronde mystérieuse ? Pourquoi n'y apportait-elle pas l'obstination des autres nuits ?… Pourquoi…

Lampieur ouvrit la porte. L'air glacé du dehors, l'eau que fouettait le vent le frappèrent au visage. Il fit un pas sur le trottoir, regarda… Près du soupirail, Léontine se tenait debout et immobile, et il la vit, collée contre le mur, comme une ombre de laquelle il n'osait approcher.

*
* *

– Alors ? demanda-t-il de loin… quoi ?… qu'est-ce que c'est donc ?… qu'est-ce qu'il y a ?

L'ombre ne répondit point.

– Je vous parle, cria Lampieur… Entendez-vous ? Oui… vous… À vous !… Vous n'entendez pas ?…

Il crut que Léontine allait s'enfuir.

– Comment ça se fait que vous venez là, tous les soirs ? questionna-t-il en se hâtant de lui barrer la route… Il répéta : Tous les soirs ?…

Mais il était à côté d'elle et le geste, qu'il avait ébauché pour la retenir, retomba.

– Ça ne serait pas, interrogea Lampieur après un bref silence, que vous venez exprès pour m'embêter ?… Dites ! Je veux savoir… ou des fois que ça serait une idée de me donner des ennuis ? Oh ! je vous connais, allez ! pas la peine d'être là, comme ça, à faire votre comédie… Comment ? il faut me parler, comprenez-vous… Je ne vous laisserai pas autrement.

Il avança, penché sur elle, un regard sombre, des mains crispées, son souffle, tout un tourment lourd d'épouvante.

– Non, non ! se défendit Léontine.

Lampieur eut une espèce de rire rauque et déconcertant, et, ramenant à lui, enfonçant dans ses poches les deux énormes mains dont il semblait vouloir frapper la malheureuse, il se redressa et attendit. Léontine se taisait. Elle fixait en avant un

point vague et la terreur qui se saisissait d'elle la faisait grelotter, pliée, cassée en deux, contre le mur où elle demeurait adossée.

– Eh bien ? brusqua Lampieur.

Il était étonné d'avoir pu s'empêcher de prendre Léontine et de la secouer pour l'obliger à lui répondre. Mais est-ce qu'elle allait rester longtemps ainsi ? Il la considérait, l'examinait avec une pesante attention… et il n'avait plus peur. Il avait maîtrisé sa peur. Elle s'en était allée. Une impression de vide, d'absence presque de soi-même creusait, comme dans son être, un trou profond, béant, mystérieux autour duquel tout paraissait pris de vertige et d'inquiétude… Tout, sauf lui-même, et, quand son attention se reportait sur Léontine, l'impression était encore plus forte de cet abîme qu'il se sentait en quelque sorte devenu pour y faire basculer un poids immense… C'était ce poids qui lui pesait dessus et l'empêchait de faire un mouvement ou de bouger de devant Léontine. Il paralysait toute sa force, la retenait ailleurs, très loin, nulle part, en dehors de l'espace et du temps, occupée au labeur gigantesque de l'ébranler d'abord, ce poids, puis de le déplacer, de le rouler, de le faire pencher sur l'abîme… Lampieur se secoua.

– Vous ne voulez point me parler ? insista-t-il.

Ses mains, qu'il tenait dans les poches de son pantalon, étaient si lourdes qu'il lui paraissait impossible de les retirer d'où il les avait mises pour les lever sur Léontine. Mais à quoi bon ! La malheureuse avait assez peur comme cela. Ses dents s'entre-choquaient ; son corps tout entier tremblait et elle hochait parfois la tête ou la balançait lentement par saccades, avec un plus grand tremblement, à mesure, des mains et des épaules.

– Là ! là ! proposa Lampieur… Ayez donc pas de crainte ! Je ne veux pas vous faire du mal, moi !…

Léontine fit comme un effort pour répondre.

– Moi ! s'exclamait alors Lampieur… Moi ? C'est pas vrai… Moi, je ne veux pas vous faire de mal ! Ce n'est pas vrai… Ce n'est pas moi…

Il dit, une troisième fois, très bas, d'une voix presque inintelligible.

– Ce n'est pas vrai !

Et ne sachant plus bien à quoi, dans son esprit, il venait de faire allusion, il se sentit brusquement délivré de il n'eût pu dire quelle obsession, cependant que Léontine osant, enfin, le regarder, s'accrochait désespérément à lui, à son bras qu'il ne retira pas et se mettait à fondre en larmes.

III

Lampieur devait se rappeler, plus tard, la sensation presque voluptueuse qu'il avait éprouvée à écouter pleurer une femme pour la première fois, mais au moment où celle-ci ne parvint plus à retenir ses larmes, elle n'était encore pour lui que Léontine, c'est-à-dire moins une femme que sa complice et il en fut épouvanté.

– Pourquoi pleures-tu ? demanda-t-il.

Il n'avait pas prévu qu'elle pleurerait ainsi, suspendue à son bras et si difficile à traîner qu'elle avait l'air d'être changée en plomb. Pourtant il la traînait, il la portait. Il ne voulait pas qu'elle restât sous la pluie. Lui-même était trempé. Il avait froid. Une espèce de pitié, mêlée à sa terreur, l'illuminait.

– Il ne faut pas pleurer, murmura-t-il à cinq ou six reprises… Ça sert de rien… Non… viens, venez !

Léontine se laissait conduire : elle n'avait plus de force ; elle n'aurait pas été capable de faire un pas. Sans Lampieur, à qui elle s'était retenue tout à l'heure, elle serait tombée… mais lui ne l'avait pas écartée, il n'avait pas retiré son bras… Au contraire, il la soutenait maintenant et elle comprenait vaguement qu'il la menait vers la boulangerie.

– Venez… venez !… répétait Lampieur.

Il poussa la porte qui s'était à demi refermée, entra, chercha une chaise et y posa son singulier fardeau.

– Merci, dit Léontine.

Elle ne pleurait plus. Des hoquets, des frissons la secouaient et l'empêchaient encore de reprendre conscience. Où était-elle ? Elle ne se le demandait pas. Elle voyait simplement qu'elle n'était plus dehors. Une atmosphère tiède et très calme l'entourait. Dans la douteuse lumière, qui arrivait d'en bas par l'escalier, elle distinguait une glace à son reflet gris et oblique, un comptoir, des rayons, deux chariots, dans lesquels Lampieur avait monté le pain de ses premières fournées, une balance…

– Monsieur ! appela Léontine.

– Je suis là, dit Lampieur.

Il haussa les épaules.

– Oh ! non ! Je ne veux pas, murmura lentement Léontine.

Elle écarta, d'un geste exténué, les souvenirs, les pensées, les images qui dansaient devant elle et qui, tout en n'ayant encore aucun sens, menaçaient d'en avoir un bientôt qui la rendrait à son tourment. En effet, dans ce tourbillon incessant qui s'agitait devant ses yeux, Léontine découvrait peu à peu le but vers lequel elle tendait. C'était le but de toutes ses nuits. Elle n'en pouvait douter et la chose qui était en elle, et qui continuait de naître au sentiment trouble et profond de sa conscience, elle la reconnaissait pour être impitoyablement la même chose qui la poussait, depuis la nuit du crime, vers le soupirail où Lampieur l'avait tout à l'heure rencontrée. Maintenant, elle approchait, à le toucher, l'objet même de sa souffrance. Elle n'était plus dehors dans la rue ; il lui semblait avoir parcouru, du fait qu'on l'eût menée où elle était, un chemin fantastique ; on ne l'empêcherait pas de se lever, de se diriger en droite ligne, vers

l'escalier d'où venait la lumière de la cave, de descendre dans cette cave…

– Où allez-vous ? cria Lampieur.

Elle ne se retourna pas. Une force impérieuse l'avait mise sur ses jambes et conduite jusqu'au milieu du magasin. De là, elle distinguait les premières marches de l'escalier, le mur contre lequel une corde tenue par des crampons de fer servait de rampe et la voûte du sous-sol. La lumière qui venait d'en bas éclairait son visage. Ses yeux la reflétèrent ; ils étincelaient. Lampieur comprit qu'il n'arrêterait rien.

– C'est bon ! maugréa-t-il… Prenez la corde alors et baissez-vous.

Elle prit la corde, elle se baissa. Machinalement elle obéissait à ce qu'on lui disait. Derrière elle, l'homme marchait comme s'il eût obéi, lui aussi, aux mêmes ordres, mais, tandis que Léontine descendait tout d'une pièce les escaliers à la manière d'une automate, lui se penchait et regardait dans la cave avec un sentiment bizarre d'étonnement et de stupeur. L'idée tout à fait ridicule qu'il eût laissé traîner quelque objet qui rappelât son crime le tracassait. Quel objet ? Était-il fou ?… Pourquoi voulait-il donc avoir oublié un objet de cette sorte ? Lampieur ne savait pas. Son regard, se posant partout à la fois, interrogeait chaque chose, les murs, le sol de terre battue, le pétrin, la planche qui le couvrait, la toile jetée sur les panetons, le bois cassé, deux vieilles savates, une serviette, des paniers et l'escabeau boiteux sur lequel, vers minuit, il s'asseyait parfois près du four pour y manger un bout de pain et de fromage. Une à une, il examinait ces choses avec lesquelles il vivait toutes les nuits et les retrouvait à leur place. Pourquoi n'y auraient-elles pas été ? Personne que lui n'en prenait soin. Pourtant il les considérait d'un œil méfiant comme si, par leur distribution et

l'aspect qu'elles offraient, elles eussent été capables de révéler à Léontine ce que celle-ci leur demandait.

Léontine, debout au milieu d'elles, les contemplait et ne pouvait plus avancer. Ses pieds semblaient rivés au sol ; tout ce qu'elle voyait, qui l'entourait, entrait tumultueusement dans son cerveau pour y semer un grand désordre. Elle ne comprenait plus. Elle regardait. Sa souffrance avait l'air de lui échapper. Ce n'était pas de la souffrance ; c'était un pêle-mêle de sensations et d'associations d'idées des moins précises ; une sarabande invraisemblable d'images et de souvenirs ; une ronde extravagante… Sans doute c'était une cave que cet endroit. Là, était le pétrin mécanique ; là, le foyer du four ; là, le trou blême du soupirail et là, près d'elle, l'homme qui se trouvait d'habitude dans la cave quand elle venait chercher du pain. Puisque Lampieur se trouvait dans cette cave, qu'est-ce que Léontine y faisait ? Elle n'avait point imaginé que Lampieur serait là. Sa présence dérangeait tout. Elle empêchait absolument Léontine de revenir en arrière, de communiquer avec elle-même, de se confronter avec elle-même, enfin de ressentir, dans toute l'horreur à quoi elle s'attendait, la sensation de découvrir une autre fois, mais en y pénétrant, cette cave vide ainsi qu'elle l'avait vue, la nuit du crime, en y jetant ses sous.

– Asseyez-vous, dit Lampieur.

Il approcha l'escabeau et expliqua :

– Près du four, on est mieux… c'est plus chaud… et puis on gêne moins pour le travail.

– Oui, oui, fit Léontine.

Elle s'assit comme il l'y invitait et le regarda mettre du bois dans le foyer, puis enlever sa veste et son maillot, et retirer, par deux ou trois, des pains cuits sur sa pelle.

– Ça va ? s’informa-t-il, au bout d’un long moment.

Léontine remua la tête.

– De ce temps ! ajouta Lampieur, ici, on est bien.

– On est bien, répéta-t-elle.

Une odeur chaude, appétissante, imprégnait l’atmosphère. Odeur du bois sec qui brûlait, odeur du pain… Léontine la respira profondément.

– C’est drôle, dit-elle ensuite… Ça me rappelle quand j’étais petite… les commissions…

– Ah ! répondit distraitement Lampieur.

Il se retourna. Quelque part, une horloge égrena deux coups frêles dans la nuit.

– Avec vos commissions, observa Lampieur, les autres ne sont pas venues…

– Quelles autres ?

– Mais… pour le pain, murmura-t-il.

Léontine regarda vers le soupirail.

– Pourquoi, demanda-t-elle pensivement une longue minute plus tard, que vous les attendez ?

– Moi ?

Elle posa les yeux sur lui.

– Je ne les attends pas, affirma Lampieur. C'est elles qui viennent et, naturellement, des fois que je suis là, elles ne viennent pas toujours.

Il parlait lentement, en appuyant sur les mots, comme s'il eût, au fur et à mesure qu'il se servait d'eux, essayé de les rattraper. Mais il était troublé et les mots lui échappaient. Ils sortaient tout seuls de sa bouche.

– Vous ne me croyez pas ? questionna-t-il.

Léontine n'avait pas à répondre ; elle ne savait pas… elle ne savait plus. Pourquoi lui faisait-il une telle demande ?

– Bon… bon… grommela Lampieur, en ayant l'air de reprendre son travail… Seulement…

Il n'acheva pas la phrase qu'il allait prononcer et un silence compact, pesant, gros d'équivoque et de malaise, le sépara de Léontine.

IV

Le lendemain, chez Fouasse, à l’heure à laquelle il descendait d’habitude de sa chambre, Lampieur retrouva Léontine et l’impression qu’il en reçut ne fut pas celle à quoi il s’attendait… Il n’éprouva nulle gêne à revoir Léontine. Au contraire, sa présence lui était presque agréable et il y découvrit comme un apaisement. Toutefois, que lui importait cette femme ! Lampieur n’aurait pas pu le dire : ce n’était pas cette femme qui comptait… ou plutôt c’était elle, mais indirectement, car Lampieur se souvenait moins de Léontine que du repos qu’il lui devait. Un repos bien étrange… qui avait duré tout le jour… qui durait encore… Est-ce qu’il savait ? La seule chose dont il avait conscience était qu’il se sentait plus sûr de lui maintenant grâce à cette femme qu’il connaissait et qu’il n’avait aucune raison de craindre.

En effet, de sa place, Léontine regardait Lampieur et celui-ci se rendait compte qu’elle n’était dans ce bar que pour lui. Lampieur n’en demandait pas davantage. Il constatait son pouvoir sur cette fille. N’avait-il pas souhaité de la rencontrer chez Fouasse ? Cela lui enlevait toute idée de retour sur soi-même et le changeait du soin qu’il semblait prendre, jusqu’à présent, de se tourmenter et de multiplier, comme à plaisir, les angoisses de sa peur et de son imagination. Était-ce possible ? Un sentiment nouveau l’habitait… Une espèce d’allégresse imprévue, de détachement, de secrète délivrance… Lampieur pouvait à peine y croire. Pour la première fois, depuis son crime, chaque chose devenait simple et naturelle. Il le voyait. Les personnes… les objets… Quel miracle avait donc transformé le chaos, dans lequel il s’était agité si longtemps, en une façon de petit univers

paisible et ordonné ? Un miracle, vraiment. Il n'avait pas fallu moins d'un miracle. Lampieur en était convaincu. Autour de lui, de pauvres hères, des filles, des buveurs taciturnes composaient l'ordinaire clientèle du débit. Ils entraient. Ils sortaient. Certains choisissaient, à l'écart, un endroit pour s'attabler devant un verre de vin et le vider. D'autres s'appuyaient au zinc et Lampieur, stupéfait, s'apercevait enfin qu'aucun de ses voisins ne s'occupait de lui.

C'était pourtant les mêmes et lamentables épaves qu'on voyait, chaque soir, à l'approche de la nuit, se rassembler dans les bars des environs des Halles pour s'y défendre du froid et de la pluie. Lampieur les avait si souvent coudoyées qu'au milieu d'elles rien ne pouvait plus le choquer. Mais qu'avait-il imaginé de ces gens-là ? Il se méfiait d'eux. Il n'était pas tranquille à leurs côtés... Quant aux femmes, la phrase de Fouasse à leur sujet n'était pas faite pour corriger Lampieur de sa façon de penser d'elles. Il n'oubliait pas cette phrase. Cependant, l'allusion qu'elle contenait et qui se rapportait à Léontine, Lampieur ne l'entendait plus comme jadis... Pourquoi ? C'est que cette allusion grosse, au début, de mystérieuses menaces avait perdu tout son mystère et ne constituait plus véritablement une menace. Lampieur en aurait pu jurer. Qu'aurait fait Léontine ? Elle ne savait rien de précis : elle ne pouvait rien dire. Lui-même ne s'était pas confié à cette fille. Au dernier moment, il avait eu la force de refouler ses paroles, de se dominer, de mettre, entre la malheureuse et lui, comme une barrière. Il se le rappelait fort bien. Puis Léontine était partie... Il l'avait accompagnée jusqu'à la porte du magasin et personne ne les avait vus.

Ainsi vont les choses dans la vie sans que leur équilibre en soit troublé ni même, très longtemps, compromis. Lampieur obscurément le comprenait car si, de sa rencontre avec Léontine, il tirait l'impression de sa propre assurance, celle-ci ne s'exerçait qu'en raison d'un plus perfide échange. Mais, quoi ! n'était-ce pas le prix de ces marchés bizarres ! Lampieur n'avait

pas à s'en occuper. L'essentiel était qu'il se trouvât comme isolé du mal dont il avait souffert et qu'il reprît à vivre un anxieux plaisir… Déjà, qu'il le voulût ou non, c'était presque un plaisir… Et il avait beau ne pas y être préparé, il en savourait l'impression et ne parvenait pas à s'en défendre.

– Alors ? demanda M. Fouasse.

Lampieur serra la main que lui tendait le débitant par-dessus le comptoir et avança son verre.

– Attendez donc qu'on trinque ensemble, dit M. Fouasse.

Ils trinquèrent. Dans la rue, des lumières se croisaient et des silhouettes, qui allaient en tout sens, se profilaient rapidement sur les carreaux du bar. Une buée grise, où des sillons traçaient de longues raies d'eau, les recouvraient. La même buée d'humidité voilait l'unique glace, au cadre brun, de l'établissement. Sur le sol, parmi les mégots et une molle épaisseur de sciure, des rigoles embourbées serpentaient et lorsque, – par instants, – la porte du débit s'ouvrait, un courant d'air glacé courait entre les jambes en même temps que les bruits de la rue, de confus qu'ils étaient, devenaient sonores et tout retentissants.

– Eh ! la porte !… la porte ! crièrent deux ou trois hommes à la « mère tout le monde » qui retenait, au moment de sortir, un client sur le seuil.

Lampieur se secoua.

– Voulez-vous fermer cette porte ! intervint M. Fouasse.

Et, comme on lui obéissait :

– Je voudrais voir, – émit-il simplement, – que je sois obligé de faire deux fois, chez moi, la même observation.

– Bien jeté ! admira Lampieur.

La veille encore, cela lui eût été sans doute égal que la « mère tout le monde » se fût montrée docile aux ordres du débitant. Il n'y prêtait pas attention. Mais, à présent, Lampieur s'intéressait aux moindres événements auxquels il assistait et il y prenait part.

– Ainsi, fit-il, tout marche droit.

– C'est qu'il le faut ! conclut M. Fouasse.

Lampieur eut un ricanement. « C'est qu'il le faut, répéta-t-il pour sa propre satisfaction… il le faut. » Une « mère tout le monde » n'avait aucune raison de troubler l'ordre par ses manières. C'était inadmissible. « L'ordre d'abord », songeait Lampieur. Il entendait par là que le plus faible doit céder à qui lui dicte sa volonté. Autrement, rien n'avait plus de sens. Comment aurait-il fait, par exemple, si Léontine s'était mise à lui résister ? Heureusement Léontine ne lui résistait pas : elle était commode à conduire. Elle s'effaçait. Elle se faisait, là-bas, toute petite, devant un verre auquel elle n'avait pas touché. Lampieur lui en sut gré. Au moins, avec cette fille, il n'aurait pas d'ennuis. Ce qu'elle pensait, ses soupçons, la maladive inquiétude qu'on pouvait lire dans ses regards, étaient sans importance. Ils finiraient, un jour, par s'altérer d'eux-mêmes et par se dissiper. Lampieur n'en doutait pas. D'ailleurs, à supposer que Léontine tentât d'aller plus loin dans le désir qu'elle avait d'en venir à de terribles précisions, Lampieur était bien décidé à ne pas lui en fournir les moyens. Pour elle comme pour lui, tout valait mieux plutôt que cette curiosité malsaine dont il se rendait compte que Léontine était la proie. S'il en jugeait d'après les effets qu'il en avait ressentis, pareille curiosité ne faisait inutilement que

compliquer les choses et les pousser hors des limites communes. Après cela, qu'attendre ? Lampieur en conservait un souvenir abominable.

– Eh bien ! murmura-t-il en fouillant dans ses poches pour y saisir son porte-monnaie…

Il régla sa dépense.

– C'est fini, se dit-il, d'être comme j'étais. Bonsoir, patron !

– À la revoyure ! répondit M. Fouasse.

Dehors, Lampieur tourna l'angle de la rue des Prêcheurs. L'air vif et plein d'odeurs marines qui montaient des ruisseaux lui gonfla les poumons. Et il songeait :

« Tout ça, c'est des histoires… »

*
* *

Des histoires !… C'était, en effet, des histoires auxquelles Lampieur venait d'échapper. Mais Léontine avait quitté le bar après lui et elle le suivait sans qu'il s'en aperçût. Quand il pénétra dans le restaurant où il dînait tous les soirs, elle le vit, n'osa pas pousser plus loin et attendit dehors si bien que Lampieur, lorsqu'il sortit, retrouva Léontine.

– Ah ! fit-il, pris au dépourvu.

Son premier mouvement, qu'il ne réprima point, le rejeta vivement en arrière et il en éprouva du mécontentement. Puis il se ressaisit… À l'entour, les boutiques éclairées, les passants, les voitures formaient devant ses yeux une arabesque animée d'ombres et de reflets.

– Ça serait que vous m'espionnez ? demanda Lampieur.

Du geste il abaissa davantage sur les yeux l'épaisse visière de sa casquette.

– Je ne vous espionne pas, répliqua Léontine.

Lampieur regarda la rue, à droite, dans la direction qu'il allait prendre ; il regarda Léontine et, haussant les épaules :

– Si c'est pas malheureux ! observa-t-il d'une voix hargneuse.

Léontine essaya de s'approcher de lui.

– Allez-vous-en ! cria Lampieur… Allez ! ouste !… D'abord, est-ce que je vous connais ? murmura-t-il en se glissant le long des devantures. Je ne vous connais pas !

Et, comme Léontine se taisait :

– Faudrait voir à me laisser la paix maintenant, annonça-t-il, avant de se remettre en marche.

Or, Léontine accompagnait, de loin, Lampieur vers la boulangerie et Lampieur ne pouvait pas l'en empêcher… Qu'aurait-il fait ? Léontine ne le quittait pas des yeux. Quand elle le voyait se retourner, elle était attirée davantage par ses gestes et l'inquiétude qu'ils trahissaient. À la fin, Lampieur s'arrêta tout à fait et attendit. Que lui voulait cette fille ? N'allait-elle pas se mettre à ne plus le lâcher d'une semelle ? Il n'osait le penser. Cela le remplissait de haine et de détresse.

– Bon Dieu ! grommela-t-il.

Le long des bars, de vagues passants montaient et descendaient la rue. Des femmes à la porte d'un hôtel leur faisaient signe. Lampieur se détourna. Il vit, dans la perspective, des toitures profiler sur le ciel de sombres avancées d'où s'élevaient les flèches jumelles de l'église Saint-Leu.

– Pourquoi me suivez-vous ? dit Lampieur quand Léontine fut à portée de l'entendre… Vous voulez me parler ?

Léontine inclina la tête.

– Attention ! murmura-t-il alors entre les dents. Venez plus haut.

– Oui, y a les flics, observa-t-elle en jetant un coup d'œil rapide à deux agents postés près d'un débit.

Ils dépassèrent les agents.

– Hier soir… commença Léontine.

– Comment ?

– Ce n'est pas moi qui vous ai cherché, n'est-ce pas ? débita-t-elle tout d'une traite.

– Je ne parle pas d'hier soir, riposta Lampieur. Je parle de maintenant et je ne comprends pas, maintenant, votre idée d'être après moi comme vous l'êtes.

– Ce n'est pas une idée, fit la malheureuse.

– Si, dit Lampieur…, c'est une idée d'être après moi pour m'embêter, pour me faire du tort, des désagréments. Vous croyez que je ne l'ai pas senti ?

– C’est mal que j’ai, murmura Léontine.

Lampieur se renfrogna.

– Puisque j’ai mal, affirma-t-elle d’une voix sourde. Et il y a longtemps que ça me tient, allez ! Depuis des jours et des nuits… C’est là… ici, vous voyez ?

Elle toucha sa poitrine.

– Dedans, expliqua-t-elle… Je ne peux pas m’empêcher. Non. Je ne peux pas. C’est impossible. Ainsi, tout à l’heure, quand vous m’avez crié de ne pas vous suivre, est-ce que vous pensiez que je vous écouterais ?

Lampieur leva un bras et le laissa retomber.

– Voilà, fit Léontine. On voudrait et on ne peut pas… Dites ! c’est plus fort que vous… Ça vous pousse… Ça fait comme si on ne serait plus soi-même…

Elle parut se recueillir, puis :

– Est-ce que vous avez mal ? demanda-t-elle.

Lampieur ne répondit pas. Il pétrit un moment le bord de sa casquette et s’arrêta.

– Moi, n’est-ce pas ? reprit Léontine, en s’arrêtant aussi, j’ai pas d’abord pensé à rien, la nuit, que je venais pour le pain… J’avais jeté la ficelle et mes sous…

– Bien sûr, articula péniblement Lampieur. Je sais…

Il examina, d'un air contraint et soupçonneux, les abords de l'endroit où il se trouvait et, tâchant à reprendre sur soi quelque assurance :

– Je sais, dit-il encore. Cette nuit-là, j'étais couché dans le bûcher à côté du fournil et j'ai entendu que quelqu'un appelait…

– J'ai appelé, reconnut Léontine.

– Puis vous êtes revenue ?

– Je suis revenue.

Lampieur eut un drôle de sourire.

– Je suis revenue deux ou trois fois, poursuivit Léontine et, chaque fois, j'ai appelé…

Le sourire de Lampieur se crispa. Il souligna profondément un regard anxieux et l'expression fixe et sérieuse d'un immobile visage.

– Mais, questionna Lampieur, quand vous êtes revenue la dernière fois, vous m'avez vu ? Est-ce qu'il y avait du monde dehors ?

– J'étais seule, confia Léontine.

– Et quand vous avez appelé ?

– Il n'y avait que moi, dit-elle.

Elle ajouta :

– Seulement le lendemain, dans les journaux, tout ce qu'on a raconté…

– Je m’en fous des journaux, interrompit brutalement Lampieur… qu’est-ce que ça prouve ?

Il éclata d’un rire forcé.

– N’est-ce pas ? exposa-t-il ensuite en se remettant à marcher… moi, je ne les lis jamais, les journaux… je ne m’en occupe pas. Ce n’est pas mon affaire… Avec mon travail, je n’ai pas le temps… Qu’est-ce que vous voulez que ça me fasse ?

Léontine le tira par la manche.

– Il ne faut pas vous mettre en colère, prononça-t-elle craintivement.

Lampieur la rabroua.

– Des fois ! s’emporta-t-il… Où trouvez-vous cela ? Parole ! j’en ai assez de tous ces boniments. Si je vous écoutais, ça serait à devenir fou…

… Et tu ne le voudrais pas ? fit-il avec une sorte de raillerie amère pour se dégager du malaise qui l’habitait.

À cet instant, rasant les murs et cherchant un refuge dans les bars, des filles passèrent rapidement et des individus qui relevaient le col de leur imperméable.

– La rafle ! glapit une voix.

On entendait courir sur les trottoirs. Des portes claquaient comme à l’approche d’un brusque orage. Puis il y eut un moment de silence et les filles se jetèrent entre elles des appels angoissés.

– Donnez-moi le bras, vite, vite… supplia Léontine.

Lampieur le lui tendit.

Les agents des mœurs se hâtaient. À l'angle des rues, on les voyait opérer des barrages et rabattre devant eux leur misérable proie. De toutes parts ils accouraient, formant la chaîne et se livrant à une besogne obscure.

– Pourvu qu'on passe… pourvu qu'on passe… demandait Léontine.

– Mais, naturellement, dit Lampieur.

Il avança, donnant le bras à Léontine et la tirant presque après lui, dans la direction des agents.

– Pardon, murmura-t-il et, déclinant ses noms et profession, il fouillait dans ses poches pour en extraire une pièce d'identité, quand le cordon d'agents, sur un aigre coup de sifflet, se porta en avant et livra un passage.

– Maintenant, conclut Lampieur, dépêchons-nous. Ils n'auraient qu'à barrer la rue plus haut.

– Oh ! là ! là ! gémit Léontine… Quel métier !

– Quel métier ! répéta Lampieur.

Il pressa le pas et entraîna sa compagne, après la rue Tiquetonne, dans le passage du Grand-Cerf qu'ils franchirent sans échanger leurs impressions. Le passage conduisait à de nouvelles rues mais plus calmes et moins éclairées. Lampieur et Léontine les suivirent et, sans savoir où ils allaient, ils marchaient en silence et n'osaient pas se retourner. À la fin, ils ga-

gnèrent une buvette écartée où ils commandèrent du vin blanc, s'assirent, l'un devant l'autre, à une table et Lampieur tira sa montre.

– Voilà bien la onzième depuis un mois, observa Léontine.

– Et ils ne t'ont jamais prise ?

– Non, jamais.

– La onzième rafle ! dit Lampieur en regardant l'heure à sa montre.

Léontine ajouta :

– Qu'est-ce qu'ils croient faire ?

– On ne sait pas, murmura Lampieur… des fois que quelqu'un parlerait.

– Pensez-vous !

– Pourquoi pas ? insista Lampieur en se penchant vers Léontine.

Elle tressaillit.

– Écoute, la prévint-il.

Elle promena, gênée, sur la table, le verre auquel elle n'avait point encore touché et tâchant à tourner la question :

– C'est pas des rafles, allez ! confia-t-elle, qui leur donneront des renseignements… Qu'est-ce qu'ils ramènent dans les rafles ? Ils prennent du mal pour pas grand'chose.

– Suffit d'un coup, l'arrêta Lampieur… Ainsi, toi, s'ils te possédaient… Hein ? toi… toi… oui… Ça peut se trouver…

– Je ne dis pas non.

– Hé bien ? Si ça se rencontrait que tu sois faite par eux, comment t'arrangerais-tu ?

– Moi ?

– Ils t'interrogeraient ?

– Probable.

– Ah ! probable… Tu vois ?… Ils te poseraient des questions.

– Et après ? riposta Léontine.

– Après ?… Mais après ? Après ? Rien… Pourtant toutes tes histoires… tes façons de rôder sans cesse, autour de la boulangerie… Crois-tu qu'ils ne les auront pas remarquées ?

Léontine cherchait ses mots.

– Et puis, enfin, il y a ton idée, lui reprocha tout bas Lampieur… ton idée que tu ne m'avoues pas et que tu gardes toujours pour y penser et pour y revenir. Je ne suis pas aveugle.

– Je n'en parle pas… à personne… se défendit Léontine.

– Mais tu y crois ?

– Ça dépend.

– Oh ! déclara Lampieur… il ne faut pas me conter ça, à moi. Quand une femme a dans la tête quelque chose…

– Qu'est-ce que cela peut faire ? demanda Léontine.

Lampieur se recula.

– Allons, dit-il, n'en parlons pas… ça vaudra mieux.

Un instant, il se balança sur sa chaise en affectant de ne plus prendre part à la conversation, mais les regards qu'il attachait sur Léontine le trahissaient et il le comprenait mieux que personne.

– N'en parlons plus ! grogna-t-il et, luttant contre lui-même, essayant d'échapper au besoin d'en apprendre davantage. Tu as raison… Moi, ça ne me fait rien, ton idée… Tu es libre… Je n'ai pas à m'en occuper… Seulement (il cessa de se balancer) elle me ferait du tort, un jour, je ne le permettrais pas…

– Voyons ! protesta Léontine, ne parlez pas si fort !

Lampieur accentua le sens de ses paroles.

– Tu me trouverais, fit-il sérieusement et, posant ses énormes mains à plat sur le rebord de la table, il eut dans l'attitude un tassement si redoutable que Léontine en perdit contenance.

– Mais… balbutia-t-elle… mon idée…

– Aussi vrai que je suis là, précisa Lampieur. Je le jure… Comprends-tu ?

Entre eux, la bouteille et les deux verres absorbaient dans leurs flancs une pâle lumière qu'ils contemplaient l'un et l'autre pour ne pas lire sur leurs visages les sentiments qui s'y peignaient. Léontine avait peur. Lampieur l'épouvantait et cependant, quoi qu'elle tentât, l'idée qu'il était véritablement l'assassin de la vieille, Léontine ne pouvait la chasser ni même l'écarter de devant soi, car toutes les allusions qu'y avait faites Lampieur donnaient à cette idée une force plus grande et plus pressante. Sans aucun doute, Lampieur avait commis le crime dont il se défendait. Ses manières, ses façons ambiguës et fuyantes, ses mouvements de colère, sa violence, tout l'accusait. Pourquoi revenait-il toujours, par des moyens plus ou moins détournés, à ce que Léontine pensait de cette tragique histoire ? Pourquoi s'inquiétait-il à ce point de tout ce qui se rapportait au crime ? Un autre, qui n'aurait point été coupable, s'en serait peu soucié. Il aurait eu sa conscience pour lui, tandis que Lampieur…

Celui-ci rompit le silence.

– À quoi réfléchis-tu ? s'informa-t-il, sans détacher son regard du point vague qu'il fixait… C'est encore ton idée ?

– Oui, dit-elle.

Il s'accouda pesamment à la table et, ramenant sur la toile cirée ses mains inertes et obsédantes :

– Explique, murmura-t-il.

Léontine se leva. La frayeur l'empêchait de répondre : elle l'agitait d'un tremblement pénible à voir.

– Ah ! bien, fit Lampieur… On va s'en aller si tu préfères. D'abord, j'ai mon travail… Attends !

Il vida son verre, se dressa, s'essuya la bouche d'une main lourde et tendit au garçon un billet de vingt sous.

– Eh bien ? appela-t-il une fois dehors. Léontine !

Elle répondit par un soupir si faible qu'il répéta : Léontine ! avant de la rejoindre le long des façades grises d'où elle épiait son approche. Puis ils avancèrent, côte à côte, dans la rue, travaillés par un sourd malaise qui les empêchait de parler.

– Va pas si vite, ordonna Lampieur…

Léontine l'implora.

– Dites ! gémit-elle… vous n'allez pas me tourmenter encore… vous n'allez pas, exprès, encore me poser vos questions ?… J'ai peur de vous, maintenant… Est-ce que je sais ?… J'ai peur… Pourquoi êtes-vous en colère après moi ?

– Je veux savoir, affirma-t-il.

Instinctivement, Léontine s'abrita la figure de son bras.

– Oh ! pas de comédie, grommela Lampieur… Baisse ton bras et réponds. Tu as l'idée que c'est moi, n'est-ce pas ?…

– J'ai pas d'idée…

– Pour la vieille ? acheva-t-il d'une voix vide d'accent.

Léontine chancela.

– N'aie pas peur, dit Lampieur en la soutenant.

Elle lui fit signe de la lâcher et, s'appuyant contre le mur, elle promena à l'entour un regard égaré. Lampieur s'approcha.

Elle se mit alors à respirer profondément comme si le souffle allait lui manquer.

Lampieur la secoua :

– Je vais crier, le prévint-elle, cherchant toujours à respirer… Je vais… Je vais crier… me touchez pas… ne me…

– Si je veux, affirma-t-il. Mais je ne veux pas, entends-tu ? je ne veux pas… Tant mieux si tu as peur !… Je m'en fous… Si tu me connaissais, tu comprendrais vraiment comme je m'en fous… Ça m'est égal… Et ne crie pas, surtout… Ne t'amuse pas à crier… Tiens… vois… (il avança ses mains). Je ne te conseille pas de pousser un seul cri, parce qu'autrement…

Il se piéta devant elle… Léontine sentit qu'elle s'évanouissait.

*
* *

Quand Léontine revint à la notion des choses, la rue déserte où elle se trouvait étendue ne lui rappela rien et elle dut faire un long effort avant d'expliquer sa présence dans un pareil endroit. La pluie tombait. Léontine se prit la tête entre les mains, puis elle chercha son sac par terre, à tâtons, et l'essuya contre son manteau, car il était mouillé. Soudain, elle s'aperçut que ses vêtements aussi étaient mouillés et elle se releva. Mais Léontine ne pouvait commander à ses jambes ; elles se dérobaient ; elles ne lui obéissaient pas. Cela l'emplit d'une sensation curieuse et elle dut, un moment, se retenir au mur. Alors, ce geste la fit confusément souvenir de s'être appuyée de la même manière à ce mur et retenue comme à présent. Léontine rassembla ses esprits. Elle reconnut la rue et se mit à trembler de tous ses membres et à claquer des dents.

– Mon Dieu ! Mon Dieu ! se plaignit-elle.

Elle crut que Lampieur ne l'avait pas quittée et que, debout, dans l'ombre, il ruminait d'obscurs et tortueux desseins. Des yeux, elle chercha Lampieur. Elle regarda de tous côtés et, ne le voyant pas, essaya de se ressaisir… Non, Lampieur n'était plus là. Léontine regarda encore ; elle se pencha. La rue, plongée dans une demi-obscurité, ne lui révéla rien. Un calme étrange semblait peser sur elle comme dans un songe.

– Où êtes-vous ? appela Léontine.

Là-bas, à des distances qui lui paraissaient être invraisemblables, la rue débouchait dans une autre rue où des lumières éclairaient les façades. À l'angle, des silhouettes d'hommes accumulaient sur ces lumières un grouillement paisible, épais… on eût dit calculé, de gestes et de mouvements. Et des voitures passèrent sous des bâches… les chevaux… les rayons des roues… Léontine observait ces choses… Elle les comptait et, petit à petit, la distance à laquelle toutes ces images se succédaient perdit de son éloignement et devint à peu près normale.

– Bien sûr, découvrit Léontine, la rue Dussoubs !

Elle s'achemina dans cette direction qui lui permettait de s'orienter et de se reconnaître. Pas à pas, elle avançait comme elle pouvait. À droite étaient les Halles. Léontine voyait, dans le ciel, le buisson de clartés qu'elles élevaient très haut et que striait la pluie. Par-dessus les maisons noires, une atmosphère enflammée occupait tout l'espace et des vapeurs y couraient et s'y partageaient en lambeaux.

Maintenant, plus elle approchait de l'angle des deux rues et plus l'animation des Halles adaptait à sa vie nocturne cent éléments épars ; des chiffonniers aux voix rauques visitaient les poubelles ; des resserres s'entr'ouvraient ; des débits obscurs ;

de vagues porches humides où des charrettes à bras étaient louées à l'heure et à la nuit ; des corridors aux vacillantes lueurs ; des fritureries. Léontine, mêlée à cette animation, y assistait et y redevenait elle-même. Elle regardait les gens, les objets. Elle oubliait Lampieur et, en même temps, une immense fatigue la chargeait qu'elle tirait derrière elle, comme une bête son fardeau.

– Hé, la p'tite mère ! émit à son adresse un débardeur ployé sous un énorme sac et qui la bouscula.

– Hou ! fit un autre.

– La demoiselle a tombé ! observa laconiquement un troisième.

Des rires moqueurs escortaient Léontine et elle ne les écoutait pas. Dans la foule qu'elle dut traverser, sous des quolibets de toute sorte, elle ne pensait qu'à ne pas s'écarter de sa route et qu'à gagner, par le plus court, le caboulot de Fouasse. Mais le grand diable qui venait de parler et qui se tenait à l'abri de la pluie, sous une entrée de porte, répéta pour lui-même et presque innocemment.

– La demoiselle a tombé… dans la boue.

– Oh ! ce n'est rien, répondit Léontine.

Et, comme pour s'excuser d'attirer ainsi l'attention :

– Je ne me suis pas fait mal, murmura-t-elle avec simplicité.

– Hi, hi, hi ! esclaffa l'inconnu.

Néanmoins, Léontine approchait des Halles et prenait, par les rues de la Grande-Truanderie et Pierre-Lescot, le chemin qu'elle s'était fixé. Partout, dans les recoins et dans les bars, des maraîchers, des hommes de peine, des pauvresses, de mornes individus habillés de guenilles se pressaient, s'agitaient. Des camions pesants circulaient parmi ce flot humain et stoppaient sans dommage pour personne devant les entrepôts. Des porteurs arrivaient ; ils déchargeaient les camions. Celui-ci contenait, proprement découpés en deux, des cochons aux chairs roses ; celui-là, des moutons, et d'autres, qui se frayaient nonchalamment une voie à travers tant d'issues encombrées, des peaux roulées ou entassées l'une sur l'autre et puant l'abattoir.

– Voilà, dit Léontine.

Elle parcourut encore, de sa démarche fourbue, quelque trois ou quatre cents mètres et pénétra chez Fouasse…

À pareille heure – il était près de minuit – il n'y avait d'habitude pas grand monde chez Fouasse, mais, à cause de la rafle, le débit était comble et personne n'en osait sortir.

– Léontine ! Eh ! pssst ! Léontine ! la hélèrent plusieurs voix.

Elle s'approcha d'une table où Renée, Mme Berthe, la grosse Thérèse et Lilas s'offraient entre elles à boire et parlaient à voix basse.

– D'où que tu viens ? s'informa Mme Berthe, en la considérant.

Lilas reprit :

– C'est-y les flics qui t'ont passé la purge ?

– Jamais de la vie, expliqua Léontine… J’ai glissé en me sauvant d’eux.

– Tu sais, confia la grosse Thérèse, ils ont coincé Gilberte.

– Ah !

– Yvette aussi, souffla Renée, en ôtant de sa bouche une cigarette à bout doré.

– Et Marguerite à la jambe en bois… qui crânait tant, émit posément Mme Berthe… Ben, ma petite, ils l’ont emballée comme les autres.

– C’est dégoûtant observa Lilas-la-Bretonne.

– C’est-à-dire, constata Renée, en tirant sur les molles manches de son chandail, que ça devient moche, le quartier.

– On n’est plus tranquille.

– Non, on n’est plus tranquille, dit Léontine.

Elle enleva son manteau, le tâta, le brossa et l’installa près du poêle, contre un dossier de chaise.

– Ben, assieds-toi, proposa Mme Berthe.

Elle s’assit.

Lilas-la-Bretonne déclarait :

– Ils veulent faire du service depuis qu’on a tué la vieille de la rue Saint-Denis… et dame ! comme ils peuvent pas en revenir, de ce coup-là, c’est nous qu’on en a les ennuis.

– Naturellement, approuva Mme Berthe.

– Comme s'ils se doutaient pas que celui qui a fait le coup les a mis ! jeta la grosse Thérèse avec admiration. Oh là ! là ! y a des chances.

Léontine se taisait. Elle examinait un à un les plis humides de sa jupe et regardait ses chaussures sous la chaise pour ne pas être tentée de prendre part à la conversation. Qu'aurait-elle ajouté à ces plaintes ? Elle en aurait trop dit. Et le souvenir de Lampieur, qui demeurait pour elle gros de menaces et de détresse incohérente, interdisait à Léontine de raconter ses impressions. Ce n'était après tout, songeait-elle attentive aux paroles prononcées à sa table, que des impressions. Que savait-elle de plus ? Elle ne voulait rien en conclure. Si fortes qu'elles fussent, ces impressions n'impliquaient pas formellement que Lampieur eût tué. Léontine avait pu le croire… Peut-être même le croyait-elle encore… Fallait-il en déduire qu'elle était dans le vrai et qu'il dépendait d'elle de sauver ou de perdre Lampieur ? Cela la dépassait… Pourtant, la terreur qu'inspirait à la malheureuse la scène qu'elle venait d'avoir avec cet homme l'animait contre lui d'un sourd ressentiment. Léontine, à présent encore, en était pénétrée. Mais ce ressentiment ne s'exerçait que vis-à-vis de Lampieur et non vis-à-vis de l'assassin. Qu'il fût un assassin, cela ne concernait pas, après tout, Léontine. Elle le sentait. Elle n'avait point à intervenir. Et pour qui ? Au nom de quels principes ? Léontine n'avait pas de principes. C'était pour elle un mot privé de sens, ou qui prêtait à une odieuse confusion, puisqu'il justifiait l'usage de la police. Léontine allait-elle épouser les haines de ces gens-là ? Elle en avait trop souffert.

« Plutôt crever ! » estima-t-elle intérieurement.

D'ailleurs, à supposer que Léontine éprouvât un jour le besoin de mêler ces messieurs à des impressions toutes personnelles, qui la garantissait qu'elle n'en serait pas, la première,

victime ? Elle n'avait aucune défense contre eux. Bien plus, ne la rendraient-ils pas solidaire de Lampieur pour avoir si longtemps reculé de parler ? Déjà il était trop tard. Elle passerait pour la complice de Lampieur ; qu'elle le voulût ou non, Léontine n'empêcherait pas qu'on ne la crût complice et, de ce fait, qu'on ne lui fît supporter une part du châtiment…

– Oui, oui, déclarait Renée, y a des chances qu'il aura changé de quartier.

Léontine se secoua.

– Mais, qu'est-ce que tu en penses ? lui demanda Lilas, d'un air maussade.

– Je pense comme vous, se hâta de répondre Léontine.

V

Il lui resta de ces réflexions échangées, cette nuit-là, devant elle un désenchantement tenace et une espèce de méfiance dont elle souffrit plus qu'on ne l'eût imaginé. C'est que, maintenant, Léontine avait peur des agents autant que de Lampieur et elle vivait avec sa peur sans essayer même de la raisonner. Où qu'elle allât, Léontine se sentait poursuivie. Elle voyait, partout, des embûches préparées à son intention, des combinaisons louches, des intrigues. Chez Fouasse, des individus qu'elle n'avait jamais rencontrés semblaient s'intéresser à elle. Léontine n'aimait pas leurs regards. Et ces individus disparaissaient après deux ou trois nuits, cherchant ailleurs on ne savait quelle piste mystérieuse et embrouillée. D'autre part, Lampieur ne mettait plus les pieds chez Fouasse. Où pouvait-il aller ? Plusieurs soirs, Léontine l'attendit dans les environs du petit restaurant où il prenait jadis ses repas. Elle attendit en vain. Lampieur ne parut point. Il avait dû changer de restaurant. C'était fort simple. Mais il y avait dans tout cela quelque chose de bizarre dont Léontine était frappée et dont elle nourrissait sa peur… Cette peur devint bientôt si maladive que Léontine s'écartait, sans raison, des passants les plus inoffensifs. Tous prenaient, à ses yeux, une allure déguisée. Tous lui étaient suspects et la malheureuse en arrivait quelquefois à se demander s'il ne serait pas préférable pour elle de changer de quartier.

Celui qu'elle habitait en meublé, près de la gare de l'Est, avec ses boulevards animés et certaines de ses rues bien faites pour y proposer des échanges, ne lui déplaisait pas. Mais, dans ce quartier-là, comme dans tous les quartiers, les agents des mœurs font leur ronde et les femmes qu'ils surveillent n'ont rien

à leur cacher. Qu'aurait pu leur répondre Léontine ? Elle était seule. Elle n'avait personne pour la défendre. C'était donc une chance à courir et cette chance l'épouvantait. Elle ne croyait plus à la chance. Superstitieuse comme toutes les filles des rues et lâche devant elle-même, Léontine balançait à prendre une détermination. Elle n'osait pas le faire. Puis elle s'en remit au destin, par lassitude, et elle s'abandonna complètement à lui et demeura où elle était.

*

* *

– Tiens ! fit Lampieur… c'est toi ?

– Oui, dit-elle avec crainte.

Il lui parlait d'en bas et Léontine, accroupie devant le soupirail, regardait dans la cave. Elle avait jeté une ficelle dans la cave… puis elle avait appelé.

– Qu'est-ce que tu veux ? questionna Lampieur… Tu veux du pain ?

– Donnez-m'en pour dix sous, murmura Léontine.

Elle le vit se baisser ; ensuite il se recula et disparut pour réapparaître à nouveau.

– Envoie l'argent, ordonna-t-il.

Elle obéit.

– Eh bien ? s'étonna Lampieur comme Léontine ne faisait plus un mouvement. Qu'attends-tu ?

Il secoua le long du mur la mince ficelle que lui avait lancée Léontine, mais celle-ci la lâcha et la ficelle tomba par terre aux pieds de Lampieur.

– Quoi ? grogna-t-il.

Léontine agita les mains.

– Je ne l'ai pas fait exprès, expliqua-t-elle, en témoignant d'une volubilité extrême… Non… non… elle m'a échappée quand vous avez tiré dessus…

Lampieur ne répondit pas. Il hocha la tête plusieurs fois et son visage prit une expression soucieuse.

– Vous ne croyez pas que je l'aurais fait exprès ? reprit toujours très vite Léontine.

Enfin elle demanda :

– Est-ce que je peux descendre dans la cave la chercher ?

– Descends ! accepta Lampieur.

Léontine se retint aux barres du soupirail et son premier mouvement, quand elle se releva, fut d'essayer de fuir. Mais c'était inutile. Elle poussa donc la porte de la boulangerie dont le timbre, lui sembla-t-il, vibra prodigieusement. Puis elle ferma derrière elle cette porte et s'approcha de l'escalier.

De la cave, la lumière éclairait par-dessous les objets et la partie des murs qui se trouvait dans son prolongement. De longs rayons, dirigés comme ceux d'un projecteur, les frappaient et laissaient dans un demi-jour rougeâtre le reste de la boutique.

– Par ici, appela la voix de Lampieur.

Une ombre, qui masqua brusquement la lumière, remua sur les murs.

– Oh ! je sais… je sais… articula péniblement Léontine.

Elle saisit la corde aux lourds crampons de fer qui la suspendaient comme une rampe et descendit :

– Bonsoir ! dit-elle.

– Bonsoir ! dit Lampieur.

Léontine fut touchée par l'accent sans rudesse avec lequel il l'accueillit, et cela la troubla.

– Il ne faut pas que je vous dérange, débita-t-elle décontenancée.

– Mais tu ne me déranges pas, assura Lampieur.

Il alla lui-même jusqu'à l'endroit où la ficelle et le morceau de pain étaient tombés et il les ramassa.

– Tiens, fit-il en les tendant à Léontine. Ils sont à toi… prends-les.

– Je ne sais pas, observa-t-elle pour déguiser son embarras. Il n'y a pas quelque chose de changé, ici ?

– Non, rien, dit Lampieur.

Il regarda Léontine et poursuivit :

– C'est plutôt toi qui es changée… Tu ne trouves pas ?

– Moi ?

– Oui, toi.

– Par exemple, balbutia Léontine. Pourquoi me dites-vous une chose pareille ?

– Je constate, déclara Lampieur, et il s'adossa contre une des parois de la cave en fixant Léontine d'un air plein d'intentions.

– Ah ! fit alors celle-ci, vous trouvez ?

– Bien sûr, insista-t-il, tu es revenue. Et… pour revenir, il faut que tu n'aies plus peur de moi… comme avant.

– J'ai toujours peur, avoua Léontine.

Lampieur fit entendre un petit rire discret.

– On ne le dirait pas, murmura-t-il ensuite et, changeant tout à coup de ton et de manières, il s'enquit avec une sorte d'empressement.

– Tu n'auras pas trop chaud ?

Léontine était atterrée.

– Eh bien ! reprit Lampieur, ôte ton manteau. Tu pourrais prendre froid dehors. Je te dis d'ôter son manteau. Tu ne veux pas ?

Il s'approcha de Léontine.

– Bah ! tu as bien le temps, proposa-t-il… D'ailleurs, puisque tu es revenue, nous avons à parler… n'est-ce pas ?

« Nous y voilà », pensa l'infortunée.

Cependant elle défit son manteau et le passa à Lampieur qui ouvrit une porte et l'accrocha derrière.

– Ici, désigna-t-il caché par la porte, c'est le bûcher…

Et il ajouta, sans marquer d'allusions :

– Le bûcher où des fois je vais dormir, comme ça… quand le four cuit… et que je suis trop fatigué…

Léontine, interdite, l'écoutait parler de derrière la porte, et elle interrogeait du regard les murs épais et blancs et la voûte qui l'emprisonnaient. Il faisait, là-dedans, une chaleur étouffante et l'on n'entendait rien du dehors…

« Même si je criais, supposa-t-elle, ça servirait pas à grand'chose ! »

Une idée insensée lui traversa l'esprit et un petit frisson la parcourut. Quelle aventure ! Léontine estima qu'elle était perdue.

– Mais qu'est-ce que vous faites derrière cette porte ? trouva-t-elle toutefois le courage d'interroger.

– J'amène du bois, fit Lampieur.

Il y eut un silence que troublaient, en lui échappant, les rondins que l'homme prenait à la brassée et qui roulaient par terre. Puis Lampieur repoussa la porte et il revint, plié en deux

jusque devant le four sous une charge de bois qu'il laissa s'écrouler à grand bruit.

– Ça dépense, observa Lampieur en désignant le four. Jour et nuit, sans arrêt… Tu peux penser…

– Oui… oui, balbutia Léontine, je pense.

– Viens donc voir, reprit Lampieur en la menant vers le bûcher, un tas comme ça dure quatre jours.

Il lui montra le bois dont les piles s'étayaient l'une l'autre et s'étageaient jusqu'à la voûte.

– Ainsi, fit-il en guise de commentaire.

Une odeur de forêt, de mousse, de lichen et de sève emplissait le bûcher…

– Et ça ? questionna Léontine en découvrant, posée à même le sol, une couverture.

– Ça, c'est mon lit ! répondit Lampieur.

Léontine se détourna. La voix de Lampieur en prononçant : « Mon lit », venait d'avoir un tel accent qu'une femme ne pouvait s'y tromper.

– Sortons, fit alors Léontine.

Ils se retrouvèrent face à face, dans le fournil où la chaleur était si suffocante qu'on y entrait comme dans du feu.

– Je vais partir, proposa Léontine pour secouer l'espèce d'engourdissement qui s'emparait à demi d'elle.

Lampieur ne sourcilla point. Il dirigea sur Léontine un regard si concentré que celle-ci s'en alarma.

– Je voudrais mon manteau, dit-elle précipitamment.

– Ah ! ton manteau ?

– Donnez-le-moi.

– Attends ! murmura Lampieur.

En lui, distinctement, se livrait une lutte étrange dont on voyait sur son visage se fixer tous les mouvements.

– Ah ! ah ! grommela-t-il. Ton manteau…

– Il faut que je m'en aille, supplia Léontine.

– Non, fit Lampieur. Tu t'en iras après…

– Après quoi ?

– C'est une proposition, commença-t-il en essayant de donner à ses mots un ordre intelligible. Ou un arrangement… comme tu voudras… – Il eut un geste irrité. – En tout cas réfléchis avant de me répondre… Est-ce que tu as eu plaisir à me revoir ?

– Par pitié ! implora Léontine.

– Eh ! grogna Lampieur, laisse ça là… Il n'y a pas de pitié… Entends-tu ? Mais depuis l'autre nuit, j'ai réfléchi à toute la peur que tu as de moi et j'ai eu de l'ennui à te donner cette peur parce que je ne suis pas mauvais comme j'en ai l'air… Non… Non… je ne suis pas mauvais… je ne suis pas… Alors j'ai réfléchi à ces choses, seul… tel que je vis… dans ma chambre… ici et là, tou-

jours seul, même dans les restaurants. Et je m'ai dit… Hein ? Tu vois ça. Moi et toutes ces manières d'être embêté de t'avoir fait des peurs. C'est pourtant vrai. Vrai de vrai, précisa-t-il. Tu ne crois pas ?

Léontine se recula.

– Quoi ? s'étonna Lampieur, tu as des doutes ? Allez donc ! pour ce qui est que j'ai eu du regret vis-à-vis de toi, tu peux en être sûre. Mais tu ne sais rien comment c'est arrivé de me mettre dans la tête l'idée d'être aimable avec toi et que tu comprennes. Tu ne peux pas savoir. Et pourtant, ça m'a travaillé sans quitter, d'abord, jusqu'au matin… Entends-tu ? J'étais d'abord comme pris par toi… Et, le lendemain, j'avais bien cette idée-là dans la tête, qui y est encore… Cette idée que je m'ai aperçu de ce que tu étais devenue pour moi… avec déjà des choses…

– Quelles choses ? articula faiblement Léontine.

– Des choses, reprit-il avec force, qui faudra bien un jour qu'elles s'en aillent. Aussi je n'ai pas osé le lendemain de cette idée revenir où je pouvais te trouver… Ça me faisait honte… Et puis, qu'est-ce que tu aurais dit ? N'est-ce pas ? Est-ce qu'on sait ? Ça me gênait d'avoir l'air de te courir après pour te parler. Tu n'aurais pas voulu m'entendre. Enfin, pendant les premiers jours et les nuits, j'étais ici comme fou. Rien n'allait… C'est de ta faute, vois-tu ? avec toutes tes frayeurs… elles m'empêchaient d'aller, là-bas, dans la rue, au-devant de toi et t'expliquer mes embêtements. Heureusement que le travail m'a permis de me reprendre et de me dire que ça serait toi qui viendrais la première…

– Je ne voulais pas venir, dit Léontine.

– Mais tu es venue, constata Lampieur. Je le savais. J'en étais sûr… aussi sûr que je suis là et tu n'imagines pas quel plaisir ça m'a fait… Voilà. Je ne t'oblige point ce soir à me répondre. Réfléchis… Prends ton temps… Prends jusqu'à demain soir… Tu n'auras qu'à passer directement par la boulangerie.

– Et si je répondais tout de suite ? demanda Léontine avec une visible répugnance.

Lampieur se dandina :

– Il faudrait alors que ce soit comme je veux, déclara-t-il d'une voix sourde. Puis, très calme, remontant sur les reins le large pantalon de toile dont il était vêtu, il attendit.

Léontine devint blême et durant un moment on aurait cru qu'elle allait parler, mais sa gorge se nouait et aucun mot n'en pouvait sortir.

– Enfin, s'informa Lampieur, c'est oui ?

Il fit un pas vers elle… deux pas… Elle le regardait approcher ; il répéta :

– C'est oui ?

Léontine s'aperçut soudain qu'il était nu jusqu'à la ceinture. Elle vit ses bras, son torse, blancs et luisants, ses épaules et une honte, – qu'elle n'avait encore ressentie de sa vie, – en même temps qu'un immense dégoût, l'accablèrent… Seulement, il était trop tard et elle ne put que dire quand il la pressa contre lui :

– Qu'est-ce que vous voulez faire encore de moi ?

VI

Le lendemain, elle se réveilla dans la chambre de Lampieur et non pas comme celui-ci l'aurait peut-être souhaité, mais comme une prostituée qui n'aspire qu'au repos et qui reporte sur un seul homme l'horreur qu'elle a de tous les hommes et de sa propre ignominie. Léontine regarda autour d'elle ; une affreuse humiliation s'ajoutait à sa honte et elle en sentit l'aiguillon. Or, Léontine ne pouvait s'en prendre qu'à elle seule d'être tombée si bas qu'il lui fallait, désormais, accepter de subir la volonté de Lampieur. Elle n'avait pas à choisir : au contraire, quelques misérables conséquences qui dussent résulter d'une semblable aventure, Léontine devait tenter de s'en accommoder car, par sa faute, elle les avait rendues possibles. À ce trait, la malheureuse reconnut quel lourd destin pesait sur elle et préparait à son intention de nouvelles infortunes. En effet, elle avait cédé à Lampieur par crainte qu'il revînt à ses anciennes menaces et eût envie de les exécuter. Comment aurait-elle pu l'en détourner ? Léontine se rappela la cave aux murs crayeux, le silence qui gisait au fond de cette cave, son atmosphère compacte, son sourd isolement… Pourquoi y était-elle descendue ? La malheureuse ne s'en souvenait pas. Il lui semblait avoir été presque étrangère à ses actes de la veille et c'était, par lambeaux, que de lointaines impressions se faisaient jour en elle et lui remettaient en mémoire le désir qu'elle avait toujours eu de s'approcher du soupirail, de se pencher, d'appeler Lampieur. Ce désir était cause de tout. Il avait pris sur Léontine un si ferme ascendant qu'il avait fait corps avec elle et lui avait ôté jusqu'à sa personnalité. Même à présent, dans cette chambre où Léontine se sentait entourée par sa propre défaite, elle éprouvait d'abord comme le sentiment d'avoir été abandonnée d'elle-

même pour se retrouver exactement semblable à cette autre créature qu'elle était devenue. Une sensation confuse d'étonnement se mêlait à ce sentiment. Mais Léontine était vraiment cette créature nouvelle et une détresse bizarre l'obligeait, de la sorte, à se prendre en pitié.

– Voilà, constata-t-elle…

À ses côtés, Lampieur, écrasé de fatigue, ronflait et reposait au fond d'un noir sommeil. Ah ! si Léontine avait pu, comme cet homme, se soustraire au tourment qui la dévorait !… Mais elle en était incapable. Elle ne le pouvait pas… Quoi qu'elle tentât, elle retombait toujours à ce tourment et se débattait contre lui.

« C'est comme ça… se redisait à chaque instant la malheureuse… c'est comme ça… il n'y a rien à faire. »

La chambre, qu'elle examina, était étroite et mal tenue. Des mégots y traînaient. Une malle servait de table de nuit et, de la lucarne, dans le toit, le jour glissait obliquement sur le parquet et déversait entre les murs une lumière dure, crue, blessante, que le regard supportait avec peine. À la fin, Léontine en fut incommodée ; elle se retourna, considéra Lampieur un long moment, puis elle ferma les yeux et s'efforça de ne penser à rien.

– Ahhhh ! fit alors Lampieur.

Instinctivement Léontine s'écarta de lui le plus qu'elle put et, dans la crainte qu'il se réveillât, conserva l'apparence du sommeil.

– Comment, dit-il comme dans un rêve… Quoi ? vous… vous m'attendiez ? – Il remua, soufflant avec difficulté… – Comment ? débita-t-il encore… je… ne… sais… pas… – Et, détachant chacun des mots, il en prononça d'autres qui n'avaient

entre eux aucun sens et qui cependant trahissaient une indicible terreur.

– Allons ! Allons ! murmura Léontine.

Elle secoua Lampieur et, doucement, le tirant hors du monde dans lequel il parlait :

– C'est moi, le força-t-elle à reconnaître… Vous ne le voyez pas ?

– Oui, répondit Lampieur.

Il se hissa, s'assit dans le lit et, dévisageant Léontine :

– Tu ne dormais donc pas ? demanda-t-il d'une voix qui n'était pas la sienne.

– Non, je ne dormais pas, avoua Léontine.

Lampieur posa sur elle un regard hébété, puis il parut rassembler ses esprits et s'absorba dans une pesante méditation.

Léontine s'était assise elle aussi dans le lit et elle ne quittait pas des yeux Lampieur qui, par moment, semblait l'avoir tout à fait oubliée. À quoi pouvait-il bien penser ? Elle eût été fort en peine de le dire. Toutefois, à de certains froncements de sourcils, il était évident que Lampieur pensait à quelque chose et qu'il associait Léontine à ses étranges réflexions, car les regards qu'il lui jetait alors étaient empreints de défiance et d'une nuance de soupçon et d'ennui.

– Est-ce que nous n'allons pas sortir ? s'informa brusquement Léontine.

Pour réponse, Lampieur se leva, chaussa ses vieilles savates et, enfilant un pantalon, se dirigea vers une table où il fit mine de se débarbouiller. Léontine suivait tous ses gestes. Elle le vit plonger la tête dans l'eau froide, se laver, s'essuyer. Il apportait à sa toilette un soin méticuleux où l'on sentait qu'il employait toute l'attention d'un homme peu sûr de lui et que poursuit une idée fixe. Cependant, en vidant l'eau sale de la cuvette :

– On va sortir, accepta-t-il. Et il laissa la place à Léontine qui se mit debout à son tour et commença de s'habiller.

Il pouvait être trois heures de l'après-midi ; la lumière du jour répandait dans la chambre une clarté toujours égale et rayonnante, mais qui déjà semblait ployer sur son oblique faisceau. Lampieur consulta sa montre, puis il la replongea dans la poche d'où il l'avait tirée et ouvrit la fenêtre. Sur son visage l'anxiété le cédait quelquefois à une expression chagrine et résolue. Mais Lampieur gardait son secret pour lui. Il marchait dans la chambre, s'arrêtait, s'asseyait, repartait et, quand il rencontrait Léontine, s'écartait d'elle, silencieusement. Elle lui était odieuse, cette fille. Ne s'en doutait-elle pas ? Entre elle et lui, Lampieur mesurait l'intervalle qui les séparait et il se souvenait des mille terreurs où il avait passé. Il voyait Léontine dehors, rasant les murs. Il voyait Léontine dans la cave et toutes ces impressions finissaient par n'en former plus qu'une qu'il ne pouvait chasser.

Mais qu'étaient donc ces impressions et le tourment qu'elles lui donnaient en comparaison de la présence, dans sa chambre, de cette fille aux façons insolites ? Lampieur ne le savait que trop et, tout en observant Léontine, c'était elle d'abord qu'il aurait désiré de chasser s'il avait pu. Or, Léontine s'habillait près du lit, et Lampieur se reprochait sa conduite de la veille et le désir inexplicable qui s'était emparé de lui. À présent que ses sens ne le conduisaient plus, il n'éprouvait aucun désir pour Léontine. Avait-il pu, même, la désirer ? Il ne com-

prenait pas. Quel appétit malsain l'avait poussé vers elle ? Quels goûts bizarres ? Lampieur les reniait. Il ne pensait qu'à sortir de sa chambre, qu'à descendre dans la rue et, là, qu'à trouver une excuse pour abandonner Léontine à son sort et ne plus la revoir.

... Cependant, quand ils furent dans la rue, ils éprouvèrent une gêne insurmontable et, bien que désireux l'un l'autre de se quitter, ils n'osèrent pas s'en faire l'aveu, car ils avaient la même crainte d'aborder cette question et d'en brusquer les conséquences. Autour d'eux les passants se hâtaient. Les autobus roulaient à grand tapage. Que se seraient dit Léontine et Lampieur ? Ils avaient beau chercher leurs phrases, les bruits qui s'élevaient de tous côtés les empêchaient de se parler. En outre, il ne faisait pas encore nuit. Le jour à son déclin éclairait les façades et suspendait, dans le couloir des rues, comme un halo qui permettait d'y voir encore. C'était ce jour, ce halo qui troublait Lampieur et embarrassait Léontine. Sans lui, probablement, les mots seraient venus tout seuls et les phrases... Mais Lampieur redoutait de surprendre l'effet qu'elles produiraient sur Léontine, et en même temps il avait peur de ne pouvoir pas demeurer maître de lui devant cette fille dont il ne savait pas ce qu'elle pensait.

« Tout à l'heure, songea-t-il en se passant avec accablement la main sur le visage, ça vaudra mieux. »

Léontine demanda :

– On va chez Fouasse ?

– Non, répondit Lampieur, on va par là...

Il désigna d'un geste une direction tout opposée à celle du bar et, machinalement, la suivit sans mot dire.

– C'est que, murmura Léontine au bout de peu d'instants, il va falloir que j'aille à mon hôtel.

Lampieur ne sourcilla point.

– Ben ! tu iras, fit-il… Est-ce que c'est loin d'ici ?

– C'est assez loin.

– Je t'accompagne, dit Lampieur. Et il marcha contre Léontine qui prit à gauche et remonta bientôt le boulevard de Sébastopol où les devantures s'allumaient.

À pareille heure, toute sorte de gens encombraient les trottoirs et les tramways glissaient sur leurs rails comme des flèches de lumière. Des agents, à certains croisements, arrêtaient les voitures ; des piétons attendaient, se rassemblaient, puis les voitures reprenaient, une à une, leur course perpétuelle et les piétons traversaient la chaussée.

La nuit tombait. Çà et là, bordant les trottoirs, des bancs entre les arbres accueillaient de vieilles femmes dont on n'eût point pensé qu'elles pussent faire commerce de leurs charmes tant ils étaient flétris et répugnants. D'autres vieilles longeaient les boutiques. Des hommes-sandwiches promenaient leurs pancartes. De blêmes voyous allaient de compagnie et de très jeunes prostituées que l'agonie du jour rendait à leur métier, circulaient parmi les passants en leur jetant des sourires peints et de sournoises invites.

Lampieur regarda Léontine.

– C'est encore loin ? questionna-t-il.

Léontine ne l'entendait point. Elle avançait dans la foule et ne s'occupait pas de Lampieur. Qu'il l'escortât, elle n'en avait

nulle gêne. Cela ne la dérangeait pas. Pour elle, Lampieur n'était pas cet homme qui marchait à ses côtés et ne parvenait pas à vaincre sa sombre indécision. Elle pensait à l'autre, au Lampieur dont elle avait imaginé le crime et elle avait horreur de lui. C'était ce crime qui exerçait sur Léontine une influence où rien de ce qu'elle pouvait vouloir n'avait la force de s'affirmer. Il appuyait sur elle de tout son poids ; il l'écrasait ; il l'emplissait de lâcheté et de tristesse. Lui échapper n'était à la fin plus possible. Comment lui échapper ? Il ne s'agissait pas de rompre avec Lampieur. Elle l'avait fait déjà et il avait fallu que Léontine revînt, qu'elle appelât à nouveau Lampieur, qu'elle redescendît dans la cave. La veille encore, cela s'était produit. Elle ne l'oubliait pas et, comme pour passer la mesure, Lampieur l'avait prise et il s'était ensuite écarté d'elle avec un outrageant mépris.

*

* *

C'était cela que Léontine n'arrivait point à effacer de sa mémoire, car elle avait bien vu qu'il n'était pas question d'amour entre elle et Lampieur, mais d'un de ces désirs grossiers auxquels rien ne pouvait l'aider à se soustraire. La malheureuse ne conservait pas d'illusions. Cependant, à défaut d'amour, si Lampieur lui avait fait l'aveu de son tourment, elle y aurait sûrement compati puisque c'était ce même tourment qui l'avait attirée vers lui et amenée à le subir… Hélas ! pour la fille qu'elle était, Léontine constatait comment vont les choses et elle n'en accusait personne. C'était ainsi… C'était la loi commune, et il fallait s'y soumettre comme à tant d'autres nécessités vulgaires et quotidiennes dont chacun a sa part.

Ainsi, plongée dans ses amères réflexions, Léontine remontait le trottoir et Lampieur l'accompagnait. Ils ne se parlaient pas ; ils allaient côte à côte, ne regardant rien. Les Boulevards, qu'ils traversèrent, promenaient leur cohue.

– Bon Dieu ! grommela Lampieur.

Il hésita. Puis comme Léontine continuait sa route et ne se souciait aucunement de lui, il la rejoignit, étonné de n'avoir pas mis à profit cette occasion de se séparer d'elle.

« Eh bien, se dit-il… qu'est-ce que c'est ? »

Un sentiment bizarre d'amour-propre le piquait et il se sentait offensé du peu de cas que Léontine faisait de sa présence. « On verra ! se promit-il alors intérieurement… On verra… Ça n'ira pas comme ça longtemps ! » Au fond de lui, toutes sortes d'obscures et hostiles intentions se formaient, s'animaient. Lampieur ne les écarta pas. Au contraire, elles étaient pour lui comme un acheminement vers le but où depuis son réveil, dans la chambre, il se sentait porté. Et quel but ! Lampieur ne le distinguait pas encore et il n'entendait pas non plus que les menaçantes intentions qu'il nourrissait contre la malheureuse remontaient à plus loin que ce jour. En effet, s'il croyait que son dégoût pour Léontine et le secret besoin qui le poussait à la faire souffrir dataient du moment où il s'en était aperçu, Lampieur se trompait, car de tout temps, depuis son crime, il abominait cette fille et lui vouait une haine tenace. Peut-être était-ce cette haine qui avait amené Lampieur à prendre Léontine et à l'humilier. Il avait beau ne pas s'en rendre compte, l'emportement de son désir ne s'expliquait pas autrement. C'était la haine de Léontine qui en avait imposé le désir… mais il ne le comprenait pas.

Près de cette fille, du reste, qu'avait besoin Lampieur de comprendre d'où lui étaient venus ses désirs de la veille ? Il n'en aurait pas éprouvé plus d'âpre satisfaction dans la promesse qu'il se faisait.

– Hé ! dites, dites ! appela Léontine, tandis que Lampieur suivait confusément le cours de ses pensées.

Il s'arrêta, surpris, et demanda :

– C'est ici ?

– Oui, c'est ici murmura sa compagne.

Lampieur vit une entrée malpropre, des escaliers, une rampe, un globe blanc, avec le mot « Hôtel », tracé dessus en lettres noires. Il vit également Léontine, et Léontine le regardait et attendait qu'il prît une décision.

– Bon, bon, grommela Lampieur… Va toujours… Je te suis.

Puis il saisit Léontine par un bras et la fit passer la première.

La chambre, au quatrième étage, donnait sur une cour et les cuisines d'un immeuble délabré qui, plus haut que l'hôtel, l'absorbait, même en plein jour, dans une demi-obscurité.

La fenêtre de cette chambre fermait mal. Un rideau haillonneux l'ornait ; sous les pieds, des carreaux disjoints tenaient lieu de parquet… Léontine alluma une lampe ; elle tira le rideau et, pendant que Lampieur poussait derrière lui la porte, elle ôta son manteau et s'assit sur le lit.

– Elle est grande, observa Lampieur.

– Quoi ?

– Je parle de la chambre, dit Lampieur, et ne sachant qu'ajouter, il s'assit à son tour sur une chaise, enleva sa casquette et se tut.

Il fixait la flamme rouge de la lampe, comme s'il eût attendu qu'on le mît en devoir de parler. Mais les minutes se succédaient et l'embarras de Lampieur s'accroissait à mesure, car quelque chose à quoi n'avait pas jusqu'alors pensé cet homme s'imposait à sa surprise et lui donnait à réfléchir.

Pour la première fois, en effet, Léontine cessait d'être aux yeux de Lampieur cette fille quelconque, hors de la vie, et comme inexistante dont il ne savait rien sinon qu'elle avait peur et qu'elle enfermait un secret. Où était ce secret ? Lampieur voyait la chambre, le lit, la lampe, le rideau misérable qui masquait la fenêtre et cela – qui n'avait qu'une médiocre importance – en prenait une sur son esprit et l'obligeait à situer Léontine non plus hors de la vie, mais dans la vie et peut-être plus expressément qu'une autre.

Lampieur toutefois parvenait à se ressaisir et, petit à petit, à se familiariser avec des impressions d'un ordre si nouveau pour lui et si déconcertant. Que faisait après tout que Léontine eût une existence propre ! Il n'en pouvait aller différemment. Quel être au monde, même dépendant d'un autre, n'a pas d'abord sa vie particulière ? Lampieur n'avait pas à s'en étonner. Lui-même était un de ces êtres ; il ne l'ignorait pas… Seulement il avait si longtemps vécu hors des réalités et dans une atmosphère de soupçons et de craintes qu'il ne comptait plus qu'avec eux et les fantômes qu'ils engendrent. De cela venait sa surprise et elle s'était manifestée par l'embarras où Léontine avait vu Lampieur, quand celui-ci s'était assis tout à l'heure auprès d'elle et n'avait plus soufflé mot.

Pourquoi se taisait-il ? Léontine en cherchait la raison et ne la trouvait pas. Pourtant, puisque Lampieur l'avait accompagnée jusque dans cette chambre c'est qu'il tenait à lui parler ?… N'allait-il pas le faire ? Ce silence, à la fin, devenait intolérable ; il n'était pas de circonstance ; il gênait, il effrayait Léontine. D'autre part, la malheureuse fille se demandait à quelle mau-

vaise inspiration elle avait obéi en acceptant que Lampieur montât avec elle dans sa chambre. Il s'y conduisait de si étrange façon. Était-il fou ?… Léontine le vit se dresser, s'approcher de la lampe qui filait, en baisser la mèche. Puis, sur la cheminée, où se trouvait la lampe, il examina différents objets, lentement, un à un, comme s'il leur demandait de répondre à la curiosité qui l'attirait vers eux et concentrait sur eux son attention.

– Ça, fit-il à voix basse en s'emparant d'une petite photographie… c'est à toi ?

Il se tourna vers Léontine et, tenant toujours la photo dans ses doigts, il ajouta :

– C'est un portrait de gosse.

– Bien sûr !

– Quel gosse ? questionna Lampieur… Tu en as un ?

– Il est mort, dit Léontine.

Lampieur replaça la photo où il l'avait prise et, s'écartant alors de la cheminée, il promena son regard autour de lui d'un air maussade.

– Il est mort à trois ans, précisa Léontine… chez des gens où je l'avais mis à la campagne.

– Quand ça ?

– Après que j'ai quitté chez nous, répondit-elle.

Elle reprit :

– C’est même à cause de lui que j’ai quitté chez nous. Vous comprenez qu’on voulait pas de moi à la maison, avec un môme… n’est-ce pas ?… Le père m’aurait fichue dehors.

– Et la mère ?

– J’ai jamais eu ma mère, expliqua Léontine. Et vous ?

– Oh ! moi… moi… j’ai toujours mes vieux, grogna-t-il. Seulement ils n’habitent pas Paris. Ils connaissent pas Paris… C’est des bonnes gens de leur patelin, là-bas !…

Son bras, qu’il avait levé, retomba.

– Là-bas, dit encore Lampieur ; et, durant un instant, ses yeux s’attachèrent sur des images qu’ils étaient seuls à voir.

Cet instant dura peu. Pourtant dans le regard de Lampieur une flamme soudain avait brillé qui n’était pas celle qui s’y montrait d’habitude et Léontine s’en aperçut, mais elle en fut intimidée ; aussitôt Lampieur, rompant le charme, éclatait d’un méchant rire et devenait un autre homme.

– Hein ! quoi ? s’informa-t-il… J’ai parlé ?

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire, répliqua Léontine avec hésitation. Vous ne vous en souvenez pas ?

– C’est possible, observa Lampieur… J’ai parlé de mes vieux. – Il ricana. – Quand ça m’arrive, prononça-t-il ensuite sur un ton de mépris, je ne pense pas qu’à eux… Je pense à moi… et je me souviens comme c’était des gens durs… Oh… là, là… C’est loin, ce temps-là, heureusement.

– N’y pensez plus, proposa Léontine.

– Oui, fit-il comme s'il s'adressait à lui-même, oui… oui.

– On a des souvenirs.

– C'est drôle !…

Il rectifia :

– Des sales souvenirs…

– Tout le monde, dit Léontine.

VII

Lampieur comprit alors pourquoi il avait voulu quitter Léontine et il en fut découragé, car il voyait qu'il n'y parviendrait pas… Trop de souvenirs le liaient à cette fille. Pouvait-il rompre avec elle sans avoir aussitôt tout à en redouter ? C'était pour cette raison qu'il l'avait suivie jusqu'ici et qu'il ne se décidait pas à s'en aller. Pour lui, le monde entier se limitait à cette chambre d'hôtel où se trouvait la malheureuse. Il le sentait : il faisait plus que le sentir… il en était certain et cela l'irritait.

Pourtant, dans cette chambre, un terrible danger menaçait à présent Lampieur s'il se laissait gagner aux demi-confidences dont il avait pris le chemin ; elles l'auraient entraîné trop loin ; elles auraient pu le perdre. Lampieur heureusement s'en aperçut à temps. Il regarda Léontine et la haine qu'elle lui inspirait se réveilla.

– Enfin, demanda-t-il, qu'est-ce qu'on va faire maintenant ?

– Mais… rien…

– Bien sûr, dit Lampieur, il n'y a rien à faire… C'est raté, ta combine…

– Comment ?

– Oh ! je m'entends, souffla Lampieur, je m'entends… Si tu crois qu'elle ne se voyait pas ?

Léontine secoua la tête.

Il reprit :

– Allons donc !… D'abord, pourquoi es-tu rentrée à ton hôtel ? Ce n'était pas pour que je te suive ?

– Non.

– Et la photo, là, sur la cheminée ?… dis voir… tu n'avais pas idée qu'elle était là, pour moi ? C'est un bon truc, tu sais, le portrait d'un gosse mort… Y en a qui s'y font prendre…

– Taisez-vous ! implora Léontine… Vous n'avez pas le droit de dire ces choses… Ce n'est pas vrai… Si vous m'avez suivie, je ne pouvais pas vous empêcher…

– Probable !

– Et la preuve… la preuve…

– Oh ! laisse tomber, railla Lampieur… avec ta preuve !

Léontine poursuivit :

– La preuve, c'est que je voulais me sauver de vous…

– Quoi ?

– M'en aller… oui, dit-elle avec force… n'importe où… mais m'en aller où vous ne seriez pas, loin… loin… où j'aurais pu vous oublier.

Lampieur eut un sursaut.

– Toi, gronda-t-il, tu voulais ?…

Et, s'approchant de Léontine :

– Écoute, fit-il très pâle, tu mens. On ne peut pas oublier… Ne raconte pas d'histoires… On n'oublie pas. C'était pour que je reste seul que tu avais l'idée de partir, pour que je me ronge les sangs… pour que je cherche après toi… Va donc ! pour que…

– Ne me tourmentez plus.

– C'est toi qui me tourmentes, riposta Lampieur d'une voix rauque. C'est toi… Hier soir, tu n'es revenue que pour ça… tu as jeté la ficelle… Hein ?… dans la cave… et puis tu as appelé… et puis, encore, tu as fait exprès de lâcher ta ficelle pour descendre… Diras-tu le contraire ?

Il marcha sur Léontine.

– Réponds, ordonna-t-il… Ce n'est pas ça ? Réponds-moi !… Je le veux… je veux savoir qui t'a poussée à faire ces choses… Pourquoi tu es revenue… qu'est-ce que tu veux de moi ?

– N'approchez plus ! le prévint Léontine.

Lampieur s'arrêta net.

Devant lui, Léontine, toute tremblante, s'appuyait au rebord du lit et elle regardait Lampieur droit dans les yeux, profondément, avec une telle intensité qu'il ne put pas soutenir son regard.

– Partez, dit-elle alors… Allez-vous-en… Allez, allez… Vous voyez bien qu'il faut vous en aller… qu'il faut me laisser seule… je n'ai plus la force, à la fin. Vous ne cherchez qu'à me faire du mal.

Elle se cacha brusquement la figure dans les mains et Lampieur se tut. Sa haine l'abandonnait… Elle faisait place à une stupeur qui, par un étonnant détour, amenait Lampieur à craindre que Léontine maintenant finît par lui échapper. Il avait tout fait dans ce but. Il avait même souhaité, deux ou trois heures auparavant, de quitter cette fille et juré de ne jamais plus la revoir. Mais il avait compté sans elle. Il n'avait pas imaginé qu'elle pût également nourrir de son côté le même désir, et cela le blessait dans sa dignité d'homme et lui était insupportable.

Il n'en fallut pas plus pour que Lampieur, envisageant sous son vrai jour la situation, ne tentât pas d'y remédier. Rien ne semblait encore entièrement perdu. Léontine avait beau faire. Tant que Lampieur ne serait pas parti, ce n'était pas elle, c'était lui qui avait l'avantage. En effet, Léontine n'osait plus dire à Lampieur de s'en aller. Elle s'était écartée de lui. Elle attendait et Lampieur voyait, à sa pâleur, qu'elle était incapable de lui résister bien longtemps.

– C'est bon, grommela-t-il, puisque tu veux qu'on ne se connaisse plus, je vais te laisser…

Il coiffa sa casquette, puis, se dirigeant vers la porte :

– On a la même idée, fit-il à demi-voix… Nous deux, vivre comme j'avais pensé… c'est plus possible.

Léontine soupira.

– Oh ! pas de boniments, répliqua Lampieur… Te fatigue pas… On a essayé… on n'a pas pu… Y en a des tas comme nous…

– Pourquoi me dites-vous cela ? demanda Léontine.

Lampieur eut un sourire désabusé.

– Parce que, répondit-il. Et, désignant du geste les murs de la chambre, il regarda la malheureuse d'un air si singulier, qu'elle le crut sincère et qu'elle s'y laissa prendre.

– Enfin, conclut Lampieur… chacun sa vie, n'est-ce pas ?

En ce moment, il était véritablement sincère, car il sentait qu'il ne tenait pas seulement à Léontine parce qu'elle pouvait le dénoncer, mais encore parce qu'il tirait une espèce de plaisir du fait de se venger sur elle des maux dont il avait souffert. Aucun autre sentiment n'entrait dans ce partage. Aucune pitié. Lampieur le savait bien et là était sa force…

Cependant Lampieur ne s'en allait pas et Léontine n'avait pas le courage de le pousser dehors. Entre eux mille liens nouveaux s'étaient déjà formés… et ils se resserraient. Ils rapprochaient l'un de l'autre ces deux êtres. Ils les enchaînaient et Léontine, au fond d'elle-même, peut-être, les bénissait comme s'ils l'eussent arrachée au néant…

*
* *

Une existence étrange devint la leur après cette scène où ils avaient failli se séparer. Léontine habita chez Lampieur. C'est-à-dire qu'elle attendait Lampieur, parfois jusqu'au matin, dans un comptoir des Halles où il venait la prendre et qu'ils montaient ensuite se coucher et dormir. Le soir, on les voyait dîner ensemble rue Saint-Denis ; puis Lampieur allait à son travail et Léontine employait, comme elle l'avait toujours fait, son temps jusqu'à minuit, heure à laquelle Lampieur la retrouvait chez Fouasse et lui offrait à boire…

Personne n'avait rien à dire à cela. C'était tout naturel. On savait que Lampieur gagnait sa vie et qu'il était bon ouvrier. Il avait donc le droit, aux yeux de tous, de faire ce qu'il voulait. Mais les compagnes de Léontine ne jugeaient pas les choses de la même manière et elles avaient quelque surprise de cette liaison dont elles parlaient parfois, quand Léontine n'était pas là, et elles y flairaient un mystère.

Il y avait, évidemment, un mystère dans tout cela et on ne pouvait pas en douter, pour peu qu'on y prît garde, car rien n'était plus disparate qu'une telle union. L'air soucieux de Lampieur, ses façons ennuyées et bourrues, la réserve de Léontine près de cet homme, frappaient tout aussitôt. Ils avaient beau se montrer ponctuels, l'un et l'autre, aux rendez-vous qu'ils se donnaient, ni l'un ni l'autre n'y apportaient assez d'élan ou de plaisir. Assis à la même table, ils buvaient sans se dire un seul mot… Une indifférence réciproque les isolait d'eux-mêmes plus qu'on ne l'eût pu croire… Qu'est-ce que cela signifiait ? On ne le savait pas. Cela sortait des habitudes… Enfin, quand Lampieur appelait le garçon et payait les consommations, on avait remarqué bien souvent qu'il quittait Léontine sans lui adresser même le bonsoir et que celle-ci demeurait à sa place, immobile et silencieuse, comme perdue dans un rêve.

Sombre rêve, s'il en fut… Mais qu'aurait-on pensé de Léontine et de Lampieur si on les avait vus chez eux, quand ils rentraient et se mettaient au lit ? Ils n'échangeaient pas une parole. Lampieur se couchait le premier. Il suivait un moment du regard sa compagne, dans la chambre, puis il s'endormait et Léontine, en s'étendant à ses côtés, finissait à son tour par le suivre et le rejoindre au fond d'un noir repos peuplé de cauchemars.

C'était là qu'ils se retrouvaient. Un même tourment les possédait… Il leur faisait toucher du doigt l'abominable nécessité qui les forçait ensemble à se réfugier, hors des réalités, dans un monde de frayeurs et de perpétuelles angoisses. Durant tout

leur sommeil, à travers l'enchevêtrement confus de leur conscience, ils se cherchaient et se donnaient l'illusion de se comprendre et de se soutenir. Léontine n'en était jamais lasse. Elle apportait à cette cause un zèle infatigable. Elle s'y dépensait sans compter. Et lorsqu'à son réveil la malheureuse s'apercevait qu'il lui fallait reprendre, mais autrement, sa tâche quotidienne, elle se blottissait contre Lampieur et quelquefois se mettait à pleurer.

De son côté, Lampieur, les yeux ouverts, croyait voir se dérouler les formes vagues qui, de toutes parts, l'avaient entouré dans son rêve. Il les voyait. Il en discernait l'apparence, puis tout ce monde s'évanouissait sans raison, comme sous une influence magique, et Lampieur se trouvait en présence de Léontine qui ne lui était plus d'aucun secours.

Ces réveils exerçaient sur eux une profonde dépression qui ne faisait que s'aggraver, car plus Lampieur et Léontine tâchaient à se soustraire à leur tourment, plus ils étaient contraints d'y retourner. Aussi, quel intérêt voulait-on que ces deux êtres pussent prendre à autre chose ? Dans la rue, dans les bars, rien ne les distrayait d'eux-mêmes. Ils avaient beau, parfois, se méfier des gens dont ils se sentaient observés… c'était en pure perte… Ces gens leur paraissaient aussitôt incohérents, grotesques, inoffensifs. Qu'avaient-ils à tout observer ? Lampieur ne se souciait d'eux en aucune manière. À leur indiscrétion, il opposait une machinale rudesse. De même pour son travail. Il l'accomplissait, on eût dit presque sans y prendre part, comme un mécanisme qui fonctionne et débite la besogne avec une méthodique indifférence. C'était le cas pour Lampieur. Dans la cave, près du four, il ne s'y trouvait pas. Son corps seul y peinait, l'esprit était ailleurs, très loin, là-bas ou à côté, ou peut-être même dans cette cave, mais employé à une toute autre fonction.

Dans de pareils moments, Lampieur oubliait Léontine ; elle ne lui était rien ou plutôt elle ne se rattachait que par de sou-

dains raccourcis à telle ou telle pensée, et cela n'avait pas d'importance. Le seul fait grave pour Lampieur était que, maintenant, il songeait à son crime et que, sans en souffrir, il en était importuné. Déjà, à cinq ou six reprises, il avait dû se ressaisir et faire effort sur sa mémoire pour admettre que ce crime, lui, Lampieur, l'avait réellement commis. Il lui arrivait, en effet, de se croire le jouet d'une affreuse obsession et de ne plus savoir. Mais, tel détail venant à la rescousse, Lampieur reconnaissait, au retentissement qu'il avait sur sa conscience, que ce détail était exact et il s'en souvenait avec lucidité…

Cela le conduisit bientôt à essayer de rassembler le plus possible de ces détails et à se servir d'eux pour retracer, dans l'atmosphère qui l'avait entouré, le meurtre banal dont il était l'auteur. Mais alors Lampieur se troublait ; il cherchait à comprendre les raisons qui l'avaient décidé et il n'y arrivait que très imparfaitement, au prix de mille peines. Était-ce l'argent ?… Était-ce le goût du risque ?… Il y avait des deux sans doute dans son cas… Et parfois autre chose encore qui tenait à la nature même de Lampieur et qui s'expliquait par l'instinct obscur qui le poussait à exercer sur Léontine une sadique tyrannie.

Léontine ne s'en rendait pas compte. Pour elle, Lampieur ne se montrait brutal et insensible que parce qu'il avait commis un crime et cela suffisait à ses yeux pour le lui pardonner. Que de fois, elle avait imaginé ce crime et s'était mise à la place de Lampieur pour mieux approcher sa souffrance et la partager avec lui ! Un besoin de se dévouer dévorait Léontine… Il l'habitait. Il ne la quittait point et, à la fin, la malheureuse lui devait cent consolations… La femme qu'elle était devenait, de la sorte, une autre femme. Rien ne la rebutait. Chez Fouasse, par exemple, quand elle s'accoudait à la table après le départ de Lampieur, elle n'éprouvait aucune vexation qu'il fût parti sans lui avoir parlé : elle le suivait par la pensée, au contraire, avec une tendresse humble et résignée. Elle l'accompagnait. Elle

souhaitait qu'il eût quelque repos et, s'il l'avait fallu, elle aurait été prête à le lui assurer par le sacrifice du sien.

Mais le repos que pouvait goûter Léontine était si misérable qu'il n'aurait su tenter personne… Pouvait-on appeler de ce nom l'état d'anxiété et de détresse dans lequel elle se débattait ? La malheureuse se levait ; elle sortait du bar et, loin de reprocher à Lampieur de l'avoir éveillée à de pareils sentiments, elle lui en savait gré au fond d'elle-même et l'en remerciait… Par eux, du moins il le semblait à Léontine, elle découvrait un but, une raison d'être à sa lamentable existence et en était comme rachetée. C'était une existence nouvelle qui la purifiait de celle dont elle avait subi les quotidiennes souillures. Léontine s'exaltait… Tout son passé de fille l'aidait à se confectionner une espèce d'idéal, de vie ardente et supérieure, dont elle se sentait pénétrée. Grâce à cet idéal, qu'une fille seule était capable de placer si haut devant soi, Léontine ne regrettait rien. Peut-être même éprouvait-elle une âpre satisfaction à se rappeler quelles nécessités l'avaient, jour à jour, préparée à payer de son prix une telle transformation. Celle-ci n'était pas en contradiction avec ce qu'aimait Léontine et qui formait sa vie. Elle ne faisait, sans rien changer, que hausser Léontine sur un plan différent et prêter à la malheureuse un moyen étonnant d'être en accord avec elle-même et de n'en point douter… Elle n'en doutait plus à présent. Une sorte de félicité, mêlée à son tourment, l'attachait à Lampieur et la récompensait de reporter sur lui tout ce confus besoin qu'ont les femmes de se dévouer à l'homme qu'elles aiment et de prendre à leur charge ses plus sombres soucis.

La nuit, quand dans les rues Léontine retrouvait ses semblables, cette singulière félicité l'accompagnait et la fortifiait davantage dans ses résolutions. Elle voyait Lampieur… Elle l'imaginait, dans la cave, travaillant et se surveillant… L'idée du crime la dominait. Léontine n'en avait plus horreur : elle était faite à cette idée ; elle en avait pris l'habitude. Bien plus, c'était pour elle le seul moyen de s'identifier à Lampieur et de ne pas

l'abandonner, fût-ce un instant, aux conséquences du meurtre dont il était l'auteur. Ces conséquences étaient terribles. Mais elles avaient aussi l'attrait inexprimable du châtiment et d'une puissante détresse. Léontine le savait… Elle savait aussi que Lampieur, si rude qu'il fût, était un homme et qu'il pouvait être amené, comme elle, à cet attrait qu'exerce tout châtiment sur qui l'a mérité. Cela lui était odieux. Elle ne voulait pas s'y soumettre et, en même temps, luttant ainsi contre l'idée de châtiment, elle pensait qu'elle en détournait Lampieur et l'empêchait secrètement d'en subir l'influence.

Jamais, – si décidée qu'elle pût se croire à tout tenter pour arracher Lampieur aux dangers dont elle l'entourait, – Léontine n'avait pris une seule fois sur elle d'oser l'en avertir. À quoi bon ?… Elle manquait d'assurance près de lui ; elle n'était pas à l'aise. Si familiers que fussent devenus entre eux les détails de la vie, ils ne leur avaient pas donné encore cette absolue sécurité de pouvoir se parler librement et de se dire parfois les choses les plus banales. Sous de pareils dehors, en effet, que d'intentions se seraient glissées… que d'allusions… de questions ambiguës ! Lampieur ne l'avait pas permis. Lui qui, naguère, s'était si malencontreusement confié à Léontine, se taisait avec elle… Ou bien, s'il lui parlait, c'était comme à regret et de façon si décousue qu'il n'estimait pas que l'on pût rien en déduire. Comment aurait pu faire la malheureuse pour obtenir de Lampieur qu'il l'écoutât ? Il l'aurait empêché de poursuivre et Léontine, qui en était certaine, gardait pour elle toutes ses appréhensions et ne s'en ouvrait à personne.

*

* *

Cependant, à l'idée que Lampieur en vînt à ressentir comme elle le charme redoutable qui émanait du crime et de ses conséquences, Léontine s'alarmait et elle passait les nuits jusqu'au matin dans les environs de la boulangerie où Lampieur

achevait sa besogne. Il semblait à la malheureuse que sa présence, toute proche, protégeait Lampieur. Du moins, elle s'efforçait d'y croire. Cela la rassurait et la réconfortait. Dans ses rêves, l'impression qu'elle aidait Lampieur à déjouer les plus sournoises combinaisons, qu'elle le sauvait, qu'elle le tirait chaque fois hors d'une manière de guet-apens, lui donnait du courage. Léontine aimait de tels rêves… Ils l'éclairaient sur la conduite qu'elle se devait d'observer vis-à-vis de Lampieur pour qu'il en supportât, s'il l'apprenait, la touchante ambition. De la sorte, Léontine n'avait pas à parler… Elle errait, décrivant lentement autour de la boulangerie une ronde vigilante, dont le cercle peu à peu se rétrécissait pour s'arrêter enfin, à trois maisons plus haut, dans un bar d'où Léontine, sans y paraître, surveillait attentivement la rue et se tenait prête à prévenir Lampieur dans le cas du moindre danger. Mais, dans ce bar, au milieu des buveurs, Léontine se sentait chaque nuit prise d'une pitié baroque pour Lampieur et elle ne lui résistait pas. Elle s'abandonnait à cette pitié ; elle lui trouvait un goût étrange. Pour elle, c'était comme une raison de mieux tenir à Lampieur que de le plaindre ; elle en avait la conviction et à la longue elle ne distinguait plus quels sentiments entraient dans cette pitié, si elle ne leur devait pas presque un involontaire plaisir.

Ce bar, où Léontine échouait à présent toutes les nuits, avait pour habitués des débardeurs, des hommes de peine et quelquefois de vieilles femmes sordides qui se régalaient de vin rouge. On n'y menait pas grand tapage. Sur chaque être pesait comme un égal destin auquel nul n'aurait su se dérober. Nuits des Halles ! Ce buveur accoudé au comptoir y avait l'attitude endormie des bêtes attelées qui attendent dans les rues le coup de fouet qui les réveillera ; cet autre était plus qu'à demi couché en travers de la table et, à deux mains, il se tenait la tête et regardait, sans voir, autour de lui. Un lourd silence, accumulé par la fatigue, emplissait tout le bar. Il y entretenait comme l'atmosphère incohérente d'un cauchemar où la lumière luisait d'une cruelle et maussade fixité. Plus le jour approchait, plus

l’atmosphère d’un tel endroit prenait sur Léontine de force et d’attirance. Elle ne pouvait s’en détacher… De ces gens, qui avaient chacun sa peine et son muet tourment, à la femme qu’elle était et si lasse, si véritablement exténuée, rien ne marquait de différence. Seulement, une immense déception se mêlait au désir que Léontine avait de se rendre utile à Lampieur et, quoi qu’elle entreprît, cette déception avait toujours sur elle le dessus et lui ôtait jusqu’à l’espoir de ne pas s’employer en vain au but qu’elle poursuivait.

C’était vers le petit matin que Léontine s’apercevait d’un pareil changement en soi-même et qu’elle s’en désolait. Dans les vitres du bar, une lueur incertaine se glissait. Elle cernait d’un halo blême, en face, la découpure des toits. Puis le ciel blanchissait. Il devenait gris, d’un gris sale, uniforme, sans limite, d’un gris qui s’effaçait, qui se décolorait lentement à mesure que le jour se levait et se confondait avec lui. Dans la rue, Léontine voyait d’abord une sorte de remous trouble entourer les lumières des derniers becs de gaz. Et ces lumières, bientôt, n’existaient plus : elles jaunissaient, elles brûlaient sans raison tandis que, tout à coup, le timbre dur d’un tram et son roulement insolite déchiraient le silence, en en secouant les lambeaux.

Alors Lampieur poussait la porte du bar et Léontine se reprenait à vivre comme toutes ces choses, dehors, qui lui semblaient soudain s’animer, se mouvoir, se presser. Des boutiques qu’on ouvrait dépliaient leurs volets ; des persiennes s’écartaient ; des gens passaient contre la devanture ou, comme Lampieur, entraient et commandaient, debout, un café chaud qu’on leur apportait sur le zinc. Léontine appelait Lampieur. Il s’approchait, s’asseyait à côté d’elle et ils comprenaient, l’un et l’autre, au brusque regard qu’ils se jetaient, combien ils éprouvaient d’âpre satisfaction à se sentir unis… Ce seul regard leur suffisait. Puis Lampieur et Léontine faisaient signe au garçon

qui les servaient ; ils partaient ensuite à petits pas, sans attirer sur eux l'attention de personne.

– Viens-tu ? disait Lampieur.

Léontine s'empressait de le suivre et ils rentraient ainsi rue des Prêcheurs, dans leur chambre, sous le toit, où ils n'avaient que la hâte de se coucher.

... Si Léontine l'avait voulu, c'est dans cette chambre qu'elle aurait attendu Lampieur au lieu de passer toutes les nuits dans le bar où elle se fatiguait et se laissait aller aux plus pénibles appréhensions. Lampieur le lui avait maintes fois proposé. Mais Léontine ne voulait pas. Là-bas, du moins, elle avait à ses yeux l'excuse de veiller sur Lampieur et de se rendre compte qu'il n'était menacé d'aucun danger, tandis qu'ici que n'aurait-elle imaginé ?... C'eût été pis encore. Elle y serait devenue folle ; elle n'y aurait pas pu tenir. Parfois, près de Lampieur, dans cette chambre, elle se sentait si oppressée qu'elle éprouvait comme une envie obscure de tout quitter et de partir, droit devant elle, au hasard de Paris, dans les rues, et d'essayer d'y vivre une autre vie. Le pouvait-elle ? Aussitôt, la présence de Lampieur la rappelait à la réalité et lui faisait entendre qu'une telle envie, Lampieur peut-être aussi la partageait et qu'il en souffrait autant qu'elle... Pourquoi ne lui cédait-il pas ? Léontine n'osait pas y penser. Elle n'eût plus rien été sans Lampieur, car il l'avait tirée hors de sa voie et préparée à de si curieuses destinées qu'elle redoutait d'être incapable de reprendre, comme avant, son ancienne existence et d'en porter le poids. Ce poids était trop lourd pour elle. Il l'aurait écrasée... À peine si Léontine en soutenait la charge avec l'aide de Lampieur et en se raccrochant à lui. Qu'il quittât simplement Léontine, qu'il s'en allât de son côté, cherchant ailleurs un repos dont il savait d'avance qu'il ne le rencontrerait pas et c'en était fini pour elle... Léontine aurait tout perdu en même temps et, quoi qu'elle eût tenté, elle ne serait pas arrivée à en prendre son parti.

Heureusement, de pareils moments ne duraient pas longtemps et ils ne découvraient de si mornes perspectives aux yeux de Léontine que pour lui faire apprécier, plus fortement, les joies amères de son actuelle condition. Après tout, Lampieur la sauvait d'elle-même… Il lui procurait l'illusion de n'être pas qu'une fille et cette illusion avait son prix. Grâce au crime qu'il avait commis, la vie prenait un autre sens. Elle n'était pas qu'une suite de jours et de nuits, de plaisirs, d'actes séparés… Au contraire… À n'importe quelle heure du jour ou de la nuit le crime de Lampieur gardait, pour lui comme pour la malheureuse, sa signification. Il leur était sans cesse présent à la mémoire ; il les ramenait l'un à l'autre et ils avaient beau faire, ils avaient beau n'en point parler, c'était ce crime qui décidait de tout et s'imposait à eux.

On s'en fut aisément convaincu chez Lampieur pour peu qu'on en eût pris la peine car, lui aussi, avait changé. Son humeur, ses façons devenaient excessives : il n'en était plus maître. Il avait des moments terribles. Certains soirs, quand il se levait dans la chambre et s'habillait, une affreuse détresse se lisait dans ses yeux. Tout lui était égal… Il n'avait aucun goût à vivre. Son accablement devenait si pénible qu'on s'en apercevait. Puis, une espèce de rage s'emparait quelquefois de lui. Elle n'avait pas d'objet précis mais la moindre des choses la faisait éclater et Léontine la subissait sans se plaindre, tellement sa pitié pour Lampieur se réveillait alors et l'emplissait de soumission. Lampieur ne pouvait pas ne pas s'en rendre compte. Mais cela, justement, le mettait hors de lui et il s'acharnait d'autant plus après la malheureuse qu'elle ne lui tenait pas tête et n'avait pas l'air de lui en vouloir.

C'était des scènes d'une violence inouïe au cours desquelles Lampieur criait à Léontine le dégoût qu'elle lui inspirait et lui reprochait âprement d'avoir changé sa vie. Léontine l'écoutait. Ces injures ne l'atteignaient pas ni même, à deux ou trois re-

prises, les coups qu'il lui donna pour l'obliger à répondre… Elle savait trop que ce n'était pas elle qui avait pu changer la vie de Lampieur. Et lui, ne le savait-il pas ? C'était parce qu'il souffrait qu'il s'emportait ainsi. Léontine le comprenait… Elle ne rendait donc pas Lampieur responsable du mal qu'il lui faisait. Elle le lui pardonnait… et, en elle-même, la malheureuse se disait que c'était moins à elle qu'à lui qu'il cherchait à faire mal, à en juger par les instants affreux qui suivaient ces violences, terrassaient Lampieur et le plongeaient ensuite dans une stupeur où il ne se retrouvait pas.

VIII

Il arriva qu'après une de ces scènes Lampieur, pris de scrupules inattendus, fit à Léontine des excuses et que celle-ci ne retint pas ses larmes…

– Mais ne pleure pas… voyons, ne pleure pas… dit Lampieur… Qu'est-ce que tu as ?

– C'est pas ma faute, murmura-t-elle.

Lampieur eut un fléchissement.

– Bien sûr, observa-t-il et, s'approchant de Léontine, il la considéra sérieusement avec un mélange de surprise et de compassion qui lui amollissait le cœur et lui prêtait à réfléchir.

– Pourquoi pleures-tu ? demanda-t-il, comme si la réponse de Léontine eût dû lui apporter une singulière révélation.

Léontine secoua la tête.

– Il y a des moments qu'on ne sait plus, fit Lampieur… On ne peut pas se retenir… On est poussé… on est entraîné par les mots… On va trop loin.

– Oh ! répliqua, sans le regarder, Léontine, ce n'est pas pour ça que je pleure…

– Alors ?

– C’est pour des autres choses, avoua-t-elle.

Lampieur n’insista pas.

– Oui, conclut-il d’une voix sourde.

Une gêne inexprimable le saisit, car ces autres choses que Léontine venait brusquement d’évoquer, Lampieur ne cessait d’y penser et il ne voulait pas qu’elle s’en aperçût.

C’était le soir. Par la lucarne ouverte Lampieur voyait le ciel tout rosissant s’emplir d’un duvet de vapeurs calmes et délicates qui s’élevaient avec lenteur. Il demeura presque une minute à regarder en l’air, puis il se secoua et, se tournant vers Léontine :

– Quelles choses ? questionna-t-il péniblement.

Léontine tressaillit.

– Ben, reprit Lampieur en s’efforçant de déguiser, sous une fausse assurance, le sentiment qu’il éprouvait… Raconte… Qu’est-ce que tu veux donc dire par là ?

– Mon Dieu ! l’arrêta Léontine.

Lampieur continua.

– Faudrait tout de même qu’on soye d’accord une fois… avec ces choses… et toutes tes façons d’en parler… T’y as pensé ?

– Je ne peux pas.

– Oh ! là, là… grommela Lampieur, je m’en doutais. Suffit que je veuille pour que tu ne veuilles plus. Mais c’est assez comme ça… J’en ai ma claque qu’on ait toujours à y revenir et que ça fasse des drames. Je ne peux plus le supporter… Et toi ?

Il posa sur l'épaule de Léontine sa large main et, simplement :

– C'est encore ta sacrée idée, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

Lampieur n'attendit pas que Léontine lui répondît. Il retira sa main et, la laissant glisser pesamment contre lui :

– T'as pas raison, prononça-t-il d'un air maussade, d'avoir contre moi cette idée. C'est à cause d'elle qu'on se fait du mal. Ne dis pas non… Depuis qu'on est ensemble, il y a toujours eu ton idée entre nous… Alors, qu'est-ce que tu veux ? moi, j'ose pas m'en défendre parce que tu ne ferais qu'y croire encore plus et te méfier…

Léontine l'écoutait parler sans l'interrompre et tous les mots qu'il lui disait n'arrivaient pas à la convaincre. C'était ceux qu'il lui avait dits, déjà, pour essayer de la persuader qu'il n'était pas coupable. Pourquoi mentait-il à nouveau ? Pourquoi prenait-il tant de peine pour tenter de faire accroire le contraire de la vérité ? Léontine savait que Lampieur avait commis le crime de la rue Saint-Denis. Il le lui avait presque avoué le soir où elle s'était évanouie… Bien plus, par ses manières, ses perpétuelles inquiétudes, son tourment, Lampieur n'avait fait, chaque jour, – aux yeux de Léontine – que pousser plus loin ses aveux… Pensait-il qu'elle n'en avait rien conclu ? Cela l'humiliait… Elle n'était pas sotte à ce point. Voulait-il donc se moquer d'elle ? La malheureuse se posa la question. Mais non, Lampieur ne se moquait pas d'elle. Il parlait… il parlait toujours d'une voix confuse et altérée parfois, rauque, enrouée et il avait dans l'attitude une gaucherie sournoise d'homme qu'on accuse et qui s'applique en vain à se justifier.

Léontine pourtant se taisait. C'était lui qui revenait sans cesse à cette idée et qui la combattait sous toutes ses formes.

L'argument qu'il prodiguait était que, la nuit même du crime, à l'heure où Léontine avait jeté ses sous et la ficelle, il dormait, – comme il en avait l'habitude, – dans le bûcher où se trouvait sa couverture. N'était-ce pas une preuve ? Qu'est-ce qu'une couverture aurait fait là, si Lampieur n'allait pas quelquefois s'y reposer ?… Et puis il en avait assez de s'évertuer à fournir une telle preuve ! Est-ce qu'il avait à se reprocher quelque chose ?… La police s'en serait sûrement mêlée. Lampieur n'avait pas peur de la police… Elle n'avait qu'à l'interroger. Il répondrait, mot pour mot, les mêmes phrases. D'ailleurs si, véritablement, Lampieur avait participé d'une façon quelconque au crime, des soupçons se seraient portés sur lui. On l'aurait fait venir au commissariat. On lui aurait au moins demandé de fournir l'emploi de son temps lors de cette fameuse nuit. On l'aurait cuisiné. On l'aurait fait parler… Au lieu de cela, que se passait-il donc ?… Lampieur vivait parfaitement tranquille. On ne s'occupait pas de lui… Aucun soupçon ne l'effleurait… Léontine dirait-elle le contraire ?

– Ce n'est pas moi, fit celle-ci, les yeux baissés, qui dirais rien, allez !

– Oh ! toi, jeta Lampieur, toi… toi !… même que tu parlerais…

Léontine intervint :

– Mais je n'ai pas à parler, fit-elle timidement.

– Tais-toi, cria Lampieur.

Il se mit à marcher dans la chambre à grands pas, tout en grommelant des injures à l'adresse de Léontine et en lui lançant par instant des regards courroucés. Qu'avait-il ? Léontine le suivait des yeux. Est-ce qu'il allait recommencer une autre scène ? La malheureuse, cette fois, n'aurait pas pu la supporter. Elle

était à bout de courage et la pitié, qu'elle avait jusqu'ici ressentie pour Lampieur, faisait place à un amer ressentiment. Non seulement Lampieur se conduisait avec elle comme il n'eût point osé le faire avec personne mais, encore, il se méfiait d'elle, il la traitait en ennemie... et il la repoussait. Léontine comprit qu'elle n'obtiendrait jamais de lui qu'il se comportât autrement vis-à-vis d'elle et elle ne sut que devenir. Même à présent, malgré la part qu'elle avait prise à la terrible angoisse de Lampieur, celui-ci n'en tenait pas compte. C'était en vain que Léontine s'était usée et dépensée à lui donner, par sa présence, un réconfort qu'il ne soupçonnait pas : elle restait étrangère à cet homme. S'il avait accepté qu'elle ne le quittât point, c'était parce qu'il en avait peur et qu'il craignait qu'elle attirât un jour l'attention des gens par des histoires qu'elle eût pu raconter. Lampieur avait beau affecter d'en rire et mettre au défi Léontine de dire ce qu'elle savait, il ne lui pardonnait pas de savoir... Dans de semblables conditions, la malheureuse se demandait quel but restait le sien. Elle n'en avait plus. Tout ce à quoi elle s'était employée s'émiettait, devenait inutile... Un vide immense s'ouvrait devant ses pas... un désert... un abîme... Léontine en mesurait la profondeur et une horreur sans nom s'emparait d'elle et lui donnait comme le vertige.

– Eh bien ! fit alors Lampieur... t'as des visions ?

Il avait coiffé sa casquette et, sous les faux dehors d'une espèce d'ironie, sa lâcheté était si évidente que Léontine en fut frappée.

– Où allez-vous ? demanda-t-elle.

Lampieur ouvrit la porte.

– Tu vois, dit-il... Bonsoir, je descends.

Et il partit précipitamment, sans proposer à Léontine de venir avec lui dîner, rue Saint-Denis, comme il le faisait tous les soirs.

*
* *

Léontine resta seule dans la chambre et, pour la première fois, depuis longtemps, elle ne pensa pas aussitôt à Lampieur ni au mal qu'il lui avait fait.

Autour d'elle une demi-obscurité se glissait dans la chambre et en brouillait tous les objets. Léontine ressentit un bien-être étonnant. Que lui faisait que Lampieur s'en fût allé ?… Là-bas, dans les rues éclairées, dans le restaurant médiocre où elle le vit assis à une petite table, elle estima qu'il devait déjà regretter d'être parti si vite. Cela certainement changeait ses habitudes… Irait-il ensuite au travail ? Léontine n'en pouvait douter… Elle avait donc tout le loisir de prendre une décision que le départ de Lampieur rendait à présent nécessaire. La malheureuse y était décidée. Elle n'attendait plus rien d'un pareil homme. Sa grossièreté, sa sécheresse de cœur avaient eu raison de ses dernières résistances. Léontine ne le plaignait plus : elle éprouvait plutôt du mépris et de la rancune pour Lampieur, et elle n'en souffrait point. Le bien-être qu'elle avait ressenti tout à l'heure la gagnait, jusqu'au fond d'elle-même. Quelle délivrance, quel repos l'absorbaient ! Elle ne savait encore y croire et, cependant, elle comprenait, elle constatait qu'après tant de fatigues et de tourments, il lui était permis de se détendre et de goûter aux calmes délices d'un absolu détachement…

La nuit descendait, une nuit pure, fondante, molle et, – comme dégrafée, une écharpe glisse et tombe, – elle entourait Léontine et la pénétrait de douceur. Peut-être était-ce la première nuit de printemps… Elle en avait déjà la force égale et tendre sur Léontine qui s'étonnait de l'accueillir sans larmes ni

dégoût… Pourtant, par une nuit si différente des autres, Lampieur devait avoir quitté le restaurant. Quelles idées l'agitaient ? Quels sentiments obscurs ?… Léontine essaya de les associer aux siens. Elle évoqua la rue, ses lumières, ses passants, ses boutiques, ses façades uniformes. Est-ce que Lampieur, qui remontait cette rue en ce moment, ne sentait pas qu'autour de lui l'air était plus léger ?

En effet, Lampieur qui se rendait à la boulangerie trouvait à toutes choses un charme inexplicable. Où qu'il portât les yeux, il ne voyait qu'un spectacle insolite. Les lumières des bistros brillaient avec éclat ; elles répandaient dehors un feu si dense et si profond qu'on était attiré par lui. Des portes restaient ouvertes. Sur les murs recouverts d'affiches, la lueur jaune des réverbères animait les couleurs, les lettres, les dessins des réclames. Enfin, il paraissait à Lampieur que, sous ses pieds, les trottoirs eussent comme une espèce d'élastique tassement à mesure qu'il marchait.

Lampieur se laissait prendre au jeu de si neuves découvertes. Elles venaient à son secours ; elles lui étaient aimables à savourer et il déduisait de l'heureuse influence, qu'elles avaient sur lui, qu'il avait eu raison de rompre avec Léontine et de ne plus s'en soucier. Pourtant, si Lampieur se mettait à penser à Léontine, tout son plaisir cessait : il se mélangeait d'inquiétude et de sournoise irritation. Cela n'était point naturel. Lampieur se ressaisit. Il opposa directement à ce confus plaisir dont il ressentait les effets l'image de Léontine et son irritation devint plus forte ; elle le domina : elle l'emplit d'amertume et Lampieur bientôt n'eut que cette image devant lui et il ne s'occupa que d'elle tandis que, remontant la rue, rien de ce qu'il voyait ne l'intéressait plus…

C'est alors que, là-haut, dans la chambre, Léontine qui avait décidé de quitter Lampieur et d'essayer de vivre comme elle le pourrait, se dit qu'il était temps de s'en aller et n'en trou-

va pas l'énergie… Durant plus d'une grande heure, elle se reprocha sa faiblesse… L'idée que Lampieur, au petit jour, reviendrait seul dans cette chambre, qu'il se coucherait dans ce lit et s'y éveillerait le lendemain, l'attendrissait. Léontine ne pouvait supporter cette idée. Elle avait beau tenter de s'y habituer, elle avait beau vouloir partir, elle dut faire un effort immense avant de se lever, de se diriger vers la porte, de l'ouvrir… Là, elle faillit manquer tout à fait de courage. Mais, tout de même, la porte était ouverte et Léontine n'eut qu'à la tirer derrière elle et elle se crut sauvée… Sauvée de qui ?… Au milieu des passants, Léontine y pensa. Elle n'était pas sauvée de Lampieur. Quelle pitié ! Jamais plus qu'à présent, il n'avait exercé sur elle de sombre fascination. Ah ! il la tenait bien… Il était fort… Même à distance, le noir pouvoir qui émanait de lui conservait sa malsaine attirance. Léontine n'y échapperait pas… D'ailleurs, avait-elle eu vraiment la volonté de se séparer de Lampieur ? Si réel qu'eût été son désir, il l'abandonnait à présent ; il cessait de la soutenir et la pauvre fille comprenait qu'elle était impuissante à ne pas obéir à son destin.

IX

Cette soirée devait être pour Léontine une des plus équivoques et des plus tourmentées de sa vie. Elle en passa la première moitié chez Fouasse, parmi les filles qu'elle connaissait, en attendant Lampieur. Mais celui-ci ne vint point. Léontine, vers minuit, remonta donc la rue Saint-Denis et commença d'errer autour de la boulangerie. Une lumière sortait du soupirail. Elle rassura Léontine qui, à plusieurs reprises, passa devant sans s'arrêter et vit ainsi Lampieur en bas, dans le fournil. Une heure sonna, Léontine poursuivit sa route, descendit, changea de trottoir ; la rue déserte béait au ciel. Quelquefois un passant se hâtait dans la direction des Halles. Il gagnait l'angle d'une des voies transversales et découpait sur des lumières une silhouette active, tournait, disparaissait. D'autres se dirigeaient en sens inverse. Puis d'immobiles prostituées sortaient de l'ombre et accostaient les hommes. Léontine les voyait de loin, avec une extrême précision, aller, venir, s'effacer, reparaître. Elle distinguait aussi, dans la perspective de la rue, deux agents qui, devant un débit, se promenaient à pas très lents et, à peu près à leur hauteur, un taxi arrêté à la porte d'un hôtel.

Ce taxi, les agents, les cinq ou six prostituées et, par instant, un passant de hasard, ne troublaient guère, comme ils étaient échelonnés, l'atmosphère endormie de la rue… Au contraire, par leur silencieuse et anodine présence, ils ajoutaient à son caractère d'assoupissement et de stagnante tranquillité. Léontine en fit la remarque. Elle-même, dans le chemin qu'elle parcourait, avançait doucement, sans bruit, comme ces gens qu'elle suivait là-bas des yeux, et elle goûtait une impression baroque et décousue. À l'entour, les façades, appuyant sur le

ciel, hissaient vers lui leurs étages pleins de nuit. Dans des impasses, tout reposait. Léontine s'en apercevait et, continuant de marcher, elle était surprise de découvrir, où son attention se portait, le même calme uniformément répandu.

Elle n'en avait pas encore, comme ce soir, ressenti la mollesse ni éprouvé l'épais et bienfaisant enveloppement. C'était pour elle une sensation presque voluptueuse dans la détresse où elle vivait ; c'était comme une complicité. La malheureuse y reprit quelque espoir. Elle constatait une fois de plus qu'aucun danger ne menaçait Lampieur et, l'habitude aidant, elle oubliait la scène qu'il venait de lui faire pour imaginer qu'au matin il la rejoindrait, dans le bar, où il l'allait régulièrement chercher, avant de regagner sa chambre.

Devant ce bar, Léontine s'arrêta mais il n'ouvrait, selon les règlements, qu'entre trois et quatre heures du matin et Léontine n'en considéra pas longtemps la devanture fermée. Elle poursuivit sa route et, regardant, du côté où elle se trouvait, l'autre côté de la rue, elle reconnut l'entrée de la maison où Lampieur avait commis le crime. D'ordinaire, quand elle passait en face de cette maison, Léontine ne s'attardait pas à en examiner la banale apparence. Elle détournait la tête et, pressant le pas, se dépêchait d'avancer. La simple vue de cette maison lui inspirait toujours un insurmontable dégoût. Elle lui faisait peur… Pourtant ce n'était qu'une maison comme les autres, médiocre, d'aspect vieillot. Son entrée, dont la porte brune ne restait plus entre-bâillée depuis l'assassinat, n'attirait en rien l'attention. Le jour, on distinguait, dans un long corridor, la pente brillante des murs, les marches tassées d'un escalier, les carreaux d'une loge. Léontine se rappelait certains détails : ils n'avaient pas de caractère. Seulement, dès que la porte, le soir, était poussée, tout semblait funèbre de cette maison. Ses volets clos, sa masse inerte lui prêtaient comme un air étrange. Est-ce que personne ne s'en apercevait ? Est-ce que Lampieur qui, – durant plus d'un mois n'osait jamais passer devant, – ne trouvait pas que cette

maison était désagréable à voir ? Plusieurs fois, en longeant la façade, il n'avait pu réprimer un brusque tressaillement et cela n'avait pas étonné Léontine qui éprouvait en même temps une horreur instinctive. Cependant que personne, en dehors d'eux, n'eût découvert qu'une telle maison paraissait, comme on dit, attendre quelque chose, effrayait Léontine, car elle se demandait alors si cette chose n'intéressait pas qu'eux et ne prenait pas lentement sur leur esprit une force inexprimable.

... Ce n'était pas le premier soir que Léontine se posait une question si saugrenue et qu'elle la laissait sans réponse... Mais cette nuit, par un effet déconcertant, Léontine ne parvenait pas à se dégager d'une foule de vagues pressentiments. Elle s'abandonnait à eux, arrêtée devant la maison du crime et, la fouillant du regard, elle s'appliquait à tâcher d'en surprendre le redoutable secret. Qui l'y poussait ? Elle n'aurait pas su le dire... En outre, la malheureuse se rendait compte qu'à demeurer ainsi figée dans sa contemplation, elle courait le risque d'être surprise et d'éveiller, sans le vouloir, autour d'elle, des soupçons. Par exemple, quelqu'un n'était-il pas embusqué derrière un des volets fermés de cette maison ? Il n'y avait là rien de vraiment impossible... Léontine se sentit glacée par une idée si naturelle. Elle s'affola... Elle descendit de quelques pas la rue et, singulièrement impressionnée par l'idée qu'elle venait d'avoir, surveilla tous ses gestes et se retourna plusieurs fois.

Or, nulle part, dans aucun des deux sens d'où l'on découvrait l'étendue de la rue, Léontine ne remarqua rien d'anormal. Le taxi n'avait pas bougé de place. Des gens, lointainement, allaient toujours, de temps à autre, et les prostituées les assaillaient, sans se lasser, de la même et discrète manière dont elles accompagnent la promesse du plaisir. Léontine les revit à l'endroit où elles se trouvaient tout à l'heure ; elle revit le taxi... Seuls, derrière, les agents avaient disparu.

« Bah ! songea Léontine… je me monte la tête avec ces machins-là… Quant à la chance qu'un flic reste toutes les nuits à espionner par la fenêtre les passants qui connaissent la maison… Oh ! là ! là !… quelle santé ! »

Cependant, ne se sentant pas à son aise, Léontine se dirigea vers les Halles pour corriger, par le spectacle de leur bruyante animation, l'impression pénible qu'elle avait éprouvée et qu'elle avait du mal à dissiper. Là, dans le brouhaha des voitures et l'affairement des équipes, elle se trouva moins anxieuse. Ces hommes, qui alignaient soigneusement sur les trottoirs des caisses ou des paniers, lui occupaient les yeux. Elle les regarda. Puis son attention se fixa sur les pavillons de la boucherie, à droite, où des individus, ployant sous d'énormes quartiers de viande, les portaient des voitures à des crocs et les y suspendaient. Une odeur fade, écœurante, imprégnait l'air. Ailleurs, dans des renfoncements, des marchands de saucisses, de frites et de lard distribuaient à leurs clients des portions à vingt sous. On faisait queue devant leurs étalages comme devant celui d'une vieille femme qui emplissait de soupe la gamelle que chacun, à son tour, lui tendait. Léontine dépassa tous ces gens qui mangeaient. Elle n'avait pas faim. Par moments, glissant sur d'infâme détritus, elle prenait garde à mieux poser le pied. Ici l'on déchargeait de très hauts tombereaux de choux ; là, des salades ; plus loin, d'autres légumes. Une senteur de terre et d'eau, fraîche, abondante, s'échappait des voitures. Elle évoquait soudain des coins de potagers aux plates-bandes bien arrosées, comme il en est aux environs des villes, et Léontine se rappela des impressions de dimanche, en banlieue, quand elle allait voir son enfant et faire, en l'aidant à marcher, un tour dans le jardin… Alors, elle était presque heureuse. Sa vie avait un sens… Elle se bornait à amasser, chaque semaine, la pension du petit, à lui acheter des jouets, des vêtements, du linge, des gâteries… Dieu ! que la malheureuse mettait d'amour dans ces soins, qu'elle en ressentait d'intime plaisir et d'attendrissement ! Puis l'enfant était mort… On l'avait enterré

là-bas, dans la campagne, et Léontine, aux senteurs fortes qu'elle respirait, leur trouvait à présent comme l'arrière-goût d'un souvenir affreux qui lui remettait en mémoire la fosse étroite où reposait son fils. Elle revécut, par la pensée, tout son chagrin. Elle le ressuscita d'entre mille sensations, au point de retrouver jusqu'au travers de lui, la matinée grise et pluvieuse de mai qu'il avait fait le jour du pauvre enterrement, dans ce pays où personne ne la connaissait. Oui, c'était bien la même odeur de terre fraîchement remuée dont Léontine s'était gorgée avec ses larmes. Elle ne l'avait pas oubliée : c'était une odeur de jardin, presque agréable à savourer, presque compatissante. Quelle étrangeté ! Et il n'avait été besoin que d'elle, cette nuit, dans un endroit si peu propice à ce lugubre retour sur soi, pour que Léontine apportât à souffrir un excessif empressement.

Tout vraiment l'y portait. Sa rupture avec Lampieur, sa lâcheté vis-à-vis de lui, ses imaginations, ses terreurs… Pouvait-elle le nier ? De si pénibles circonstances avaient agi sur Léontine. Elles avaient préparé la voie aux pires détresses et disposé si bien la malheureuse à se faire mal soi-même qu'elle y puisait une sorte de douloureuse satisfaction. Au moins tant de tourments et d'épreuves dépassaient la mesure. Léontine en comptait le nombre : il lui semblait qu'elle n'en pourrait jamais endurer davantage, et cela, peu à peu, lui laissait espérer dans la clémence du sort et lui donnait à croire qu'une existence moins sombre la consolerait de celle-ci.

– Hé, la môme ! fit entendre derrière elle une voix d'homme.

Léontine déguerpit.

– Ben, qu'est-ce qu'arrive ! observa simplement la voix.

C'était celle d'un ivrogne qui, témoignant à Léontine sa sympathie, avait pensé qu'on l'écouterait et l'aiderait, peut-être, à ne pas rentrer seul.

– Comme tu voudras, dit-il alors avec une parfaite dignité.

Déjà Léontine était loin. Elle traversait les Halles et, prenant la rue Turbigo, se hâtait de gagner les environs de la boulangerie et d'en surveiller les abords. À sa douleur de tout à l'heure succédait un étrange besoin de se rapprocher de Lampieur. Lui seul, en ce moment, comptait pour elle. Elle excusait ses torts. Elle était attirée vers lui… Dans le stationnement des voitures, l'encombrement de la chaussée, nettement, Léontine perçut le coup de la demie de deux heures. Elle se pressa, tourna l'angle de la rue Saint-Denis… Mais, comme elle arrivait à la hauteur du soupirail d'où la lumière perçait, elle vit, un peu plus loin, debout et immobile, un homme qui regardait l'entrée d'une maison et elle reconnut Lampieur.

*
* *

– Ben quoi ? répondit-il à Léontine… C'est encore toi !

– Il faut vous en aller d'ici, ordonna-t-elle d'une voix confuse et altérée.

– Comment ? fit Lampieur.

Il n'avait pas l'air de comprendre. Cependant il suivit Léontine et se laissa conduire le long des façades mornes qui bordaient le trottoir.

– Toi !… toi ! se bornait-il à répéter tout en marchant. Tu es revenue… Ah ! ah ! tu es revenue…

– Qu’est-ce que vous faisiez là ? questionna Léontine.

Lampieur eut une espèce de sombre jubilation.

– C’est mes affaires, dit-il ensuite.

Il ajouta :

– Je suis libre, n’est-ce pas, d’aller où ça me plaît ?

– Venez… venez encore, le supplia Léontine.

Elle l’entraîna dans une rue voisine en le tirant quelquefois par le bras et en lui assurant qu’elle avait à l’instruire d’un fait très important et qui le concernait. Lampieur alors attachait sur la malheureuse un regard intrigué et il hochait la tête ; néanmoins, il accompagnait Léontine et celle-ci n’en demandait pas davantage.

Quand ils furent dans cette rue, Lampieur s’arrêta.

– Enfin, commença-t-il, qu’est-ce que c’est donc toute cette histoire ? Qu’est-ce que ça signifie ?

– Il y avait quelqu’un qui espionnait, confia Léontine.

– Quelqu’un ?

– Oui, quelqu’un, affirma-t-elle, de derrière les volets…

Lampieur se recueillit.

– Eh ! grogna-t-il. Tu en es sûre ?

Il parut s'éveiller d'une pesante torpeur et son visage prit une expression fuyante et angoissée, qui émut Léontine et la rendit aussitôt à son zèle.

– C'était couru, murmurait à présent Lampieur. Bien sûr. Me voilà bon.

Léontine proposa :

– On quitterait le quartier…

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Je dis, reprit-elle humblement, qu'il vaudrait mieux ne plus rester ici… Vous ne croyez pas ?

– Savoir, répliqua Lampieur. Où irait-on ?

– On partirait.

– Non, émit-il. Je ne veux pas partir d'ici… Ailleurs, ça serait le même tabac… Tu penses que ça ne changerait rien…

– Pourtant…

– Non… et non, s'entêta Lampieur. D'abord pour que tu sois certaine qu'il y avait quelqu'un derrière les volets, il faut que tu l'aies vu… Réponds… Si tu l'as vu, pourquoi ne m'en astu pas averti ?…

– C'est tout à l'heure, expliqua Léontine… Je m'étais arrêtée…

– Devant la maison ?

– Oui, dut-elle avouer.

Lampieur se balança sur ses jambes et, fixant Léontine dans les yeux, il se tut et respira profondément.

– On ne peut pas rester comme ça, balbutia la malheureuse.

Elle s'approcha de Lampieur.

– Derrière lesquelles persiennes ? s'informa-t-il.

– Celles du premier étage…

– Les vaches ! conclut Lampieur.

Il sembla prendre une soudaine détermination et cessa de se balancer pour examiner attentivement, dans le regard de Léontine, les sentiments qui s'y lisaient. Celle-ci, détournant la tête, se déroba à l'examen dont elle était l'objet et s'accrochant à Lampieur :

– Je ne mens pas, débita-t-elle avec effort… Oh ! venez. Écoutez-moi. L'homme qui attend là-bas, dans la maison, doit avoir maintenant son idée. Il vous dénoncera…

– Quelle idée ?

– Mais que c'est vous, dit Léontine.

Lampieur eut un frisson.

– Venez ! insista-t-elle.

Elle essaya plus étroitement de s'attacher à lui, de l'empêcher de la quitter. Ce fut en vain. Lampieur d'un mouve-

ment se rendit libre et fit très vite deux ou trois pas avant de chanceler et de se retenir au mur.

Léontine s'empressait.

– Allez… ouste ! fous-moi la paix, lui jeta-t-il. J'irai tout seul…

– Appuyez-vous, offrit la malheureuse.

Il la considéra sévèrement.

– Mais… toi ? questionna-t-il avec l'envie de l'offenser.

– J'irai aussi, murmura-t-elle.

Soutenant Lampieur, Léontine se retrouva bientôt dans la rue Saint-Denis et elle ne savait point ce qu'elle faisait. Lampieur non plus… Il était blême. Mais il ne cessait pas de dire tandis que Léontine l'aidait à avancer :

– J'irai… J'irai…

Où voulait-il aller ? Elle n'osait lui poser la question de peur de l'irriter davantage et, cependant, elle redoutait que, par une sorte de hantise de son crime, Lampieur ne projetât de s'arrêter devant la maison où il l'avait commis. S'il nourrissait une intention pareille qu'adviendrait-il ? Léontine était sûre, maintenant, qu'il y avait quelqu'un dans la maison et qu'il était trop tard pour échapper à son invisible surveillance. Déjà n'avait-elle pas, sans le vouloir, donné l'éveil à un premier soupçon ? Elle se reprocha son imprudence et n'espéra pas de pouvoir la rattraper. Le seul moyen était de fuir. Pourquoi Lampieur répugnait-il à se plier à cette nécessité ? Léontine ne comprenait pas… D'autre part, pouvait-elle abandonner Lampieur et ne pas essayer, une dernière fois, de l'assister dans son égare-

ment ? Il paraissait ne plus avoir notion de rien. Il gémissait ; il répétait les mêmes paroles.

– Mais oui, fit Léontine… calmez-vous.

– Avance, dit Lampieur.

Il accompagna, tout à coup, d'un geste incohérent une phrase plus qu'inintelligible et, dirigeant autour de lui un regard insensé, il se mit à trembler et à claquer des dents.

– Il faut rentrer, conseilla Léontine.

Lampieur lui fit signe de se taire.

– Non, non, le brusqua-t-elle, je préviendrai plutôt à la boulangerie que vous n'avez pas pu rester. Laissez-moi vous conduire… Est-ce que ça vous ennuie ?

Ils s'immobilisèrent un court instant l'un devant l'autre, sans prononcer une seule parole et Lampieur ne parvenant point à s'empêcher de trembler… Dans la rue, où des débits ouvraient, des passants plus nombreux cheminaient et des filles qui remontaient des Halles, à deux ou trois, et allaient se coucher. Elles ne s'occupaient plus des hommes à cette heure. Elles étaient comme des bêtes qui regagnent leur gîte et sentent flotter, dans le harnais, les guides molles et détendues. Léontine, qui avait ressemblé à ces filles, les envia. Elle se souvint de ce moment si spécial, du rayonnement qu'il avait, de son éparse griserie… Hélas ! il ne restait à Léontine de tout cela qu'un souvenir mélangé d'amertume et d'inutiles regrets. Était-ce de sa faute ? C'était surtout de la faute à Lampieur. Sans lui, sans la fascination qu'il avait exercée sur Léontine, celle-ci n'aurait pas eu l'idée de changer d'existence ou plutôt de s'imaginer qu'il est besoin de s'élever et de se racheter. À quoi l'avait conduite une

idée de ce genre ? Léontine pouvait le constater et elle en ressentait une accablante tristesse…

– Allons, murmura-t-elle enfin, sans conviction, est-ce qu'on s'en va ?

Lampieur lui prit le bras et, entraînant la malheureuse, tout en se retenant à elle, il la fit rebrousser chemin pour opérer un long détour qui leur permit de ne pas être vus de l'homme qui attendait là-bas, dans la maison, ainsi qu'ils le croyaient.

X

Cet homme devint, durant un temps, leur unique préoccupation et ils ne vécurent plus sans penser constamment à lui et le trouver partout. La terreur qu'il leur inspirait était intolérable. Lampieur en perdit le sommeil. Tout le jour, dans sa chambre, il restait éveillé, tapi entre les draps et fixant d'un œil morne la poignée de la porte. Il lui semblait parfois que, dehors, une main était posée dessus, qu'elle allait tourner cette poignée. Lampieur fermait les yeux… Une étrange sensation couvait en lui comme une houle. Puis il se disait, pour oser de nouveau regarder vers la porte, qu'elle était close à double tour de clef et que la clef était dans la serrure. Cette certitude ne le rassurait qu'à demi. Il avait peur. Il suait de peur dans son lit et Léontine, qui ne dormait pas plus que Lampieur, se sentait, elle aussi, saisie par une horreur qui la glaçait et la pénétrait jusqu'aux os.

Cependant, plusieurs jours s'écoulèrent de la sorte sans que rien se produisît. Lampieur avait repris son travail. Léontine l'y accompagnait, mais elle n'avait pas le courage ensuite de se promener dans les rues comme avant, ni d'aller dans le bar où Lampieur la rejoignait. Entre ce bar et la boulangerie, la terrible maison se dressait. Léontine descendait alors vers les Halles. Elle y retrouvait ses compagnes et, se mêlant à elles, la malheureuse en était ranimée. Chez Fouasse, où elles allaient ensemble, Léontine leur offrait à boire ; elle répondait à leurs questions ; elle leur parlait pour s'étourdir. Cela lui était agréable. Cela la changeait de Lampieur et des affreux moments qu'elle vivait avec lui… Puis Lampieur survenait. Il s'asseyait à

la table de Léontine et les filles – après avoir choqué leurs verres contre le sien – s'éclipsaient et les laissaient seuls.

– À tout à l'heure ! leur criait Léontine.

M. Fouasse s'approchait :

– Eh bien ! demandait-il à Lampieur qu'il s'étonnait depuis pas mal de temps de voir si soucieux… Ça ne va pas ?

Ce dernier haussait les épaules.

– Bah ! reprenait le débitant, faut pas s'en faire, M'sieur François…

– Oui, oui, grognait Lampieur.

Et Léontine, gênée, entre ces deux hommes qui restaient en présence l'un de l'autre sans plus trouver rien à se dire, souriait machinalement d'un air timide et résigné.

Elle avait à présent de la peine à supporter Lampieur et à partager ses angoisses ; elles lui étaient par trop pénibles et lui donnaient trop à souffrir… En outre, Lampieur devenait si bizarre que Léontine ne le suivait plus jusqu'au bout dans ses incohérences. Qu'avait-il à se torturer ? Il aurait dû plutôt reprendre le dessus… Mais non. Cela lui était interdit. Au lieu de se sentir, plus les jours s'écoulaient, délivré de la crainte d'avoir manqué d'être pris dans un piège, il ne faisait qu'imaginer, partout, de nouveaux pièges préparés à son intention. Il s'en ouvrait à Léontine. Il lui en faisait part et, à certains moments, poussé par un impérieux besoin de rencontrer en elle une confidente, il lui parlait du crime et en venait à des allusions si directes qu'elles l'emplissaient d'une fièvre sombre et jetaient Léontine dans de nouvelles appréhensions.

En vain, la malheureuse tâchait à détourner Lampieur du goût qu'il semblait prendre à lui faire le récit du crime. Il en était obsédé. Il en fouillait le détail. Léontine ne l'écoutait pas. Elle se rappelait le temps où Lampieur gardait pour lui son noir secret et n'entendait le livrer à personne. Pourquoi éprouvait-il maintenant du plaisir à mêler Léontine à toute cette morne histoire ?... Elle n'en était plus curieuse. Plus Lampieur se confiait à Léontine, plus celle-ci se détachait de lui et lui témoignait de froide hostilité. Lampieur ne s'en apercevait pas. Il croyait, au contraire, qu'il dominait Léontine en agissant ainsi et s'en faisait une alliée intime et éprouvée. N'avait-elle pas été, dès le début, attirée par le crime ? Lampieur ne voyait pas plus loin. Son égoïsme lui rendait Léontine nécessaire, et c'était à lui qu'il cédait en même temps qu'aux effrayantes délices qu'il tirait de ses souvenirs.

*
* *

Léontine ne s'y trompait pas. Elle se fit donc une image très précise de la situation qu'elle connaîtrait près de Lampieur si elle continuait de vivre à ses côtés et d'accepter d'user dans le tourment les forces qui lui restaient. Que Lampieur, tant qu'elle l'avait pour ainsi dire méconnu, se fût comporté durement envers elle, Léontine le lui pardonnait. Elle n'avait qu'à s'en prendre à ses propres illusions. Mais, à présent, il en allait tout autrement. La lâcheté d'un pareil homme était trop évidente. Elle s'étalait avec une si grande complaisance qu'on ne pouvait pas ne pas s'en apercevoir ni n'en pas éprouver de dégoût. À ce dégoût, pour Léontine, s'ajoutait un obscur ressentiment. Que lui faisait que Lampieur s'accusât, par moments, devant elle, d'être l'auteur d'un crime ? Il ne lui apprenait rien de nouveau. Pensait-il l'attendrir ? Il était maintenant trop tard. Quant à trouver dans ces révélations une sorte d'épouvante et de méticuleuse horreur, Léontine ne le voulait plus. Elle en avait assez. Les regrets qu'elle avait ressentis, l'autre nuit, à la vue des cinq

ou six filles qui remontaient des Halles, la travaillaient. Elle songeait au temps où, comme ces filles, elle remontait la même rue, avec insouciance. Où était ce temps-là ? Léontine se le demandait… Reviendrait-il ? Elle soupirait après lui. Au moins, ces malheureuses – malgré la servitude où elles passaient les nuits – étaient libres ensuite. Léontine comparait à la leur son existence gâchée. Quels contrastes ! quelles déceptions ! Était-ce possible ? Il avait, à coup sûr, fallu que Léontine eût perdu la raison pour accepter de vivre comme elle vivait avec Lampieur quand elle aurait pu demeurer ce qu'elle était et ne rien souhaiter qui l'en changeât. Maintenant, seulement, la pauvre fille se rendait compte du faux calcul qu'elle avait fait. Elle le constatait amèrement et son unique désir était d'oublier ses erreurs et de retourner, au plus vite, à son ancienne condition.

Elle y apporta des intentions si nettes que Lampieur le remarqua.

– Qu'est-ce que tu as ? s'informa-t-il d'abord auprès de Léontine.

Mais celle-ci ne lui répondait pas. Elle se murait dans un mutisme épais, le regardait, baissait la tête.

– Y a quelque chose, observait Lampieur.

Bientôt, Léontine refusant de l'accompagner le soir, à son travail, ses soupçons se portèrent sur les fréquentations de cette dernière et il s'en alarma. Quelle confiance avait-il en ces filles ? Il les savait bavardes et intrigantes. Ne provoquaient-elles pas Léontine à leur parler de lui ? Il était donc à la merci d'un racontar. Cela le rendit plus prudent, l'assombrit, lui donna des moments d'humeur… Quelle folie l'avait conduit à se confier à Léontine ? C'était sans aucun doute une folie et des plus graves, car si jamais on apprenait de Léontine quels aveux il lui avait

faits, elle ne pourrait pas se démentir… Et quand bien même elle se démentirait ?… Lampieur tomba dans de tragiques perplexités. Il sentit que lui échappaient ses dernières chances et en prévit la fin.

Tout autre que lui n'aurait pas hésité : il se serait enfui. Lampieur ne s'y décidait pas. La raison qui, le lendemain du crime, lui avait dicté sa conduite, la lui dictait encore. C'était moins une raison qu'une sorte de lâcheté, d'inconséquence avec soi-même… Ne le voyait-il pas ? Cela n'empêchait rien. En outre, la terreur que lui inspirait l'idée d'être arrêté paralysait chez Lampieur toute initiative et l'emplissait d'une malsaine et obscure soumission. Elle agissait sur lui directement ; elle lui interdisait de réagir. Que pouvait-il tenter contre une pareille idée ? Il n'avait pas même le goût de ruser avec elle, de lui disputer – tout au moins – son repos ou de fonder, sur un hasard quelconque, l'espoir de reculer d'un seul moment l'heure de son destin. Un sentiment – plus fort que celui de sa sauvegarde – le tourmentait. Lampieur ne lui résistait pas ; il se laissait aller à la dérive et, à la fin, c'était pour lui presque un apaisement, un engourdissement étrange et comme une espèce de puissante et machinale ivresse.

Oui, vraiment, une ivresse. Lampieur le constatait. Elle se manifestait de cent façons, toujours les mêmes et qui semblaient devoir à Léontine de multiplier leur vertige. Dans ce vertige, Lampieur se raccrochait sans cesse à Léontine. Il voulait croire qu'elle ne parlerait pas… Il voulait se persuader qu'elle resterait, quand même, sa complice… Était-ce trop lui demander ?… Lampieur parfois jugeait que non. Parfois, il perdait confiance et, alors, il se promettait d'obliger Léontine à dire quelles intentions elle nourrissait et si elles lui étaient hostiles.

Or, Léontine n'avait aucun motif de raconter ce qu'elle savait, non plus que de tenir rigueur à Lampieur, maintenant

qu'elle avait, à demi, repris sa liberté. Elle l'avoua, tout simplement. Mais cette demi-liberté ne lui suffisait plus…

– Naturellement, reprocha Lampieur… À présent que ça se gâte, tu t'en vas…

– Possible ! dit-elle.

Lampieur courba le dos.

– Et si ça ne me plaisait pas ? demanda-t-il, sans conviction.

Léontine fit entendre un petit rire.

– Faudrait tout de même pas t'imaginer, reprit Lampieur, parce que j'ai supporté que tu ne sois plus avec moi, comme avant, de me commander.

Léontine se remit à rire doucement.

– Assez ! gronda Lampieur… Si c'est avec les femmes que tu fréquentes que tu prends des exemples pareils, ça te réussit.

– Oh ! gouailla Léontine… les femmes que je fréquente…

Lampieur la regarda :

– Je sais ce que je dis, déclara-t-il ensuite… et je m'en suis bien aperçu depuis qu'on est retourné chez Fouasse… Ce n'est pas vrai ?

Ils sortaient précisément du bar, ce matin-là, et se querellaient dans la rue à voix haute, en se dirigeant vers leur chambre. Léontine traînait le pas. Elle n'avait pas envie de rentrer. Lampieur s'arrêta brusquement :

– Passe devant ! ordonna-t-il.

– Oh ! mais, riposta Léontine en s'arrêtant aussi et en prenant un air de moquerie, le voilà qui se fâche !

Lampieur marcha sur elle.

– Salut ! dit alors Léontine.

Et elle quitta Lampieur, très vite, sans lui fournir la moindre explication, ni lui laisser le temps de revenir de sa surprise.

XI

Ce que fut pour Lampieur la journée qui suivit cette singulière rupture, on ne le peut décrire. Elle le plongea dans un profond abattement. Quelle détresse n'était pas la sienne ! Elle s'alimentait, dans cette chambre, du souvenir que Lampieur gardait de Léontine, de leur commun tourment, de leur étrange intimité et de l'habitude qu'ils avaient contractée, à la longue, de souffrir l'un par l'autre… À présent qu'il se trouvait seul devant une telle souffrance, Lampieur redoutait qu'elle l'abordât si rudement qu'elle passât ses forces. Comment allait-il faire ? Où puiserait-il, – si faible qu'il fût, – le courage de poursuivre la partie jusqu'en son dénouement ? Il la savait perdue d'avance… Tant que Léontine l'avait aidé à supporter ses maux, peu importait, ou à peu près, à Lampieur qu'ils s'abattissent sur lui. Ils ne l'atteignaient qu'indirectement… Mais maintenant que Léontine ne le protégeait plus, Lampieur tremblait de se sentir découvert et il attendait pauvrement d'éprouver les premiers coups du sort pour n'y pas résister. Jusqu'alors et malgré leur violence, ils n'avaient point encore touché Lampieur dans le vif de la plaie. Quelles nouvelles détresses allaient-ils mettre à nu ? Quelles secrètes profondeurs allaient-ils labourer ? La lâcheté de Lampieur à cette seule menace lui égarait l'esprit. Elle lui faisait également tout craindre. Elle lui donnait de tout une égale épouvante et, plus il y pensait, plus il avait de peine à s'y plier et d'horreur à comprendre qu'il n'y échapperait pas.

C'est pourquoi Lampieur regrettait Léontine. Elle n'était plus là pour le détourner de l'objet de son tourment et l'irriter contre elle. Cela lui apparut si nettement qu'il en eut le frisson. Comment avait-il pu ne pas s'en douter autrefois ?… Il appela

Léontine… Sans elle, qu'allait-il devenir ? Déjà, le simple fait d'apprécier à leur valeur les secours qu'il en avait eus faisait entendre à Lampieur qu'il se préparât à souffrir. Mais quoi ?… dans quelle mesure ? Il avait beau se dire que l'instant approchait, le souvenir de Léontine l'en défendait encore et il s'y retenait avec l'effroi d'un homme qui voit s'ouvrir, sous lui, le vide et s'y sent attiré…

Alors ses dernières forces l'abandonnèrent et Lampieur se trouva seul au monde, et il commença d'éprouver une douleur qu'il ne soupçonnait pas. Il lui sembla que quelque chose en lui avait besoin de cette douleur pour renaître à la vie. Au début, il en fut étonné. Il assistait à une transformation de toutes ses habitudes qui l'éveillait au sentiment d'une existence dont il avait, depuis son crime, perdu jusqu'à la plus humble notion. Qu'est-ce qu'une pareille transformation signifiait ? Vers quel but tendait-elle ? Lampieur ne le discernait point. Il était comme un homme qui, dans un accident, revoit tout son passé et en éprouve, à la seconde, une impression déconcertante… Pouvait-il n'en pas être surpris ? Il avait, par moment, envie de se reprendre, de revenir à Léontine… mais cela n'était plus possible. En effet, la cause directe du phénomène qui se produisait chez Lampieur, Léontine l'avait fournie par son départ et Lampieur devait en supporter les conséquences. Il s'y résigna. Il se laissa porter par elles et, petit à petit, la lumière se faisant à ses yeux, il découvrit à son isolement une raison si rigoureuse qu'il s'en accusa pleinement avec une âpre sincérité.

Conduit par cette sincérité, Lampieur arriva peu à peu à se prendre en pitié et à remonter jusqu'au crime. Depuis le temps qu'il y pensait, il n'en avait encore pas revécu profondément les transes ni pénétré l'intime horreur… Cette fois, Lampieur se souvint des mobiles qui l'avaient poussé à ce crime. Le même isolement que celui dans lequel il était à présent lui pesait. Il l'emplissait d'une sorte d'oisiveté, de mépris de soi-même, de détresse… Lampieur n'oubliait rien. De toute sa vie, cette pé-

riode qu'il évoquait, avait été la plus falote. Il y avait mené des jours d'une obsédante monotonie et des nuits aussi longues l'une que l'autre et aussi inutiles. À quoi servait d'en augmenter le nombre ? Lampieur se l'était demandé bien souvent. Il n'avait pas de vices... il s'ennuyait... Le soir, quand il descendait de sa chambre, il se disait qu'à la même heure le lendemain il accomplirait les mêmes gestes et irait boire encore un verre chez Fouasse. Cela l'humiliait, le blessait. Autour de lui, les gens qu'il écoutait parler lui semblaient dénués d'intérêt. Il les regardait cependant, les observait comme des jouets grotesques qui avaient l'apparence de vivre et ne vivaient pas véritablement. Lui-même leur ressemblait. Il s'appuyait comme eux, au rebord du comptoir, fumait, allait, venait... Était-ce une existence ? Lampieur en était excédé.

Sous ses dehors bourrus, une perpétuelle inquiétude se cachait. Elle s'en prenait à tout. Elle devenait comme une manie insupportable et Lampieur ne savait pas quelles limites lui fixer.

Il en résulta que Lampieur prit de lui-même une opinion que rien ne paraissait justifier et qui, pourtant, lui apporta quelque répit. Il se jugeait si différent des autres qu'il n'eut pas de peine à le croire ; mais, s'il le crut, il s'aperçut bientôt qu'il valait mieux ne pas le dire et il s'y appliqua. Son amour-propre y puisa d'âpres satisfactions. Puis, par la force des choses, ces mêmes satisfactions décrurent en intensité et Lampieur revint à son inquiétude, et en dirigea les effets contre lui.

Dès lors tout le dégoûta de sa vie ; il épuisa plusieurs semaines dans une humeur incohérente, se tourmenta, se fit grief de ne pas réagir et attendit qu'une occasion se présentât de mesurer son audace et mériter au moins de ne pas déchoir à ses propres yeux. Or, Lampieur avait toujours manqué d'audace et il se demandait avec anxiété à quelle épreuve il devrait se soumettre quand, un matin, dans la boulangerie, une certaine

Mme Courte, concierge, s'était ingénument plainte de conserver, à chaque terme, l'argent de la maison.

Ce jour-là, quoi qu'il tentât pour rester impassible, Lampieur ne fut pas maître de lui. Il ne se coucha point. Jusqu'au soir on le vit, dans les bars du quartier, boire et poser sur ses voisins un regard insolent. Il finit presque par s'enivrer…

Ses manières, son allure frappaient les gens d'étonnement. Elles étaient excessives et trahissaient une si baroque exaltation que Lampieur, seul entre tous, ne s'en apercevait peut-être pas ou négligeait de s'en apercevoir. Il n'en était pas responsable. Il pensait à cette concierge. Il se disait que l'heure était venue de prendre enfin une décision et il s'y sentait préparé. Pour lui, c'était comme l'annonce d'une réussite soudaine, au moment où il ne l'espérait plus. C'était comme une délivrance… Il s'enhardit… Le vin qu'il avait bu le grisait moins que son ambition et il ne douta plus, deux ou trois jours plus tard, de la réaliser.

Le temps qui lui restait, entre le terme d'octobre et celui de janvier, Lampieur l'organisa minutieusement. Il l'employa à mûrir son projet puis à en préparer l'exécution. Qui s'en serait douté ? Le matin, Lampieur sortait de la boulangerie et, quelquefois, au lieu de descendre la rue, il la remontait et jetait, en passant, un coup d'œil dans le long corridor où il préméditait de se glisser.

La loge était au fond, à droite. Elle donnait sur une cour. Lampieur, un soir que la concierge était absente, inspecta cette cour. Il découvrit qu'elle n'avait pas d'issue. Mais des fenêtres, à chaque étage, prenaient jour sur elle ainsi qu'un carreau de la loge. Lampieur songea qu'à travers ce carreau on voyait dans la loge ; il s'en approcha, regarda longuement et partit rassuré, car un rideau, qui devait être tiré la nuit, pendait le long du mur.

Vers les derniers jours de décembre, Lampieur fut prêt. Il avait son plan dans la tête et il savait le nom du locataire qu'il donnerait après minuit à la concierge sans la troubler dans son sommeil. Là, seulement, les choses se compliquaient… En effet, pour entrer dans la loge, il ne suffisait pas que Lampieur en possédât la clef. Il devait en même temps, par une poussée adroite, faire sauter un verrou qui, certainement, serait mis cette nuit-là, et agir vite en étouffant tout bruit. Ce verrou, à lui seul, créait la pire difficulté. Lampieur la résolut le soir du crime ; à la tombée du jour, il entra dans la loge, dévissa la gâche du verrou et la fixa de telle façon qu'elle sautât sans difficulté. Ceci fait, il gagna sa chambre, prit des gants, un costume, des souliers dont il fit un paquet et se rendit à son travail. Il était calme. Le costume qu'il revêtit, après l'avoir encore brossé méticuleusement, les souliers qu'il chaussa n'avaient pas un atome de farine. Lui-même, auparavant, s'était nettoyé à grande eau, dans la cave. Il sortit comme le quart de minuit sonnait et ce ne fut qu'à son retour qu'il se rendit exactement compte des risques qu'il avait courus et des dangers auxquels il lui faudrait désormais, chaque jour, se soustraire et qui, de toutes parts, l'environnaient.

– La vieille !… sursauta-t-il…

Assis tout habillé sur son lit, Lampieur rêvait. Il voyait la malheureuse femme contre laquelle il s'était acharné… Il croyait l'entendre. Entre ses doigts, qui lui serraient la gorge, il sentait palpiter une chair gonflée. Cela lui fut abominable. Il relâcha, lentement, son étreinte et, à demi plongé dans l'hallucination du souvenir, il tenta de s'en dégager, encore que, près de lui, le corps de sa victime retombât lourdement dans les draps.

En ce moment, Lampieur n'aurait pu dire où il était. Il se leva du lit avec horreur et l'atroce vision se leva avec lui. Elle s'étala partout à ses yeux. Lampieur se secoua… Qu'avait-il à marcher dans la chambre, comme un animal enfermé ? Dieu

merci, il n'en était pas encore là ! L'idée qu'il pouvait se conduire selon sa fantaisie le rassura ; cette idée cependant lui paraissait cocasse ; elle s'adaptait si singulièrement aux circonstances que Lampieur ne savait qu'en conclure. Était-il libre, vraiment, quand la terrible image de la vieille femme le harcelait au point qu'il éprouvait un anxieux besoin de l'écarter de devant lui ? Il aurait désiré de n'en pas douter… Mais l'image s'imposait. Elle accompagnait Lampieur, l'obsédait, le traquait… Quoi qu'il lui opposât, elle régnait alentour et Lampieur avait beau faire, elle régnait aussi sur lui et le taraudait sans répit.

À la fin, Lampieur cessa de résister à la pression tenace de cette image et il tenta de s'y habituer. Du coup, son attitude changea. Il plia les épaules, son visage se crispa, et, tressaillant de tout son être, il s'effondra sous une telle infortune qu'il perdit jusqu'au sentiment de toute chose pour n'avoir plus que l'horreur de lui-même et du mal qui le déchirait.

Cette horreur passait tout en abomination. Elle unissait, au spectacle d'un lit étroit et dévasté, celui d'un corps renversé au travers, dans une funèbre et tragique immobilité. Puis, sur ce lit, la présence de la mort s'étendait. Elle était d'un tel poids, qu'entre les draps un trou s'ouvrait. Lampieur y était englouti. Il y subissait le contact d'un corps froid et s'y débattait contre lui… Hélas ! plus il faisait d'efforts, plus l'impression d'être empêtré dans le creux de ce lit s'accentuait. Plus elle y enfonçait Lampieur, et celui-ci se lamentait, poussait mille clameurs inutiles et répétait :

– Pourquoi ? pourquoi ?

Personne ne répondait à son affreuse question. Lui-même n'y pouvait pas répondre encore. Il était entraîné dans d'infâmes profondeurs, à même l'ordure qu'il remuait à chaque mouvement, la puanteur et la folle épouvante. Il haletait. Il n'avait plus de forces. Il n'avait plus d'espoir. Le monde entier

l'abandonnait et il fallait, par surcroît, que Lampieur, assistant à cet innommable supplice, y fût comme impuissant.

*
* *

Jusqu'au soir, suppliant qu'on lui répondît, Lampieur demeura dans sa chambre et il n'arriva pas à se calmer.

Il sortit vers sept heures, ferma sa porte à clef et descendit. Il était blême : il tremblait si violemment qu'on ne pouvait dehors ne pas le remarquer. Lampieur ne s'en soucia pas. Dans la rue, il allait rasant les boutiques et fixant d'un regard ébloui les lumières. Elles le fascinaient. Elles lui communiquaient une sorte de saoulerie. Plusieurs fois, arrêté devant un étalage, Lampieur ne s'en écarta pas de suite. Ses yeux brillaient ; ils semblaient poser une question si singulière que les gens en restaient surpris.

Quel homme pouvait être celui-ci ? Chaque passant, que Lampieur croisait en route, se retournait. Mais Lampieur ne voyait personne et il n'attendait de personne le secours qu'il cherchait.

Ses pas, tout naturellement, le portèrent vers le débit de Fouasse : Lampieur s'en aperçut. Il reconnut l'entrée du bar, ses vitres, le comptoir, et n'y pénétra pas. Il prit à gauche, longea de nouvelles devantures et, intriguant par ses manières les gens qu'il rencontrait, se trouva rue Saint-Denis.

Entre ses façades grises la rue traçait une perspective oblique et resserrée. Çà et là, des éclairages détachaient nettement de l'ombre les lignes des trottoirs, du sol, des maisons. Lampieur les contempla d'un air farouche et, à mesure qu'il avançait, il se sentait plus abattu…

Où allait-il ? L'habitude, qu'il avait de remonter cette rue, le poussait devant lui. Pourtant ce n'était point à son travail que se rendait Lampieur.

Là-bas, une autre chose l'attendait et il se dirigeait vers elle, anxieusement, tandis que la question terrible qu'il se posait devenait plus pressante et lui faisait hâter le pas.

Durant le court trajet que parcourut Lampieur pour arriver à la hauteur de la boulangerie, cette question l'assiégea si étroitement qu'il faillit s'arrêter en route et se laisser tomber par terre dans le ruisseau. Pourquoi souffrait-il à ce point ? La vision de tout à l'heure crevait en lui et le gorgeait de sensations abjectes. Il n'en pouvait plus supporter le goût ni l'atroce répulsion. Ses jambes se dérobaient. Ses yeux s'emplissaient de vertige. Il étouffait. Il gémissait. Il aurait préféré mourir vingt fois plutôt que vivre dans de telles conditions et il était pris d'un effroi sans limite à l'idée que, peut-être, il devrait approcher une plus secrète et plus abominable horreur.

C'est que, maintenant, Lampieur s'accusait d'être l'auteur de sa propre détresse et qu'il désespérait, même en cédant aux plus cruels remords, de fléchir le destin. Il regrettait son crime. Il en avait un débordant dégoût. Sa conscience se révoltait… Pouvait-il s'abaisser davantage ? Il l'aurait fait. Il se serait traîné sur la tombe de la vieille pour y verser des larmes si, en échange, on lui avait promis quelque repos. Sa lâcheté ne s'opposait à aucune humiliation. Elle les désirait toutes au contraire. Elle implorait de lui venir en aide, de l'épargner… Était-il responsable ? Dans son incohérence, Lampieur se raccrochait aux plus faibles soutiens. Il appelait au secours mille preuves criantes de son ancienne honnêteté : ce n'était pas de sa faute s'il avait commis un tel crime ! Avait-il pu prévoir qu'il en serait, un jour, si affecté ?

Il ne demandait pas grand'chose, au fond ! Un moment de répit… une minute, une seconde… Ne le voulait-on pas ? Pourquoi ne le voulait-on pas ? Est-ce qu'on ne voyait pas, à ses supplications, qu'il était tout à fait sincère ?… Par pitié ! Il se mettrait à genoux. Il se frapperait la poitrine. Il se mortifierait de mille façons… Allait-on le repousser ? Allait-on exiger de plus durs châtiments ? Il y souscrivait à l'avance… Comment ? Ce n'était pas assez ? Qu'attendait-on de lui ? On n'avait qu'à le dire. Il était prêt à obéir… il ne discuterait pas.

– Va, marche ! sembla lui ordonner alors une voix qui résonna jusqu'en ses fibres les plus intimes.

Lampieur baissa la tête et continua d'avancer. Il arriva devant la boulangerie, en poussa rudement la porte, descendit dans la cave.

Un ouvrier, qu'il ne connaissait pas, se trouvait dans la cave.

– C'est toi, questionna-t-il, qu'il a fallu que je remplace ?

– C'est moi, dit Lampieur.

Il se dirigea vers un mur, gratta, enleva une grosse pierre, prit l'argent qui était dessous et, plongeant dans une poche cet argent, il s'en alla rapidement, sans même répondre au bonsoir stupéfait qui accompagna sa sortie.

Dehors, Lampieur n'eut pas grand'route à faire pour aller jusqu'à la maison qu'il éprouvait le besoin de revoir. Il s'approcha de cette maison, en examina longuement la façade, puis la porte, se recula, changea plusieurs fois de trottoir… Il y trouva presque un soulagement à sa détresse ou, du moins, celle-ci parut céder la place à des souvenirs si précis qu'ils ab-

sorbaient Lampieur dans sa contemplation et l'arrachaient comme à lui-même.

– Oui, oui, grommela-t-il.

Cette porte, jadis, s'était ouverte. Lampieur l'avait refermée derrière lui. Il se rappela le bruit sec du cordon et celui du déclic qui répondirent à son coup de sonnette. Puis il était entré ; il avait suivi le couloir, en était arrivé au bout… Quels souvenirs ! Ils s'enchaînaient exactement ; ils conduisaient Lampieur le long de cet affreux couloir. Ils lui faisaient revivre les minutes qui avaient précédé son crime et l'atmosphère, dont Lampieur se sentait entouré, prenait sur lui tant de puissance qu'il s'attendait, parfois, à ce que cette porte s'entre-bâillât encore et lui livrât passage… Alors il s'écartait d'un pas ou deux… il gagnait le trottoir d'en face et, s'efforçant de contenir l'exaltation lugubre qui s'emparait de lui, il débitait d'étranges paroles et ne pouvait pas s'empêcher d'aller et de venir tout en gesticulant.

*

* *

Devant une telle maison, il n'était pas possible que l'on ne remarquât pas Lampieur. Des voisins le virent. Ils l'observèrent et, l'un d'entre eux se décidant à l'aborder, Lampieur ne le reconnut pas et continua son manège. Les voisins disparurent. Ils rentrèrent chez eux, mais, de l'étage qu'ils habitaient, ils s'installèrent à la fenêtre et échangèrent des réflexions… Que faisait là cet homme ? Était-il ivre ? Ils suivaient son étrange va-et-vient dans la rue, le regardaient se démener, s'arrêter, se remettre à marcher. Pourquoi se livrait-il à de pareilles démonstrations ? Ils n'osaient s'avouer leurs pensées et tous avaient la même. Cela les indigna.

– Hé, s'il vous plaît, cria celui qui avait abordé Lampieur, faudrait ficher votre camp, n'est-ce pas ?

Lampieur leva la tête… Il distingua, penchés à la fenêtre, ces gens qui l'épiaient, et il resta debout sur un trottoir, à les fixer d'un œil perçant et soupçonneux.

– On irait chercher les agents ! glapit une voix de femme.

– Les agents ! répéta Lampieur… Oh ! les agents !…

Il éclata d'un rire stupide et, haussant les épaules, fit pourtant mine de s'éloigner. D'autres fenêtres s'étaient ouvertes. D'une façade à l'autre des exclamations, des réponses, des lambeaux de phrases se croisaient. Lampieur comprit son imprudence ; il pressa l'allure, se sauva, se mit presque à courir et, tournant l'angle de la première rue qu'il rencontra, il gagna le boulevard de Sébastopol et le descendit à grands pas…

XII

Il n'était guère plus de onze heures quand Lampieur descendit le boulevard de Sébastopol et il ne lui fallut pas cinq minutes, malgré le long crochet qu'il fit, pour se retrouver, rue Saint-Denis, à la hauteur du square des Innocents. Là, seulement, il reprit confiance et un soupir d'étrange satisfaction s'exhala de sa poitrine… Lampieur marcha moins vite ; il contourna le square et, se promenant dans les environs, l'image de Léontine remplaça peu à peu celle de la vieille femme et lui donna moins de tourment. C'était ici, devant de louches entrées d'hôtel, aux escaliers étroits et encaissés, que Léontine et ses semblables opéraient leur trafic. Lampieur se mit à sa recherche. Il interrogea plusieurs filles, les dépassa, s'égara dans des rues, puis, revenant sur ses pas, attendit, sans bouger de place, que le hasard lui envoyât celle qu'il voulait voir et servît son projet.

Il y avait, en effet, bien des chances pour que la malheureuse gagnât bientôt un de ces singuliers hôtels. Lampieur vit Mme Berthe y conduire un passant. Il reconnut, un peu plus tard, Renée… Mme Berthe descendit. Elle revint, presque sur-le-champ, dans la compagnie d'un autre homme, et Lampieur s'écarta de l'endroit où il était, afin qu'elle ne le reconnût pas… Un peu partout, dans ce quartier dont les resserres et de vagues entrepôts n'ouvraient qu'après minuit, des filles postées au croisement des rues proposaient leurs services. Lampieur en ressentit une amère humiliation. Il imagina Léontine, s'employant comme ces filles à une très basse besogne, et une espèce de jalousie l'irrita brusquement contre elle et la lui rendit odieuse.

– Pssst ! pssst ! Hep ! lui jeta, du trottoir opposé, une femme qui l'avait aperçu.

Lampieur n'eut pas l'air de l'entendre. Il tira de sa poche une cigarette, l'alluma et, s'appuyant du dos à un mur de la rue, il fuma et courba la tête. Qu'espérait-il de Léontine ? Que voulait-il lui dire ? Elle le dégoûtait à présent… Elle ressemblait trop à ces mornes prostituées qui, battant le trottoir, s'offraient au premier homme venu et ne faisaient pas, entre cent, de différence. Il en eut presque la nausée et il songea qu'il avait tort de ne pas s'en aller, ni de ne pas tenter, ailleurs, de refaire seul sa vie.

C'était là son projet. Lampieur, fouillant dans sa veste, à gros doigts, palpa l'argent qu'il y avait placé. Le contact des billets de banque lui rappela son crime et les moments affreux qu'il venait de connaître. Lampieur se roidit : il retrouva toute sa rudesse, puis il pensa à Léontine et reporta sur elle mille souvenirs, et s'y abandonna… Ces souvenirs avaient encore du charme pour Lampieur. Ils lui permettaient d'entrevoir une existence possible, si Léontine acceptait de s'enfuir avec lui. Ne le lui avait-elle pas proposé ? Lampieur avait hâte de s'enfuir… L'argent, qu'il cachait dans sa poche, l'y aiderait. Mais il fallait que Léontine l'accompagnât. Sans elle, il n'était bon à rien… il souffrait trop. Il se tourmentait trop. La journée qu'il avait vécue l'accablait. Il n'aurait pas eu le courage d'en supporter une autre. C'était au-dessus de ses forces et il eût renoncé à tout plutôt que de devoir passer une seconde fois par les transes de cette exécrable journée.

Cependant, Léontine ne se montrait point et Lampieur se demandait, avec inquiétude, si elle n'avait pas, la première, mis à exécution le plan qu'il projetait. Cela le consterna. Mais il se ressaisit et, lançant devant lui sa cigarette, il en alluma machinalement une autre et traversa la rue… Il y avait un bar, un peu plus haut. Lampieur le fouilla du regard, puis il se remit à circu-

ler et à examiner l'intérieur de chaque bar qu'il trouvait sur sa route… Allant ainsi et s'arrêtant à la porte des moindres débits, Lampieur erra dans le quartier et, à mesure que ses illusions l'abandonnaient, il pensait davantage à Léontine et se reprochait sombrement de l'avoir, par sa faute, contrainte à s'en aller.

Qu'elle fût une fille pareille à celles qu'il croisait en chemin et avilie comme elles, Lampieur n'en était plus honteux. Il oubliait son juste écœurement. Il n'avait plus de jalousie ni de colère. Que lui importaient tant d'ignominies ? Il était prêt à les excuser chez Léontine, à les tolérer, à les accueillir sans compter et à n'y faire aucune allusion. C'était encore par sa très grande faute que Léontine avait repris son ancienne vie et, devant elle, il estimait, avec sévérité, qu'il en était coupable et il s'en accusait…

À la fin, Lampieur, se chargeant de mille torts et les exagérant comme à dessein, perdit tout contrôle sur lui-même. Où qu'il portât ses pas, il ne trouvait pas Léontine. Elle n'était nulle part. Il avait beau pousser plus loin et stationner ici ou là près des hôtels, près des bistros, d'autres filles que celle qu'il cherchait venaient à lui. Il les écartait, en silence. Ces filles, qu'il avait plusieurs fois croisées, le reconnaissaient et elles n'insistaient pas. Elles le laissaient poursuivre sa ronde extravagante. Elles ne s'en occupaient point et Lampieur, les voyant s'éloigner, se disait, avec une infinie détresse, que personne désormais ne s'intéresserait à lui.

Cela porta au comble le sentiment d'égarement où il était et il souffrit de se sentir dans un isolement si absolu. Pourquoi s'obstiner davantage ? Lampieur n'opposa plus de résistance à rien ; il suivit des trottoirs, entra et s'assit dans des bars, se leva, s'en alla et minuit puis la demie sonnant, des magasins s'ouvrirent, sans qu'il s'en aperçût.

… Quelquefois, cependant, dans les débits dont il poussait la porte, Lampieur voyait toutes sortes de gens réunis à des tables et vidant des chopines. Il ne comprenait pas pourquoi ces gens se trouvaient là. Pourquoi le regardaient-ils s'approcher du comptoir et boire d'un trait le petit verre de rhum qu'il se faisait servir ? Il soupçonna ces gens de savoir où était Léontine. Puis il buvait un second petit verre… un troisième petit verre… et il changeait d'établissement en gardant, dans l'esprit, la secrète conviction que personne n'ignorait où se trouvait la malheureuse et qu'on faisait exprès de ne pas le lui dire. Cette conviction s'implantant plus profondément en lui, Lampieur en déduisit qu'il devait encore supporter mille maux avant de rencontrer Léontine. L'idée qu'elle n'était qu'une fille publique s'accentua. Lampieur ne s'y déroba point. Il développa cette idée, au contraire, avec une sorte d'âpre détresse et de plaisir honteux. À ses yeux, nulle honte n'était assez complète. Est-ce que ces gens n'en avaient pas conscience ? Lampieur les considérait longuement. Il les comptait. C'était des travailleurs des Halles à qui, certainement, comme les autres, Léontine s'était offerte.

L'image de cette fille mêlée à tous ces hommes humiliait Lampieur ; elle le déchirait, et il tenait précisément à ce qu'elle l'humiliât et le déchirât davantage. De cette façon, quand il retrouverait la malheureuse, Lampieur jugeait qu'il en aurait payé, au prix, le droit de partir avec elle et de mener une nouvelle existence… Le dégoût, l'abjection, la honte, il devait les connaître… Sa lâcheté les lui rendait indispensables et, petit à petit, il s'en accommodait, comme d'une nécessité étrange de vie ou de mort à laquelle on n'échappe pas.

*

* *

Toute la nuit, s'appliquant à déchoir et finissant par y puiser une sombre satisfaction, Lampieur traîna dans les débits des Halles et s'enivra grossièrement. L'idée qu'il rencontrerait

Léontine, après avoir subi pour elle les plus cruelles épreuves, l'illuminait et prenait peu à peu, sur son esprit, la force d'une certitude. Lampieur était donc sûr de revoir Léontine. Et cette idée, qu'il devait à l'ivresse, lui semblait naturelle et elle le soutenait.

Mais quelles épreuves avait-il donc encore à supporter avant de rencontrer cette fille et la décider à s'enfuir ? Il ne le savait pas. C'était affaire entre sa conscience et une sorte de justice lointaine et confusément prête, selon le cas, à s'émouvoir ou à demeurer inflexible. Lampieur s'en remettait à elle. Il souscrivait d'avance à la part de souffrances qu'on lui assignerait et le calcul qu'il avait fait, en allant au-devant des plus mornes abjections, le rassurait et le poussait à croire qu'on lui en tiendrait compte.

Léontine devenait de la sorte, pour Lampieur, l'image de son expiation et de sa délivrance, et il se retenait d'autant plus fermement à elle qu'il voulait quitter ce quartier et dépister l'action de la police. Il n'avait pas d'autre désir… En ce moment, surtout, l'espoir que Léontine pouvait l'aider et le seconder dans la réussite de son projet l'encourageait à en prévoir l'exécution. Cependant, il se faisait tard, le jour vaguement allait naître et Léontine, qui restait introuvable, empêchait Lampieur de s'arrêter à rien.

Dans les rues, où il coudoyait des porteurs, il avançait péniblement. On le heurtait. Des gens le bousculaient. Il ne s'en fâchait pas… Il s'effaçait : il cédait chaque fois la place puis il repartait, d'une démarche hésitante, en évitant de se mêler à la foule silencieuse qui se pressait aux alentours des hautes voitures et qui les déchargeait.

En avançant ainsi, Lampieur changeait fréquemment de trottoir et, comme il était ivre, il décrivait parfois d'invraisemblables zigzags et s'en apercevait. Mais cela ne

l'empêchait pas aussitôt de revenir à Léontine et de se dire qu'il la retrouverait. Au besoin qu'il avait de la revoir s'ajoutait l'idée fixe d'un homme pris de boisson. Elle suffisait à Lampieur. Elle le guidait, malgré qu'il titubât, vers Léontine et il n'en douta plus quand, à la suite d'écarts et de détours extravagants, il reconnut le petit bar voisin de la boulangerie où il allait chaque matin.

Là, dans ce bar, Léontine l'attendait autrefois. Lampieur entra. Il regarda de haut la clientèle de pauvres gens qui l'entourait et, simplement, avec un balancement d'ivrogne, il contourna deux ou trois tables et vint donner miraculeusement contre une dernière, à laquelle Léontine était assise, devant un café crème.

– C'est moi, dit Lampieur.

Il prit une chaise et, se laissant tomber dessus, bâilla et demanda :

– Tu veux boire autre chose ?

– D'où venez-vous ? s'étonna Léontine.

– Là-bas !… répondit-il… des Halles…

Elle se leva.

– Garçon ! appela Lampieur.

– Non… j'ai payé… murmura-t-elle… Sortons d'ici, on ne serait pas, tranquille.

Lampieur suivit, avec docilité, Léontine hors de la salle et il n'était pas le moins du monde étonné de cette providentielle rencontre. Elle lui paraissait être tout ordinaire. Seulement, dès

qu'il fut dans la rue, son exaltation décrut et il n'osa plus faire un pas de peur que les gens, qui l'avaient menacé, dans la nuit, de prévenir la police, n'y eussent réellement été.

– Vite !... Vite !... lui jeta Léontine.

Elle tira Lampieur par une manche de son vêtement et ajouta très bas :

– Il ne faut pas rentrer chez vous, maintenant.

– Je m'en doutais, répliqua Lampieur... Ils sont allés chercher les flics ?

Léontine se détourna.

– Bon ! bon ! dit-il... Je sais.

Il se hâta, du mieux qu'il put, d'obéir à la pauvre fille et, en marchant à côté d'elle, il lui confia :

– J'ai les sous... Comprends-tu ?... Alors on n'a qu'à prendre une chambre dans un hôtel jusqu'à ce soir... T'en connais un, d'hôtel ? J'ai à te parler.

– De quoi ? questionna-t-elle, tout en guidant Lampieur.

Il expliqua :

– J'ai à te parler, n'est-ce pas ?... à cause des sous...

– Mais je n'en connais pas, d'hôtel, se récria Léontine... et puis je vais partir. Je ne peux pas rester près de vous.

– Comment ?

– Non… j'ai seulement voulu vous avertir, balbutia la malheureuse, qu'il valait mieux vous en aller d'ici, et ne plus jamais revenir… Laissez-moi, à présent… Sauvez-vous, seul… Vous en avez encore le temps…

– Penses-tu ! grogna Lampieur… Seul, je ne m'en irai pas…

– Vous êtes fou !

– C'est impossible, dit-il.

Le jour, qui éclairait les façades grises et les toitures, grandissait. Contre les devantures des magasins, les murs, les portes cochères, il étalait crûment aux yeux des salissures de boue, des entailles dans le plâtre, mille dessins, de grossières inscriptions, et chaque objet, qu'il frappait de sa neuve lumière, en était comme flétri.

Lampieur eut un moment d'horrible lucidité.

– Ils viendront, déclara-t-il, ils m'arrêteront.

– Il faut fuir, le pressa Léontine.

– Avec toi ?

– Partez !

Il secoua la tête et, à demi dégrisé :

– J'avais pensé, murmura-t-il d'une voix plaintive, que tu aurais pitié… que tu m'accompagnerais.

Léontine répondit :

– Je ne pourrais plus.

– Alors, tant pis… conclut Lampieur. Et il regarda devant lui, d'un air sombre, tout en ne quittant pas Léontine d'une semelle dans la direction qu'elle suivait.

Où allait-elle ? Lampieur n'en avait nul souci ? Pour l'instant, son unique secours était dans Léontine et il se promettait de ne pas se séparer d'elle un seul instant. Que lui importait autre chose ! Il se disait qu'il finirait par l'attendrir, qu'elle s'apitoierait sur son sort. Elle n'était pas une méchante fille. Elle céderait, elle accepterait tout à l'heure de se sauver avec lui. Pourquoi semblait-elle s'en défendre ? Lampieur ne voulait pas admettre qu'elle fût sincère. Il y avait, à son avis, dans les façons de Léontine quelque chose qu'il n'expliquait pas, qu'il ne comprenait pas. Il n'était plus ivre, cependant…

Il marchait droit, il reconnaissait la rue où il était, il savait à quelle autre rue elle conduisait et il cherchait à percer les desseins de Léontine.

Tout à coup, celle-ci s'arrêta.

– Là-bas ! fit-elle.

Lampieur distingua, parmi les passants, plusieurs individus en chapeau rond qui sortaient d'une buvette et qui venaient à leur rencontre.

– Ne t'arrête pas, souffla Lampieur à Léontine, on va passer près d'eux sans faire semblant.

– C'est eux, murmura celle-ci… je les ai déjà vus cette nuit dans le bar… ils savent votre nom… Je les ai entendus qui le demandaient au patron avant que vous arriviez.

– Va… va… ordonna-t-il… Prends sur le bord du trottoir… ils me verront pas derrière toi. Y a qu'à pas avoir l'air qu'on sait qu'ils me cherchent et faire comme si on se parlait.

– J'ai peur, avoua Léontine.

Lampieur, plongeant ses deux mains dans les poches, tressaillit… Il observa pourtant, hargneusement :

– T'aurais pas discuté mon plan, on n'en serait pas là… Ah ! nom de Dieu… S'ils ne me ramassent pas, ce sera la veine…

– On n'a pas le choix, gémit Léontine.

– Va toujours ! gronda-t-il…

Ils firent, de la sorte, quelques pas, en surveillant, avec une horrible impression de crainte, les moindres gestes des agents en civil et, plus ils avançaient vers eux, moins ils avaient l'espoir de tromper leur vigilance.

Lampieur, le long des murs, découpait une silhouette pesante : il tremblait, il était d'une pâleur affreuse et ses regards, sous le bord mou de sa casquette, essayaient sans y parvenir de déguiser l'effroi dont ils brillaient.

– Ils me reconnaîtront, prononça Léontine… Ils vont me reconnaître…

Lampieur poussa un long soupir.

– Attention ! C'est maintenant, prévint-il, qu'on passera ou qu'on sera faits… S'ils nous voient nous amener, on est bons…

– Les vaches ! dit Léontine.

Ils étaient à cinq ou six mètres des agents et ceux-ci avaient l'air de se promener, innocemment, entre les boutiques qui, de chaque côté de la rue, ouvraient. Des commis enlevaient les volets des devantures. Une petite bonne se dirigeait vers la marchande de lait avec une bouteille vide. D'autres portaient les journaux du matin, du pain, des provisions.

– Doucement, doucement, fit Lampieur entre ses dents.

Les agents ne les avaient encore point remarqués. Ils tenaient, à eux trois, le milieu de la rue et ils jetaient, tantôt à droite, tantôt à gauche, des coups d'œil lents et interrogateurs.

– Ah ! chuchota Lampieur… ils se rangent pour la voiture…

C'était un fiacre de nuit qui rentrait au dépôt et qui, par une sorte de chance, obligea les agents à le laisser poursuivre sa route et céder une partie de la chaussée. Derrière ce fiacre, Lampieur et Léontine hâtèrent le pas. Ils se dépêchèrent d'avancer et ils se croyaient, l'un et l'autre, déjà hors de danger quand Lampieur, à qui quelqu'un toucha l'épaule, se retourna.

– Quoi ! quoi ! balbutia-t-il.

Léontine l'appela.

– Vous aussi, dit une voix… Restez ! Et pas de scandale !

Lampieur se laissa mettre les menottes sans opérer de résistance, puis on le poussa rudement en avant et il n'osait pas regarder Léontine qui marchait à ses côtés et qui pleurait sans bruit.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Août 2010
—

– Élaboration de ce livre électronique :
Ce livre électronique est le fruit de la collaboration de *Wikisource* – http://fr.wikisource.org/ et de *Ebooks libres et gratuits*.
Ont participé à l'élaboration de ce livre :
Pour *Wikisource*, Sapcal22.
Pour *Ebooks libres et gratuits*, Jean-Marc, PatriceC, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :
Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :
Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.